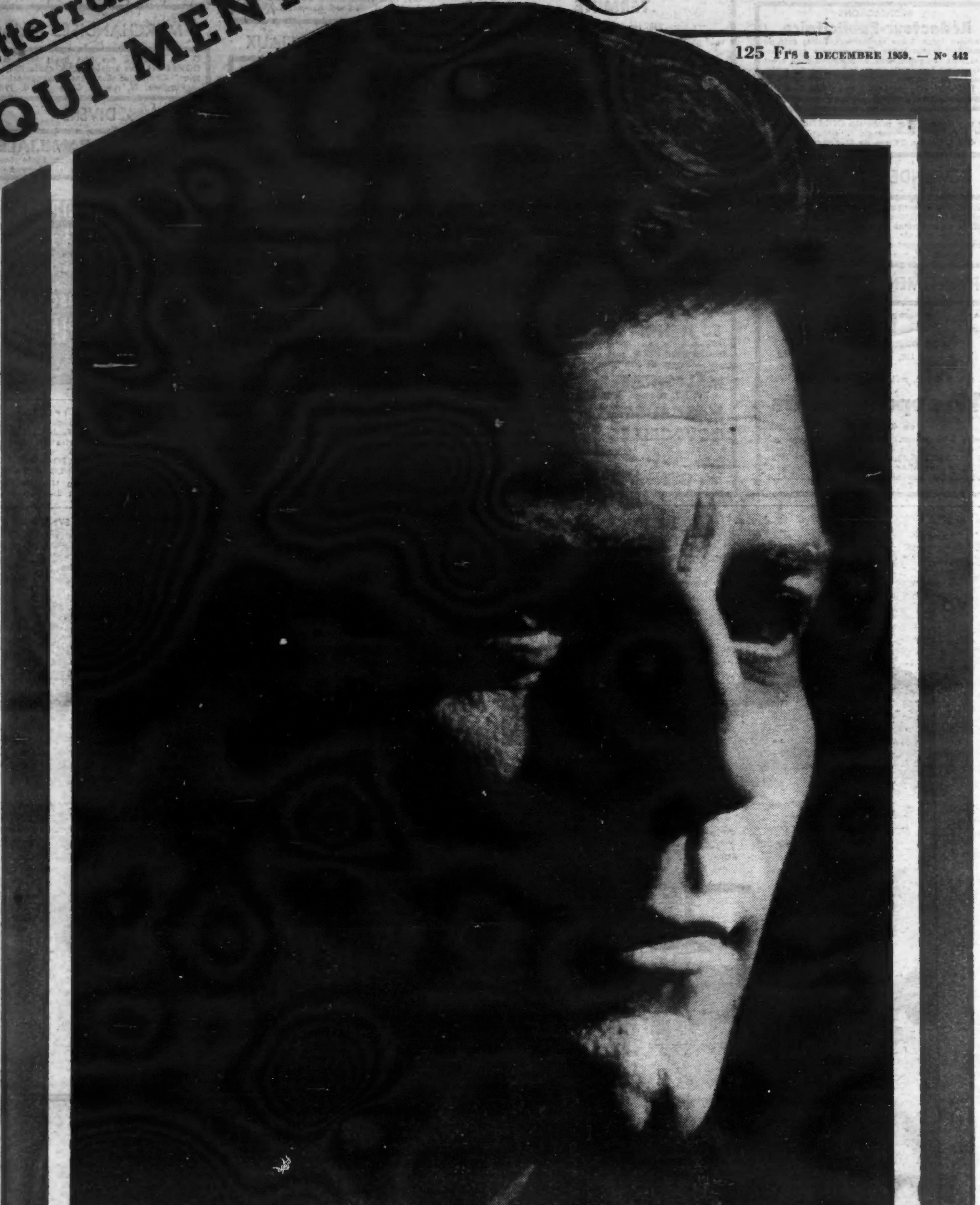
L'EXPRESS

125 Frs 3 DECEMBRE 1959. — N° 442

Mitterrand-Debré : QUI MENT ?



(Archives)

GÉRARD PHILIPE *(pp. 38-39)*

« Ces vies merveilleuses, ces destins uniques et complets qui croisent et s'achèvent entre des murs et pour quelques heures, quel raccourci souhaiter qui soit plus révélateur ? »

(Albert Camus, « Le Mythe de Sisyphe ».)

J - 6 ★ ★ ★ ★ ★

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-68
Minimum 12 mm. encadré (42 lettres, signes ou espaces par ligne)
Tarif : 450 fr. le mm. (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS

RECHERCHONS
Rédacteur-Publicitaire
Première force. Libre rapidement. Faites acte de candidature sous forme d'une annonce nous donnant tous renseignements et susceptible de créer l'impérieux besoin de vous embaucher de préférence à tout autre.
PROMOS - 1, rue Lord-Byron - PARIS (8e)

L'EXPRESS recherche COURTIERS abonnement Paris-province. Ecrire nº 4853 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE musicologue, premier prix histoire musique Conservatoire Paris, discothécaire, excell. culture gale parlant cour. espagn., b. conn. ital. et anglais, très sér. réf. prof. et honor. cherche situation en rapport avec connaiss. Ecrire nº 4994 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

APPARTEMENTS (Construction)

SCEAUX
RESIDENCE DES SABLONS
138, rue Houdan
Pl. centre, 2 min. métro et autobus, proxim. lycée
47 appartements
de 40 à 108 m2
Studio 3-4-5 pièces. Grand standing. Construct. 1er ordre, sur jardin. Prix 95.000 fr. le m2. PRIMES 600 fr. CREDIT 45 %. Apport personnel sur 15 m. C.I.F., 3, rue d'Aguesseau - ANJou 55-96 et AGENCE DU CENTRE, 108, r. Houdan, SCEAUX. Tél. ROB. 03-08

APPARTEMENTS (Vente)

APPARTEMENTS ET BUREAUX
4 et 5 pièces
dans immeuble neuf TERMINE
238, rue de Charenton
PARIS (12e) Métro Dugommier
S'ADRESSER A
DUBOIS - TRO. 03-58
14, RUE CORTAMBERT

XVe PONT MIRABEAU - Beaux trois pièces 75 m2, chauffage central, état impeccable. Possibilité chambre domestique. Immeuble 1920. Prix intéressant. RIC. 57-12.

PASSY
2 PIECES grand confort, immeuble neuf 6e étage
TRAKTIR, 22, avenue Victor-Hugo - POI. 21-70

POMPE
Immeuble construction 3 à 6 pièces, grand conf.
LA GENERALE RIC. 45-99

BD HENRI IV 4e étage, sans ascens., 4 pièces, ent., cuisine, salle de bains, ch. central, cal. au gaz, 90 m2, tout sur boul. - 5e ét. sans asc., 5 pièces, 120 m2, entr., cuis., s. de bains, ch. centr., tout sur rue
MALESHERBES Immeuble neuf, 3 pièces plus lingerie, 92 m2, 2e étage, tout confort, en S. A.
MARCEL-SEMBAT 7e étage, 3 p., 55 m2, tt conf.
COURCELLES Bel immeuble, 3e ét., ascenseur, descenseur. 6 pièces, 180 m2, salle de bains, cab. toilette, ch. par imm., 2 ch. bonne av. conf. Prix 23 M 500
LA GENERALE RIC. 45-99

APPARTEMENTS (Echange)

ATELIER + loggia + 1 pièce, cuisine, s. de b., chauff. centr., eau chaude toute l'année, deux entrées, placards. Peint neuf, 6e et 7e étages, 2 ascenseurs, soleil, vue, CONTRE 4-5 pièces, conf. équiv. Ecr. nº 4304 L'Express, 29, r. de Marignan.

PROPRIÉTÉS (Vente)

BELLE PROPRIETE moderne à vendre au LYS-CHANTILLY, parc 17.000 mètres en Société Civile Immob. S'adr. 197, Grande Avenue, Lamorlaye

LOCAUX COMMERCIAUX

REAUMUR 220 m2, immeuble standing, monte-ch., poss. tous comm.
BOURSE 430 m2 au sol, chauff. central, tél., conv. commerce de gros.
LA GENERALE RIC. 45-99

PROPOSITIONS COMMERCIALES

Etablissements industr. et commerc. cherchent COLLABORATEUR en vue de cession progressive branche machine de bureau brevetée
Ecrire LEVIL, 133, Champs-Elysées, qui transmettra.

BONNES ADRESSES

TOUT LE SANITAIRE
ET ELEMENTS DE CUISINE
AU PRIX DE GROS
Devis d'installation gratuit
BRAQUET, 66, rue Saint-Sabin - ROQ. 69-01

HOMES D'ENFANTS

Ecole de plein air « LA LOUVETIERE »
agréée par la Sécurité Sociale. Convois le 3 janvier et mensuels. Surveillance médicale assurée. Recommandée aux asthmatiques.
LE BEZ par Villeneuve-la-Salle (H.-A.). Tél. le 10

VACANCES D'HIVER

SEJOUR DE NEIGE - Enfants de 7 à 14 ans. Prix : 28.000 fr. tout compris, du 23-12 au 5-1. Confort, ambiance familiale. Courrier ASS-Le Miremont M. NIARFEIX, 23, rue Henri-Barbusse, LES LILAS

OCCASIONS

NE VENDEZ RIEN sans consulter la Mais. CHARLES, 150, av. du Roule, Neuilly, MAI. 55-96, qui achète tous meubl. anc. style, sal. Aubusson, tapis, porc.

MARCHANDISES (Achat)

C. T. S. ACHETE aux plus hauts cours GRAND COMPTANT tous articles tissus, confection, chaussures. Convoquez-nous sans engagement. Paris-Province, 76, rue de Cléry - LOU. 79-86.

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (25e année) De RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

RADIO - ELECTROPHONES
TELEVISION - HTE FIDELITE
TRANSISTORS - STEREOPHONIE
Tous modèles disponibles
ELECTRO - CONSORTIUM
TELEFUNKEN
10 R. des Pyramides
PARIS-1er OPE 51-98

Tirage des I.P.L.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées, PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

SYNERGIE

ATTENTION : CADEAUX

Une offre exceptionnelle pour les fêtes de fin d'année

Deux cadeaux à vos amis pour le prix d'un :

- Un abonnement d'un an à « L'Express » (*prix des 52 numéros au kiosque : 6.500 F*).
- Le nouvel Album de Jean Effel, dédicacé spécialement par l'auteur (*prix dans les librairies : 1.800 F*).

} pour **5.000 F**

Pour profiter de cette offre (un double cadeau d'une valeur commerciale de 8.300 F), il vous suffit de renvoyer le bulletin ci-contre à « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).

M. ....

Adresse : ....

désire souscrire les nouveaux abonnements suivants, au prix de :
— 5.000 F un an (tarif France).
— 6.000 F un an (tarif étranger).

au bénéfice de ;

1° Nom : ....
Adresse : ....

2° Nom : ....
Adresse : ....

3° Nom : ....
Adresse : ....

Je vous envoie ci-joint la somme de .... **francs**

par chèque
par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Je désire que l'album de Jean Effel, avec une dédicace de l'auteur, soit adressé aux bénéficiaires de ces abonnements OU aux personnes ci-dessous :

Nom : ....
Adresse : ....
Nom : ....
Adresse : ....
Nom : ....
Adresse : ....

DYNAMIQUES LES BUREAUX "AIGLON"

ENSEMBLES DE MEUBLES décoratifs et fonctionnels

Utilisation pratique et rationnelle de chaque élément :
BUREAU - TABLE - BIBLIOTHÈQUE - SIÈGE
★ **Noblesse du bois**
★ **Robustesse et finesse du métal**

AIGLE

31, rue Vivienne PARIS 2e — (Angle des Boulevards) GUT. 44-26 — Parking facile

JE RÈGLE TOUS mes achats de Noël avec des **CHÈQUES POSTAUX**

Je suis plus tranquille car je connais toujours le montant exact de mon compte

J'ai toujours mon carnet de Chèques Postaux sûr moi car les Chèques Postaux peuvent être acceptés en paiement de n'importe quel achat.

CHÈQUES POSTAUX

- **Contrôle permanent** de votre avoir.
- Virements **gratuits.**
- **Volet réservé pour une correspondance gratuite** sur tous les chèques postaux.
- **Franchise postale** pour les lettres envoyées aux centres de chèques postaux.
- **Encaissement** des chèques bancaires et des effets de commerce.
- **Paiement automatique**
  - des factures de téléphone, de radio et télévision, de gaz et d'électricité,
  - des effets de commerce tirés sur vous.
- **75.000 F.** constamment et immédiatement à votre disposition, sur votre avoir, dans votre bureau de poste.

N'IMPORTE OÙ

- Rédigez votre chèque postal
- Mettez-le dans une enveloppe non affranchie à l'adresse de votre centre. Jetez l'enveloppe à la boîte. **C'est tout.** Sans dérangement de votre part les P.T.T. feront le reste.

CHÈQUES POSTAUX

une organisation sans défaut à votre service

RENSEIGNEZ-VOUS AUPRÈS DE VOTRE BUREAU DE POSTE

pour un cadeau à vos amis, offrez un **briquet à gaz** *S. T. Dupont précieux cadeau d'orfèvrerie. Dupont les plus importants A... d'Art de laque de C... Chaque année cent kilogramme... utilisés pour le plaqué or gar... vingt microns Dupont. La flamme la mieux habillée du monde : S. T. Dupont briquet à gaz. Faites plusieurs fois par jour un* ***Cadeau*** *à vos amis, offrez un briquet à gaz S. T. Dupon... précieux cadeau d'orfèvrerie. ... les plus importants Atel... Art de laque de Chin... monde. Chaque année cent ... d'or fin sont utilisés po... or garanti vingt ... ont. La flamme ... du monde : S... briquet à gaz. ... par jour un ca... offrez un briqu... Dupont précieux ... fèvrerie. Chaque année cent kilogrammes d'or fin sont utilisés pour le plaqué or garanti vingt microns Dupont. ... flamme la mieux habillée d... monde : S.T. Dupont br... et à gaz. Faites plusieurs*

La lettre de « L'Express »

VOUS êtes salarié. L'entreprise pour laquelle vous travaillez a changé de mains et votre nouveau directeur vous déclare, après dix-huit mois : « Félicitons-nous, tout va pour le mieux, les affaires sont excellentes. Grâce à ma gestion, notre trésorerie est prospère et notre expansion assurée... ».

Que faites-vous ? Vous vous réjouissez et vous dites : « Je gagnais 50.000 francs par mois en 1957. J'ai été augmenté, depuis, de 15 %. Je gagne donc aujourd'hui 57.500 francs. Mais, selon les chiffres officiels, le coût de la vie a augmenté dans le même temps de 25 %. Mon pouvoir d'achat est donc réduit à 46.000 francs par mois. Puisque votre gestion est si satisfaisante, souffrez donc que je sollicite une augmentation. Non pour vivre mieux, mais pour ne pas vivre plus mal qu'en 1957... »

Votre directeur répond :

« Je vous dispense de hautes satisfactions morales, et vous m'opposez de basses revendications matérielles ! Honte à vous !... »

Que faites-vous ?

Les employés de M. Michel Debré, c'est-à-dire les fonctionnaires de l'Etat, ont choisi la grève.

Faut-il qu'ils aient le cœur mal placé !...

Des gens qui vous gagnent des 36.478 francs par mois (un facteur parisien débutant), des 45.000 francs par mois (une infirmière-major), des 63.800 francs par mois (un technicien des installations téléphoniques, après 24 ans de service). Un million de fonctionnaires parmi lesquels 820.000 gagnent moins de 50.000 francs par mois, et qui persistent à demeurer magistrats intègres, enseignants consciencieux, agents du fisc incorruptibles...

C'est donc qu'ils lui sont attachés, à leur entreprise, quel que soit le directeur. D'où vient qu'ils se soient cependant résolus, en grand nombre, à montrer de l'humeur ? Souffre-t-on de la faim, du froid, marche-t-on pieds nus au service de l'Etat ? Nullement. Alors ?

ALORS, dans une société où tout est conçu, organisé, mis en œuvre pour augmenter le profit, c'est-à-dire pour créer le besoin, pour exaspérer chez les hommes, chez les femmes, chez les enfants, le désir de posséder, d'acquérir, de jouir des biens de ce monde et d'en faire jouir ceux que l'on aime, il arrive que l'on soit très malheureux, fût-ce devant une auge pleine et de la paille fraîche.

Un facteur a le droit de se sentir malheureux parce qu'il ne pourra jamais acheter un poste de télévision. Une infirmière a le droit de se sentir malheureuse parce que les bas fins, les disques ou l'ascenseur qui lui épargnerait, le soir, cinq étages, lui sont interdits.

Un jeune magistrat est-il outrecuidant lorsqu'il a envie d'aller un soir au théâtre ? Un professeur est-il coupable lorsqu'il convoite des livres ?

RIEN de plus insolent que ces « budgets-types » où rien ne manque, n'est-ce pas, puisque les exigences primaires du corps sont prévues. Comme pour des bêtes.

Il est beau de s'élever en termes nobles contre les civilisations matérialistes qui détruisent les valeurs spirituelles de la chrétienté. Mais on se demande parfois de quelles civilisations il s'agit et si les soldats de Dieu doivent se compter parmi ceux qui, dans vingt jours, célébreront Noël au foie gras, ou parmi le personnel d'un hôpital de la « banlieue rouge » qui assurera ce soir-là son service, pour quarante mille francs par mois.

Françoise Giroud.

En torturant les textes

La Commission sénatoriale a décidé la levée de l'immunité parlementaire de M. Mitterrand. Juridiquement, une telle décision ne pouvait être prise qu'en « torturant » les textes du Code pénal pour leur faire réprimer des faits qu'ils ne visent aucunement. Pour que le délit d'outrage à magistrat soit constitué, il faut qu'il existe un écrit ou dessin, ou des paroles, et il est, en plus, nécessaire que ces faits positifs aient attenté « à l'honneur, à la délicatesse » d'un magistrat de l'ordre judiciaire ou administratif, qu'ils aient, au moins, cherché à ridiculiser ce fonctionnaire.

Or, ce que l'on reproche à M. Mitterrand est précis : il lui est reproché de n'avoir pas parlé de Pesquet lors de son audition à la police, le lendemain de l'attentat manqué du 15 octobre. Il faut une grande habileté pour faire entrer cette abstention dans le cadre de l'article 222 du Code pénal. D'ailleurs, M. Defferre l'avait fait observer devant la Commission sénatoriale.

F. Z.,
Docteur en droit,
Paris.

Si la question était posée

Une question de procédure — mais qui a son importance — sur l'affaire Mitterrand. Il paraît qu'il y a une semaine, alors que Mitterrand avait annoncé qu'il ferait la primeur de ses déclarations (noms et adresses) à la Commission sénatoriale, le gouvernement a pris en vitesse un décret réservant ce genre de confidences... à la seule justice, une fois qu'elle avait été saisie d'une affaire. Or, je suis un peu juriste et que dit la Constitution de la V[e] ? Les deux Assemblées sont maîtresses de leur règlement intérieur ; si quelque différend sur leur interprétation et celle qu'en donne le gouvernement survient, il y a lieu d'en référer au Comité constitutionnel (c'est bien ce qui s'est passé pour les propositions de résolution).

Il se pourrait bien que si la question était posée de l'immixtion du gouvernement dans le règlement intérieur (car les commissions d'enquête en font-elles bien partie, oui ou non ?) l'arrêt rendu soit favorable à la partie adverse.

M. R.,
Paris.

Diderot : un bon scénario

Je viens de retrouver un texte de Diderot qui prouve que le procédé d'intoxication n'est pas neuf ; il relate la mystification faite par Milord Chesterfield aux dépens du président de Montesquieu. Milord Chesterfield envoie un « provocateur » assurer Montesquieu qu'il est en danger (en Italie) pour raison politique. Voici ce que dit le provocateur : « On vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets...

« Je sais de science certaine qu'on doit peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite (perquisition)... songez qu'une ligne innocente mais mal interprétée vous coûterait la vie. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et, si par hasard, il était trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît, de ne pas me dénoncer ». Diderot met ensuite dans la bouche de Lord Chesterfield ces quelques remarques à l'intention de Montesquieu qui est fort troublé :

« Qu'est-ce que cet homme, qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous en garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il voudra ; l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas de votre avis ? — Non. Il était mal vêtu ? — Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour prix de son avis ? — Oh ! pas une obole. — Cela est plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ? — Ma foi, je n'en sais rien... »

Je crois que Diderot a trouvé le bon scénario et que le XVIII[e] siècle avait décidemment tout inventé en ce qui concerne les « liaisons dangereuses ». Les maîtres de Pesquet ont peut-être puisé là leur procédé ?

Paul Van Aelst.
Marennes.

Gaullistes de gauche

C'est décidé : après bien des hésitations, je m'abonne à votre hebdomadaire, que je lis depuis plus de deux ans déjà. Pourquoi des hésitations ? Car j'appartiens à cette catégorie de gens naïfs que l'on nomme — que vous nommez — avec ironie ou pitié : « Gaullistes de gauche ».

En tous points d'accord avec F. Mauriac, je sursaute à chaque fois que J.-J. S.-S. ou F. Giroud égratignent, pour ne pas dire plus, le Président de la République...

De nombreux points m'opposent à vous. Et pourtant, je le reconnais, « L'Express » est bien l'un des rares journaux intéressants, où cohabitent avec bonheur des opinions rejetant au moins le monolithisme. Au fond, c'est déjà une grande chose.

Enfin, je pense que cet abonnement parmi tant d'autres contribuera à vous aider, à vous montrer aussi qu'il demeure des gens décidés à lutter pour une résurrection (je dis bien : une résurrection) des forces de gauche. Sans oublier que cette lettre veut également témoigner de la possibilité qui existe d'être à la fois un « progressiste » et un partisan du général de Gaulle.

Alain Laurent,
Etudiant,
Seine.

Réactionnaire

Vous avez publié, dans votre dernier numéro, un extrait du livre écrit par le R. P. Ducos, « Action missionnaire en quartier ouvrier ». C'est, pour ce prêtre, un regrettable malentendu — imputable à la psychologie ouvrière — que le prolétariat puisse considérer l'Eglise catholique comme une alliée du capitalisme. Il m'apparaît, au contraire, que l'idéologie religieuse est esentiellement réactionnaire et que l'histoire contemporaine est riche d'exemples prouvant que l'Eglise se range toujours du côté du capitalisme (souvent même de sa fraction la plus rétrograde) et de ses représentants politiques.

Cette question est assez importante — et je dirai même, en ces temps où se pose « la question scolaire », assez actuelle — pour que « L'Express » lui consacre quelques analyses.

André Sauvage,
Professeur,
Grenoble.

Le cas de Toulouse

Quand pourra-t-on faire l'union des étudiants de gauche ? Si nous prenons le cas de Toulouse, n'est-il pas scandaleux qu'aux élections des corps des grandes écoles et universités, 57 % des voix soient allées aux candidats fascistes de « Jeune Nation » ?

Ne pourriez-vous pas leur dire exactement ce qu'est « Jeune Nation » ? Je pense que, s'ils comprenaient cela, ils ne voteraient pas pour des assassins et apprentis comploteurs.

I. K.,
Toulouse.

Dans ma vie effacée

Pourquoi je lis « L'Express » ? Parce qu'il crie tout haut ce que je pense tout bas. F. Mauriac et J.-J. Servan-Schreiber enchantent mon esprit et mon cœur.

Je sens un peu de pureté entrer dans ma vie anonyme et effacée d'institutrice qui souffre tant des mensonges et des complots contre notre idéal de liberté et de paix.

Puissent-ils continuer pour ouvrir un peu les yeux à tant de Français et Françaises indifférents, désabusés ou chloroformés...

J. M. R.,
Le Mans.

Une nouvelle « Marseillaise »

Cette affreuse guerre d'Algérie va peut-être enfin se terminer. Alors ma nouvelle « Marseillaise » du travail et de l'espoir, vraiment de la paix, s'il n'en est point de meilleure, sera-t-elle bienvenue, indispensable ?

Voulez-vous la porter à la connaissance de vos lecteurs. Publiez d'abord, si la place vous manquait, seulement le couplet des enfants et le refrain :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus (bis)
A leur exemple, voulant poursuivre
Dans la paix notre bel effort
Nous chanterons unis et forts
La France où il fait si bon vivre
A l'œuvre citoyens !
Ensemble, travaillons
Marchons, semons
Que ce labeur féconde nos sillons.

Jean Frémont,
Londres.

Un îlot : Berlin

La situation actuelle de Berlin est illogique, absurde même, tout le monde en convient. Tant en Allemagne de l'Est qu'en Allemagne de l'Ouest, le peuple voudrait la réunion des deux Allemagnes; leurs dirigeants, pour des raisons divergentes, en ont peur.

Pourquoi ne pas essayer d'une solution intermédiaire, *provisoire*, qui pourrait rallier l'Est et l'Ouest : ce serait d'incorporer à l'Allemagne de l'Ouest tout le territoire allemand se trouvant à l'ouest de Berlin. Cela aurait l'avantage de faire disparaître la situation d'îlot de Berlin, améliorerait les contacts entre Est et Ouest, et permettrait d'envisager une solution plus logique et plus satisfaisante après quelques années de provisoire.

Dr. J. J. B.
Vevey.

Les femmes répondent

Françoise Giroud, dans son commentaire à l'enquête « La Française et l'amour » semble douter des possibilités du sondage dans ce domaine. Etant un des 400 enquêteurs de l'I.F.O.P., je puis vous affirmer que, pour ma part, j'ai été étonné de la facilité avec laquelle les femmes interrogées répondaient.

G. Mahé,
Côtes-du-Nord.

Le discours de sir David Eccles

Votre correspondant à Londres, M. Paul Johnson, prétend que c'est l'arrivée au pouvoir de de Gaulle qui fit naître en Angleterre des inquiétudes que la constitution d'une « Europe fédérale et supranationale » n'avait nullement suscitées.

M. Paul Johnson n'a-t-il pas entendu parler du discours prononcé le 27 mars 1957 par sir David Eccles, ministre du Commerce, devant la Fédération des chambres de commerce du Commonwealth, dont voici quelques passages :

« Deux fois, durant ma vie, le Commonwealth a dû franchir les océans pour venir faire la guerre en Europe. C'étaient les deux dernières tentatives des pays de l'Europe occidentale, ou de l'un d'entre eux, de dominer les autres et de former de l'autre côté du Pas-de-Calais un bloc hostile qui aurait mis en péril l'existence même du Royaume-Uni.

« Tout au long de notre histoire, nous avons dû prendre les armes pour parer à de telles menaces venant du continent européen.

« Voilà maintenant que six pays d'Europe ont signé un traité qui, bien qu'il ne soit ni militaire ni hostile dans son intention, aura exactement pour effet de créer ce que, pendant des siècles, nous avons toujours jugé incompatible avec la sécurité de notre propre pays. »

B. Marchal,
Paris.

Plus de yaourts que de pot-au-feu

Mes confrères de la boucherie française ont probablement jugé, avec raison d'ailleurs, qu'avec le genre assez particulier de votre clientèle d'intellectuels fatigués et qui font certainement une plus grande consommation de yaourts que de pot-au-feu, vous ne représentiez pas le sérieux nécessitant l'ouverture d'une polémique, c'est pourquoi je me fais l'interprète de mes collègues...

Il faut que vous sachiez que beaucoup de bouchers au travail actuellement, faute de moyens suffisants, ont passé l'âge, et de loin, où les plumitifs rétrogrades jouissent de la retraite... Tout le monde sait que l'on n'a jamais vu un boucher faire fortune (à part les import-export)...

Je connais également de ces mandataires et commissionnaires qui, comme les bouchers détaillants, ont un âge avancé et sont encore au travail tous les jours. Il me paraît inutile de vous parler des chevillards des abattoirs de la Villette qui, à cause de leurs gros revenus, disparaissent à la cadence de nos territoires d'outre-mer.

A l'avenir, laissez une honorable corporation, plus vieille que l'imprimerie, qui a toujours eu sa place dans la société, s'autodéterminer elle-même. Il y a déjà suffisamment de ministres et de contrôleurs pour s'occuper de nous.

Georges Blais,
boucher,
Villemomble.

Etudiantes et étudiants

La prochaine veillée religieuse des étudiants (garçons) aura lieu le vendredi 11 décembre à 17 h. 45 chez les Dominicains, 35, rue de la Glacière (13[e]). Les conférences seront faites par le R.P. Féret et le R.P. Liégé. L'heure de détente sera assurée par M. Jacques Charpentreau (« De Trénet et Brassens à Serge Gainsbourg : que penser de la chanson d'aujourd'hui? » Avec audition et débats). La soirée, outre les conférences, comprend une veillée religieuse et la messe pour les catholiques, et le repas en commun pour tous.

Une semblable veillée sera organisée pour les étudiantes le mardi 8 décembre à 17 h. 45, 65, rue du Cardinal-Lemoine (5[e]).

(Communiqué.)

Forums régionaux

Une journée régionale d'étude et de coordination se tiendra à Sète le dimanche 13 décembre avec la participation de Louis Fournier et des délégués des amis de « L'Express », des forums et groupements similaires de Montpellier, Béziers, Nîmes, Alès, Aix, Carcassonne, etc.

Les lecteurs qui souhaitent participer à cette réunion peuvent se mettre en rapport avec J.-F. Lévy, 12, rue Doria à Montpellier.

Réunions

Le Mans. — 8 décembre à 20 h. 45, salle des Concerts. Thème : « Où va la classe ouvrière ? ».

Orateurs : Alain Touraine, Serge Mallet et Roland Filiatre.

Montluçon. — Réunion publique le jeudi 3 décembre à 20 h. 30, salle de l'Hôtel de Ville, avec : Charles Lussy et Claude Bourdet.

(Pizzigoni.)

Le ministère de la Justice, place Vendôme.
Une première fois à la Chancellerie. Puis une deuxième rencontre.

L'AFFAIRE

Qui ment ?

● *L'exposé des faits par J. J. Servan - Schreiber.*

L'AFFAIRE Pesquet se poursuit et se développe sur le plan policier. Mais l'attaque brutale du gouvernement contre un adversaire politique, M. François Mitterrand, a posé aussi une autre question. Et sur cette question-là on cherche à établir le silence et l'oubli. L'opinion s'interroge, et c'est à la presse qu'il appartient de remplir son devoir d'enquête, avec les moyens — trop faibles — dont elle dispose, aussi loin qu'elle le peut.

Le pouvoir étant ce qu'il est, il ne reste plus que la presse pour tenter de dissiper le brouillard qui s'étend rapidement sur une question essentielle, qui dépasse de beaucoup l'affaire Mitterrand, mais qui est apparue publiquement avec elle : le chef du gouvernement est-il compromis dans l'affaire de l'assassinat, à Alger en 1957, du commandant Rodier par un obus de bazooka ?

Précisons, avant d'aller plus loin, deux points :

1. — Si nous jugeons, comme plusieurs parlementaires et journalistes, que cette question est extrêmement grave, ce n'est pas essentiellement en raison de la nature du crime : il s'en passe bien d'autres en Algérie, et nous n'aurons pas l'hypocrisie de considérer celui-là comme plus odieux que d'autres. Et si, en faisant l'oubli, en passant l'éponge, en respectant la complicité du silence, on croyait aider le général de Gaulle et son gouvernement à hâter l'heure de la paix en Algérie, on pourrait admettre qu'une raison d'Etat supérieure dictât de tout subordonner à l'autorité nécessaire à ce gouvernement.

Mais les choses se présentent très différemment, nous l'avons montré ici à plusieurs reprises : les chances d'une négociation pour la paix sont gravement compromises aussi longtemps que certains rouages essentiels de l'Etat demeurent entre les mains d'hommes dont les agissements passés — avant et pendant le 13 Mai — rendent la liberté politique illusoire car ils sont soumis au chantage permanent d'anciens acolytes.

Un premier ministre ne peut pas être sous la menace permanente du chantage : ou bien la vérité, en éclatant, doit l'en délivrer ; ou bien il doit s'en aller. C'est pourquoi il est nécessaire que l'affaire soit explorée jusqu'au bout. En l'écartant, en l'enterrant, on contribue à l'impuissance de l'Etat devant les factions.

Aucun entretien

2. — Deuxième point : nous n'avons pas en notre possession les pièces du dossier. Nous ne pouvons livrer que les fruits d'une enquête, non les documents eux-mêmes. Seuls les protagonistes qui ont détenu, ou détiennent aujourd'hui, des responsabilités dans l'Etat, et les magistrats qui ont les dossiers peuvent les produire. Nous pouvons seulement alerter l'opinion en disant, sans rien cacher, ce que nous savons ; et en espérant ainsi forcer la confrontation.

Au cours du premier débat au Sénat, il y a deux semaines, M. Mitterrand a déclaré à la tribune qu'en février 1957 il avait reçu M. Michel Debré dans son bureau de ministre de la Justice pour s'entretenir avec lui de l'assassinat du commandant Rodier, parce qu'il existait contre lui, alors sénateur, des pièces le mettant gravement en cause. M. Debré, aujourd'hui premier ministre, a démenti le jour même et totalement. « *J'oppose le démenti le plus formel* », a-t-il aussitôt déclaré. Et il précisa dans un document écrit, lu au Sénat au cours du deuxième débat, que — bien qu'il eût en effet rencontré par hasard, à l'époque, M. Mitterrand... — il n'eut aucun entretien avec lui concernant l'affaire du Bazooka et « *n'avait d'ailleurs aucune raison d'en avoir* ».

La question posée

QUI MENT ? a demandé M. André Chennebenoit dans « Le Monde », en expliquant pertinemment que « *la vérité, en dépit de toutes les casuistiques, ne saurait se trouver « in medio »... La morale, c'est encore dans Montesquieu qu'on peut la trouver en substance : dans un Etat populaire le ressort essentiel est la vertu, et quand il y a quelque chose de pourri dans une nation ce n'est pas avec la raison d'Etat qu'on peut changer les mœurs et les manières* ». Non. Qui ment ? Il doit y avoir une réponse, et cette réponse il *faut* la connaître.

Au cours du débat qui suivit, au Sénat, M. Gaston Defferre a posé publiquement la question. En s'adressant directement à M. Mitterrand, il a dit : « *Au sujet de M. Debré vous avez dit trop ou trop peu. Puisqu'il s'agit d'une affaire particulièrement grave, je pose la question : détenez-vous des éléments, pouvez-vous apporter des faits étayant de manière décisive ce que vous avez dit ?* »

M. Mitterrand a alors confirmé que M. Debré, puisqu'il était mis en cause dans l'affaire de l'assassinat du commandant Rodier, avait bien été reçu par lui à la Chancellerie, place Vendôme, en février 1957 ; mais il a déclaré que c'était au premier ministre d'ouvrir le dossier, et non à lui.

Depuis, plus rien. On sait seulement que le général de Gaulle a demandé, au cours de son voyage en Alsace, au directeur général de la Sûreté, M. Verdier, de le mettre directement au courant ; et qu'il a ensuite donné instruction à M. Debré de garder son sang-froid et de ne pas répondre à tout propos — pour le moment.

La question reste donc posée : qui ment ?

Examinons les faits.

L'assassinat du commandant Rodier, en plein centre d'Alger, par un tir au bazooka, eut lieu le 16 janvier 1957. La presse d'Alger et les organes habituels en métropole accusèrent aussitôt le F.L.N. de ce crime. Mais les vrais coupables furent découverts au bout de deux semaines par une équipe de policiers honnêtes et courageux : il s'agissait des membres d'une organisation contre-terroriste (l'O.R.A.F.), et l'attentat avait été préparé et exécuté par MM. René Kovacs, Philippe Castille et Michel Fechoz.

Arrêtés le 1er février, ils sont aussitôt interrogés séparément, à plusieurs reprises, par la Sûreté nationale à Alger, puis confrontés. Leur surprise est totale. Ils avaient prévu que, dans l'émotion suscitée par l'attentat, de graves événements politiques se déclencheraient, provoquant un renversement du régime (c'est seulement dix-huit mois plus tard, en mai 58, que le scénario se déroulera jusqu'au bout). Ils étaient convaincus, aussi, que leurs « patrons » politiques seraient assez puissants, en tout état de cause, pour éviter qu'on les recherche et qu'on les arrête. Surpris, déçus, amers, ils avouent.

Les émissaires de qui ?

Leurs déclarations détaillées, et concordantes, se trouvent dans le dossier de l'instruction. Nous les résumerons ici.

— Le groupe contre-terroriste « patriotique », résolu à lutter par tous les moyens « pour sauver l'Algérie française », de Kovacs, Castille et Fechoz, avait déjà commis plusieurs attentats dont celui de la Casbah qui fit 15 morts à l'été 1956. Il fut contacté par deux émissaires politiques, MM. Knecht et Griotteray.

— A plusieurs reprises, des entretiens eurent lieu entre Knecht et Griotteray, d'une part, le groupe Kovacs d'autre part, pour étudier « *les moyens de faire tomber le gouvernement et la IVe République* » (1). Il s'agissait « *d'allumer une bombe à Alger qui exploserait politiquement dans la métropole* ». Plusieurs opérations possibles furent évoquées.

— De qui MM. Knecht et Griotteray étaient-ils les émissaires ? D'un comité d'hommes politiques dont les futurs assassins du commandant Rodier ne connurent que quatre noms : Arrighi, Debré, Soustelle et Biaggi. Parmi ces quatre, deux seulement se manifestèrent personnellement, directement, pendant la période qui précéda l'attentat : MM. Arrighi et Debré.

M. Arrighi vint lui-même à Alger, avec M. Knecht, s'entretenir avec M. Kovacs (2). Et M. Debré écrivit un

→

(1) Interrogatoire de Philippe Castille par l'auxiliaire du procureur de la République.

(2) Interrogatoire du docteur René Kovacs par le commissaire central de police.

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie

mot d'introduction, pour M. Knecht, au général F... qui devait être mêlé à la conjuration. (3)

— Le but, au cours de ces divers conciliabules, fut clairement fixé. Il s'agissait « *par des événements graves à Alger* » de « *provoquer un soulèvement* » et « *une cristallisation spontanée des mouvements patriotiques* » (4).

Les conséquences étaient prévues : « *Coupure entre la métropole et l'Algérie ; démission du gouvernement et remplacement par un gouvernement d'union nationale* » (5). Il est même précisé — dans les interrogatoires de février 1957, soit un an et demi avant le 13 Mai ! — que « *une partie de la Chambre se tournerait vers le président de la République pour lui demander de constituer un gouvernement de Salut public, et qu'une démarche préalable serait faite par le sénateur Debré* » (6).

— Est-ce que « l'événement grave » qui devait déclencher tout le processus était explicitement l'assassinat du général Salan ? Non. Il y eut là, apparemment, une interprétation, de la part du groupe Kovacs. Personne ne donna l'ordre de déclencher un attentat contre Salan ni, bien entendu, de tuer le commandant Rodier. Mais, au cours des conversations qui eurent lieu à Alger et à Paris, les conjurés évoquèrent plusieurs fois ce qu'ils appelaient « *l'obstacle Salan* » (7), car leur plan impliquait que le commandant en chef d'alors fût remplacé par un autre sur lequel ils puissent compter ; le général Salan était trop lié aux hommes politiques des derniers gouvernements de la IV[e].

C'est ainsi que les tueurs du groupe Kovacs crurent comprendre qu'il fallait se débarrasser de Salan. Puisque c'était un obstacle, ils furent « *amenés à envisager une action susceptible d'écarter Salan d'Alger* » (8). Ainsi germa le projet d'attentat.

— L'attentat eut lieu le 16 janvier avec le résultat que l'on sait : la mort du commandant Rodier, dans le bureau du général Salan. C'était manqué. Et, d'autre part, M. Lacoste, alors ministre résidant, ne « marcha » pas dans la combinaison échafaudée entre le Comité politique à Paris et le groupe Kovacs à Alger : il eut même une réaction violente, les accusant « *d'avoir voulu lui faire un enfant dans le dos* » et affirmant que s'il devait y avoir soulèvement à Alger, c'est lui, et pas un autre, qui en prendrait la tête. L'instruction judiciaire fut donc déclenchée à Alger. Les accusés, arrêtés, passèrent aux aveux.

Conclusion après enquête

Devant la gravité de ces faits, et la mise en cause de personnalités importantes (civiles et militaires), la justice militaire d'Alger décida d'abord de conserver entièrement l'affaire entre les mains de l'Armée et de ne rien en communiquer au ministère de la Justice à Paris ; mais on procéda aussitôt à une enquête minutieuse pour vérifier les déclarations des inculpés.

L'enquête est menée à l'aérodrome de Maison-Blanche, dans l'administration des Postes, et dans plusieurs hôtels d'Alger. Un rapport est alors établi dont le procureur de la République à Alger et le procureur général eurent connaissance. Nous arrivons ici au point décisif. Car, dès lors, il ne s'agit plus seulement des aveux d'assassins, mais des conclusions de la justice.

Au vu des résultats de l'enquête, et après étude du rapport, le procureur général décide de venir lui-même à Paris mettre au courant le garde des Sceaux, M. François Mitterrand.

L'autorité judiciaire préconise, en raison de « *présomptions suffisantes* », d'ouvrir une instruction en vertu de l'article 87 du Code pénal, pour « *association de malfaiteurs et homicide volontaire* ». Cette information doit être ouverte « *contre X...* » et non pas contre les personnes elles-mêmes nommément désignées, car parmi elles se trouvent deux parlementaires couverts par leur immunité : MM. Pascal Arrighi et Michel Debré. Les éléments de preuves ou de présomptions n'ont pas paru suffisants aux autorités judiciaires, contre M. Soustelle, dont le nom ne figure plus.

Devant le Président Coty

— Après cette démarche du Parquet auprès de lui, M. Mitterrand met le président du Conseil, M. Guy Mollet, au courant de cette affaire qualifiée par le Parquet de « *particulièrement douloureuse et grave* » et susceptible de troubler l'ordre public par l'importance des personnalités impliquées.

(Archives.)

M. Pascal Arrighi.

(A.P.)

M. Michel Debré.

L'information doit être ouverte contre X...

M. Guy Mollet demande que rien ne soit fait tant que siège l'Assemblée générale de l'O.N.U. sur la question algérienne.

M. Mitterrand demande que cette décision soit prise par le Président de la République lui-même. M. René Coty la confirme.

— Le ministre de la Justice ne peut donc, pour quelques semaines, entreprendre aucune action contre les accusés et leurs complices. D'autant que l'instruction est entre les mains de la justice militaire d'Alger qui refuse de s'en dessaisir, soutenue par le ministre de la Défense nationale, M. Bourgès-Maunoury. Mais, à la demande de M. Mitterrand, un supplément d'enquête est effectué à Paris. On apprend ainsi, en particulier, que le directeur des Renseignements généraux confirme les agissements suspects de MM. Griotteray, Debré et Arrighi. Le directeur général de la Sûreté nationale intervient à son tour et conclut dans le même sens.

— C'est le 23 février que, certaines informations très partielles ayant filtré à Alger, la presse pour la première fois fait allusion publiquement à l'affaire. Le ministère de la Défense nationale exige le secret et interdit que la justice civile soit saisie. Mais le ministre de la Justice fait ouvrir une information à Paris, en marge de celle qui est poursuivie à Alger par les militaires. Et, entre le 26 et le 30 février, le garde des Sceaux reçoit successivement à son ministère, place Vendôme, M. Pascal Arrighi, puis M. Michel Debré. Pour ce dernier, le rendez-vous a bien été organisé au ministère de la Justice par un magistrat, collègue de M. Debré (9). Quelques jours après, un ami politique de M. Debré au parti « Républicain-social » (gaulliste), M. Chaban-Delmas, ministre d'État du gouvernement Guy Mollet, donc collègue de M. Mitterrand, organise une seconde rencontre entre le garde des Sceaux et M. Michel Debré. Il s'agit de la levée éventuelle de l'immunité parlementaire de M. Debré, envisagée dans le rapport de l'autorité judiciaire. Mais M. Mitterrand, qui n'est pas le chef du Parquet militaire (c'est le ministre de la Défense nationale), n'a pas, en droit, à faire cette demande. Il a mis le dossier entre les mains du président du Conseil, puis du Président de la République, il juge que son rôle, pour l'instant, s'arrête là.

— Le gouvernement Guy Mollet tombe au mois de mai. M. Mitterrand ne fait plus partie du gouvernement. Le nouveau président du Conseil est M. Bourgès-Maunoury, résolu à maintenir l'affaire sous l'autorité militaire d'Alger, et le ministre de la Défense nationale est... M. Chaban-Delmas. Il ne sera plus question des poursuites contre les personnalités mises en cause : on prépare tranquillement un nouveau « coup » destiné à réussir ce que le précédent a manqué. Ce sera le 13 mai.

— Quand l'instruction arrive à sa dernière étape, nous sommes à l'été 1958, et le garde des Sceaux, mis en place par les événements, est M. Michel Debré.

Non-lieu. Sanction. Silence

Les faits suivants interviennent alors :

1) Il y avait, entre les tueurs directement inculpés (Kovacs, Fechoz, Castille...) et le comité politique qui préparait le renversement du régime, deux hommes et deux seulement qui ont servi d'intermédiaires : Knecht et Griotteray. Un non-lieu est rendu, par disjonction, en leur faveur. Ils ne seront plus entendus ni inquiétés (10).

2) Un magistrat avait jugé de son devoir d'attirer l'attention du ministère de la Justice sur la liaison entre le groupe Kovacs et MM. Debré et Arrighi. Lui seul — en dehors des militaires — est au courant du détail de l'affaire ; c'est le procureur général d'Alger, réputé pour son intégrité et son autorité. Il sera déplacé et relégué à un poste obscur (à la Chambre chargée des appels de prud'hommes à Paris).

3) Comme les tueurs eux-mêmes ne peuvent décemment pas bénéficier d'un non-lieu puisqu'il y a contre eux leurs aveux plus les preuves, il est impossible que le procès ne vienne pas. Il vient donc le plus vite possible (dès le mois de juillet), mais les noms des hommes politiques mis en cause ne sont plus évoqués (11). Le principal accusé, Kovacs, entre en clinique et, de là, bien que théoriquement sous surveillance policière, s'enfuit en Suisse. On ne le reverra plus.

Les comparses sont condamnés à des peines dérisoires. L'affaire est enterrée (12).

S'agissant du Premier Ministre

— M. Debré quitte le ministère de la Justice, quelque temps plus tard, et devient premier ministre. M. Pascal Arrighi est député, rapporteur général du Budget. M. Griotteray est conseiller municipal de Paris, chargé du budget. Le général F..., qui avait été retiré d'Algérie, reçoit un important commandement opérationnel en Kabylie. M. Kovacs est installé tranquillement en Suisse. Tous les autres collaborateurs de l'équipe (MM. Sauvage, Ortiz, Martel, Crespin, etc.) qui ont préparé le 13 Mai et fait partie du Comité de Salut Public reprennent du service à Alger où ils organisent leurs mouvements armés, prêts à toute éventualité.

Pour que chacun de ces anciens conjurés s'estime assuré de ne pas être inquiété par un rebondissement de l'affaire de l'assassinat (dite « du Bazooka »), il leur suffit que M. Debré reste premier ministre. Si on les touche, ils parlent. Et pour que les fantômes de l'affaire du Bazooka ne ressortent pas, il suffit qu'un magistrat — nous avons vu lequel — soit tenu à l'écart, et qu'un homme politique — l'ancien garde des Sceaux, M. Mitterrand — soit discrédité... ou disparaisse.

Mais l'affaire a mal tourné. A la suite d'une simple allusion de M. Mitterrand dans son discours au Sénat, M. Debré a eu le réflexe malencontreux d'opposer un démenti formel. Il a eu tort. Il dépend, plus que jamais, de ceux qui savent. Sa liberté d'action, dans l'application d'une politique éventuelle de paix en Algérie, est encore moindre qu'auparavant. Nous avons vu d'ailleurs comment lui-même et ses subordonnés viennent, une fois de plus, de dénaturer la dernière initiative du général de Gaulle avant l'O.N.U.

S'agissant du chef du gouvernement français, il n'est pas possible, maintenant, que les choses en restent là. Il doit, lui-même, faire ouvrir publiquement le dossier et se disculper ; ou bien, s'il n'est pas en mesure de le faire, offrir sa démission au Président de la République.

J.-J. S.-S.

---

(3) Interrogatoire de Michel Fechoz et du docteur Kovacs.

(4) Confrontation de MM. Kovacs, Castille et Fechoz.

(5) Interrogatoire du docteur Kovacs.

(6) Il est précisé dans les procès-verbaux, datant de février 1957, que « *le gouvernement devant cette situation serait tombé et la IV[e] République avec lui. Les personnalités citées* [le comité politique à Paris] *auraient pris le pouvoir avec leurs collaborateurs... et une dictature militaro-civile devait prendre les affaires de la France. Il était envisagé pour plus tard une dictature monarchique...* »

(7) Cf. récit des conversations avec MM. Knecht et Griotteray après l'assassinat de M. Froger à Alger.

(8) Cf. récit du docteur Kovacs au commissaire principal de police.

(9) Ce magistrat a confirmé ces faits, et la rencontre à la Chancellerie, il y a quelques jours, devant ses collègues. Il est prêt à en témoigner.

(10) L'acte d'accusation qui subsiste, à l'été 1958, après que MM. Griotteray et Knecht eurent été écartés par non-lieu, établit également le silence sur la provenance du bazooka en ces termes : « *Le projectile était un engin militaire ; quant à sa provenance il ne paraît pas nécessaire de l'exposer ici* ». Aucune question ne sera plus posée.

(11) L'avocat des inculpés, M[e] Tixier-Vignancour, a déclaré aux juges militaires : « *Vous avez devant vous le bras. Il manque ici et cœur et la tête. Nul ne s'en plaint, car il ne faut pas étaler sur la place publique, devant l'ennemi, certains faits regrettables.* »

(12) Le colonel Cornu a révélé une conversation qu'il avait eue avec M[e] Tixier-Vignancour en ces termes : « *Il m'a dit : Nulle autorité n'a envie de voir cette affaire venir en jugement. Je les ai tous vus, les ministres sont d'accord. Le procès ne peut être qu'un scénario...* »

la 1[ère] MARQUE DE TRANSISTORS Portatifs et Auto-Radios
Pizon Bros
6 MODÈLES DE 210 A 530 N.F
En vente partout

MOUVEMENTS

M. Sauge et ses alliés

● *Beaucoup de gens connus, dimanche, à la réunion du « Centre de psychologie sociale ». Que faisaient là ces députés, ces militaires et ces activistes ? Ils mettaient au point une doctrine, un plan, une action.*

(Archives.)
Le général Chassin.

(Launay.)
M. Georges Sauge.

(A.P.)
M. Pierre Poujade.

« Dans leurs villages, leurs quartiers, leurs entreprises. »

« ECHEC au communisme! Ce n'est pas un combat naturel qui nous est proposé, c'est un combat quasi surnaturel contre le prince des Ténèbres, le Père du mensonge, le Séducteur des nations... Les communistes sont à leur insu les miliciens de celui que l'Ecriture appelle l'Homme fort de ce monde. Nous avons le devoir d'entrer en lice et de relever le gant, nous qui sommes les soldats de l'Homme plus fort encore : Jésus-Christ... »

Saint Georges, aujourd'hui, pour terrasser le démon, utilise d'abord le micro. C'est M. Georges Sauge, apôtre du national-catholicisme (1), qui tire ainsi, dimanche, en fin d'après-midi, la conclusion des deux « journées d'études » organisées, porte de Versailles, par le « *Centre d'études supérieures de psychologie sociale* », dont il est l'animateur.

Dans la salle, 1.200 à 1.500 personnes ont occupé tout juste la moitié des places disponibles, sous un immense velum blanc. Beaucoup de femmes : ce ne sont pas les moins enthousiastes, les moins promptes à applaudir. On reconnaît aussi, à leur allure ou à leurs décorations, des officiers en civil. Une dizaine de bonnes sœurs en cornette, quelques prêtres. Aux boutonnières, c'est tantôt le coq poujadiste, tantôt l'insigne de « Jeune Nation » ou la croix des scouts de France, parfois une fleur de lys. Georges Sauge continue :

L'outil

« *Cette session nationale est un moment historique, elle ouvre une nouvelle période de l'Histoire. Mobilisés contre le communisme qui nie l'homme, qui nie la nature et qui nie Dieu, nous défendrons les valeurs chrétiennes de la civilisation dont nous sommes les garants et les héritiers. Au-delà de nos divergences, la lutte contre la subversion qui attaque et pourrit la vraie France nous unit. Nous avons forgé l'outil qui va prendre l'opinion publique, puisqu'elle est à prendre. Nous formons les cadres d'un ordre nouveau, d'un ordre chrétien. Tout est à refaire, de la base au sommet. La France retrouvera son visage de fille aînée de l'Eglise dans la direction des nations et des peuples. Je vous apporte le combat dans la prière et le sacrifice, mais aussi l'action la plus directe et la plus disciplinée. Il faut mettre en place un appareil immense... Nous sommes des croisés...* »

Cette journée est effectivement pour Georges Sauge le départ d'une vraie croisade.

Le travail de Georges Sauge auprès de certaines personnalités ecclésiastiques, d'officiers supérieurs, de personnalités de province, s'était jusqu'à présent limité à créer des « cadres ». Il s'agit maintenant de mordre sur la masse. Car la masse, comme l'a longuement expliqué, dimanche, un des orateurs, M. Gauthier, « chargé de cours » au Centre d'études de M. Sauge, est « amorphe ». Il faut utiliser à son profit sa « force d'inertie », être la « minorité agissante » qui l'entrainera.

Aujourd'hui, il s'agit de passer à l'action. Georges Sauge lance les « *Comités civiques* ». (Le terme change. Mais il s'agit en fait d'organismes de la même nature que les « comités de salut public » créés au moment du 13 Mai.)

« *Conscients de notre responsabilité historique, nous appelons les meilleurs des Français, les plus lucides, les plus exigeants envers eux-mêmes, à se constituer dans leurs villages, leurs quartiers, leurs entreprises, en comités civiques.* »

« A qui la faute ? »

« *Le problème est simple,* m'a expliqué dans les couloirs un militant. *Le 13 Mai a échoué parce qu'il n'y avait pas en France de « structures d'accueil », que l'opinion n'était pas préparée à suivre l'élan des officiers révolutionnaires. Que va-t-il se passer après de Gaulle ? Ce sera ou les communistes ou nous. Nous voulons que ce soit nous et il est déjà juste temps. La France doit savoir qu'elle n'a pas d'autre choix. Il faut recréer un Etat chrétien rigoureux auprès duquel les essais de Pétain n'ont été que des esquisses timides. Nous apportons une vision de l'Histoire, un système complet, des méthodes qui nous donnent autant d'armes qu'aux communistes. La France va retrouver son vrai visage...* »

Le « choc psychologique », l'embrayage, seront donnés par la visite en France de M. Krouchtchev. Ce sont les comités civiques qui organiseront partout des contre-manifestations, des protestations, des meetings. Pour cette tâche — c'est ce qui fait l'importance de la réunion de dimanche — Georges Sauge n'est plus seul ; il a réussi à regrouper la plupart des organisations de l'extrême-droite classique, de la droite « indépendante », voire certains U. N. R. On l'a bien vu au cours du déjeuner-débat qui a réuni, dimanche à midi, 500 à 600 convives autour de Georges Sauge, de Pierre Poujade, de M. Louis Olivier-De Roux, de l'Action française, le docteur Lefèvre, du Mouvement corporatiste d'Alger, Mgr Pinault, les députés « indépendants » Le Pen et de Lacoste-Lareymondie et les députés U.N.R. Habib Deloncle et Vaschetti.

« *Si Krouchtchev se balade en France,* s'écria Pierre Poujade, qui apporte son adhésion et celle de son mouvement à M. Sauge, *c'est que quelqu'un le lui a demandé.* » La salle violemment anti-gaulliste réagit brutalement. « *A qui la faute si nous en sommes là ?* » Quelques voix crient : « *Aux Juifs ! Aux Juifs !* » Et Poujade enchaîne : « *Avons-nous à Paris le gouvernement de la synagogue ou celui du peuple de France ? Je ne défends pas ma boutique, je ne défends pas un tiroir-caisse, je défends la famille et les classes moyennes, je défends la France...* »

« Les Chouans avaient raison »

Les troupes poujadistes applaudissent à tout rompre. Après lui, Me Isorni, ex-avocat de Pétain, prend la parole :

« *A l'heure actuelle, la Ve République est le fourrier du communisme. C'est pourquoi je suis contre elle. Maurice Thorez est le soutien le plus actif de la politique du 16 septembre. Allons-nous vers un renversement de nos alliances ? Le Président de la République désagrège l'O.T.A.N....* »

Plus froid, plus incisif, M. Louis Olivier-De Roux affirme :

« *Ce qu'il faut, c'est créer un bloc révolutionnaire efficace. Dans le passé, ce sont les Chouans qui ont eu raison. Ils portaient la vérité contre-révolutionnaire. Aujourd'hui, malgré nos divergences, nous sommes d'accord sur l'essentiel. Nous ne ferons pas un barrage contre le communisme avec de l'eau tiède. Dans chaque département, chaque ville, chaque quartier, il faut que les comités civiques deviennent de véritables groupes d'autodéfense contre-révolutionnaire, créer des hérissons tricolores. En mobilisant le pays réel, la révolution sera paralysée. Toutes les flammes doivent se mêler et nous formerons le grand contre-feu qui arrêtera l'incendie communiste...* »

M. Habib Deloncle (U.N.R.) a maintenant la parole. Il sait que la grande majorité de la salle est non seulement anti-républicaine, s'agirait-il de la Ve, mais aussi anti-gaulliste. Il ne prononce pas le nom de de Gaulle, mais parle de « *celui auquel il a donné sa confiance* » et ajoute :

« *La chasse aux sorcières n'est pas le bon moyen de séparer le communisme et le peuple. Il faut détruire l'espérance que porte en lui le communisme...* »

Sans avoir convaincu, il regagne sa place, rouge, essoufflé, tandis que le docteur Lefèvre (un des activistes d'Alger les plus virulents) et M. de Lacoste - Lareymondie (« indépendant ») se taillent un succès plus facile, le premier en dénonçant l'abandon imminent de l'Algérie, « *volcan en instance d'éruption* », le second réclamant l'interdiction du parti communiste, car « *les communistes se sont battus non pour la France, mais pour la Russie ; c'est une mystification de les dédouaner au nom du drapeau tricolore...* ».

Georges Sauge ne tranche pas. Il ne se prononce ni pour ni contre de Gaulle, il lui suffit que l'on soit contre le marxisme, le reste viendra de surcroît. Toutes les eaux affluent : celles de l'Action Française, celles des pétainistes, celles des poujadistes, celles des tenants de la guerre révolutionnaire (en la personne du général Chassin qui prendra à son tour la parole), celles de l'Eglise (Mgr Pinault qui recommandera de ne pas « tomber dans la haine »).

A l'issue du meeting, la salle crie : « *Je m'engage* (à participer au combat) *de la vérité contre le mensonge, de la liberté contre la tyrannie, du bien contre le mal, de Dieu contre Satan.* » Dehors, de grands drapeaux tricolores servent à ramasser les fonds pour la « grande souscription nationale ». On distribue des tracts, des bulletins d'adhésion. Sur cent mètres : « Demandez « Fraternité française » ! » « Demandez « Jeune Nation » ! » « Demandez « Aspects de la France » ! »

Est-ce que la droite a trouvé son cadre et sa doctrine ? Est-ce que la contre-révolution anti-républicaine a trouvé son tremplin ? Pour l'instant, une méthode est adoptée : la création de « comités civiques » ; un objectif est désigné : entraver de toutes les manières possibles le voyage de M. Krouchtchev en France. La croisade est en marche.

CLAUDE KRIEF.

(1) Cf. « L'Express » n° 401 du 19 février 1959, pp. 8-9.

PUBLICIS
PLUIE
FROID
ET
ÉLÉGANCE
GARY
PARDESSUS, AUTOCOATS, IMPERMÉABLES DOUBLÉS
73, CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS - ELY. 77-76

Berel
TAILLEUR - CHEMISIER
12, rue de Sèvres, 12 - PARIS

CORRESPONDANCES EXPRESS

LA MORT DE MAURICE AUDIN

● Dans la journée de mercredi, tous les organes de presse français (hebdomadaires, quotidiens et agences de presse) ont reçu le texte d'une déclaration faite par le Comité Maurice Audin. Ce texte apporte des précisions écrasantes sur :

1° Les conditions dans lesquelles Maurice Audin a trouvé la mort le 21 juin 1957.

2° L'endroit où fut inhumé son corps.

Ces précisions, communiquées au nom de la veuve de Maurice Audin qui s'est portée partie civile dans l'affaire actuellement en cours d'instruction à Rennes, établissent clairement la responsabilité de toutes les personnes qui ont été mêlées à « l'affaire Audin ».

Les lecteurs de « L'Express » auront trouvé sans aucun doute tous ces détails dès jeudi matin dans leur quotidien habituel. « L'Express » les informera la semaine prochaine des suites données à ces graves révélations.

L'AFFAIRE SCOLAIRE : UNE PROMESSE DIFFICILE

● La session parlementaire actuelle devant prendre fin en principe le 18 décembre, M. Debré n'a plus que quinze jours pour tenir la promesse qu'il a faite, à plusieurs reprises, à sa majorité : déposer un projet sur l'enseignement privé.

Des quatre formules proposées par la commission d'enquête scolaire (commission Lapie) le gouvernement en a écarté deux : celle de la nationalisation (incorporation pure et simple des établissements privés à l'enseignement public) et celle de la liberté totale (ni contrôle ni subvention de l'Etat).

Le débat qui divise depuis plusieurs jours les ministres porte sur les deux autres formules :

● Le conventionnement permet à l'Etat à la fois d'imposer la neutralité des manuels et de contrôler l'enseignement (par opposition à l'éducation). Les paiements seront effectués aux établissements directement par l'Etat, sans passer par une caisse « redistributrice » pour assurer ce contrôle.

M. Boulloche, ministre de l'Education Nationale, et M. Jeanneney, ministre de l'Industrie et du Commerce, sont partisans convaincus de cette formule. Selon eux, les écoles « agréées » devraient disparaître et devenir « conventionnées » dans un délai limité (trois ou cinq ans au plus).

● L'agrément laisse au chef de l'établissement beaucoup plus de liberté, et implique un contrôle de l'Etat à la fois moins rigide et plus discret.

M. Debré et la grande majorité des ministres indépendants, U.N.R. et M.R.P. sont pour cette solution. Ils craignent que le conventionnement ne « débouche » tôt ou tard sur la nationalisation.

Tout le problème au sein du gouvernement est de savoir si une transaction est possible. M. Michelet s'emploie avec M. Rochereau et M. Lecourt, à envisager une formule favorable au conventionnement, mais comportant des délais longs (dix ans) pour le passage de l'agrément au conventionnement.

Si une transaction est admise, c'est-à-dire si M. Boulloche accepte un allongement des délais, la difficulté sera d'obtenir l'accord des députés.

Il existe en effet à l'Assemblée Nationale, avec 210 U.N.R., 119 Indépendants et 57 M.R.P., une forte majorité favorable à l'agrément. Chacune des composantes de cette majorité peut craindre les surenchères des deux autres si elle cède sur ses positions de principe.

UN DAUPHIN POSSIBLE : M. LOUIS JOXE

● Depuis qu'il a été nommé secrétaire d'Etat auprès du Premier Ministre, M. Louis Joxe, ancien secrétaire général au Quai d'Orsay, a vu le domaine de ses compétences s'accroître d'une manière considérable. Il est un des rares ministres à pouvoir entrer en contact de manière constante et directe avec l'Elysée. De nombreux dossiers relevant des principaux ministères lui sont soumis pour décision. Enfin il est considéré par tous ses collègues comme le plus probable successeur de M. Michel Debré si celui-ci était amené à se retirer. Un journaliste anglais, Sam White, écrit même cette semaine dans l' « Evening Standard » que M. Joxe apparaît comme le dauphin possible du général de Gaulle !

M. DELOUVRIER CRITIQUÉ A ALGER

● Pour la première fois depuis son arrivée en Algérie, M. Paul Delouvrier, délégué général du gouvernement, a été ouvertement critiqué dans un communiqué publié à Alger par M[e] Popie, président de la Fédération M.R.P. de l'Igamie d'Alger, au nom de son comité directeur.

Affirmant « son adhésion totale au principe de l'autodétermination tel qu'il a été solennellement défini par le Président de la République dont l'autorité et la sincérité personnelle ne sauraient être contestées par personne », le M.R.P. d'Alger « regrette que cette autorité et cette sincérité aient pu être mises en doute à propos de déclarations officielles tendancieuses ou équivoques et condamne pour sa part ces prises de position, notamment celle du délégué général du gouvernement, comme susceptibles de prolonger le drame de ce pays ».

Les libéraux d'Alger estiment que M. Delouvrier n'a rien fait pour les aider dans leur combat difficile de trait d'union avec l'opinion musulmane et que le délégué du gouvernement se fait exclusivement à Paris le porte-parole des ultras ou de l'armée. Quant à la création d'une troisième force que M. Delouvrier a évoquée justement à Médéa, qui a été et demeure un fief M.R.P., les amis de M[e] Popie pensent que « le climat de guerre créé en Algérie comporte trop de restrictions dans l'exercice des libertés individuelles pour que puisse s'épanouir librement une force politique entraînant une adhésion délibérée. »

LA NOUVELLE DIRECTION DE L'U.N.R.

● C'est au cours d'une réunion tenue la semaine dernière que le nouveau Comité central de l'U.N.R. a élu en remplacement de M. Albin Chalandon son nouveau secrétaire général, M. Jacques Richard, sénateur de Seine-et-Oise. Ancien saint-cyrien, M. Richard, qui est âgé de 41 ans, a été attaché aux cabinets de nombreux ministres gaullistes sous la IV[e] République. Il fut ensuite chargé de mission au cabinet du général de Gaulle lorsque celui-ci était chef du gouvernement, puis collaborateur officieux de M. Michel Debré. Il a été élu sénateur en 1959.

Il avait été envisagé de solliciter d'abord M. Louis Terrenoire, président du groupe parlementaire, mais son maintien à la tête du groupe fut jugé indispensable à de nombreux membres du Comité central de la tendance « orthodoxe ». Au moment où l'on passa au vote aucun candidat ne se présenta.

C'est alors que M. Jacques Soustelle proposa la candidature de M. Jacques Baumel. M. Chalandon lui opposa immédiatement celle de M. Richard qui, dès son élection au second tour, fit l'éloge de M. Chalandon et déclara qu'il s'efforcerait d'être digne de sa succession et qu'il continuerait sa politique.

Au cours de la même réunion, la commission politique a été également élue. Les cinq militants sont M. Chalandon et quatre de ses amis politiques. Parmi les trois parlementaires (MM. Vendroux, Picard et Neuwirth) seul M. Picard est un ami de M. Soustelle. Celui-ci fait d'ailleurs partie de la commission qui désignera prochainement son président, probablement M. Debré qui déléguerait aussitôt ses pouvoirs à M. Roger Frey.

UNE GRANDE RÉUSSITE : « L'ACCÉLÉRATEUR » EUROPÉEN

● Une équipe de physiciens, ingénieurs et techniciens (français, anglais, allemands, italiens, etc.) travaillant dans le cadre du Centre européen de recherches nucléaires (C.E.R.N.) vient de mettre en fonctionnement à Genève le plus puissant accélérateur de particules du monde entier.

Il s'agit d'un synchrotron à protons de 25 milliards d'électron-volts qui fournit une intensité de 10 milliards de protons par impulsion. Il s'agit de l'application d'une technique toute nouvelle, celle de la « focalisation alternée » (également mise au point par les savants du C.E.R.N.), qui permet de gagner beaucoup en énergie, mais dont la mise en œuvre a nécessité des recherches théoriques et pratiques d'une incroyable complexité.

Cette réalisation constitue une réussite technique dépassant tout ce qui a été fait, en Amérique comme en Russie, dans un domaine d'une importance fondamentale à l'extrême pointe de la technique scientifique, et les savants français y ont pris une très large part.

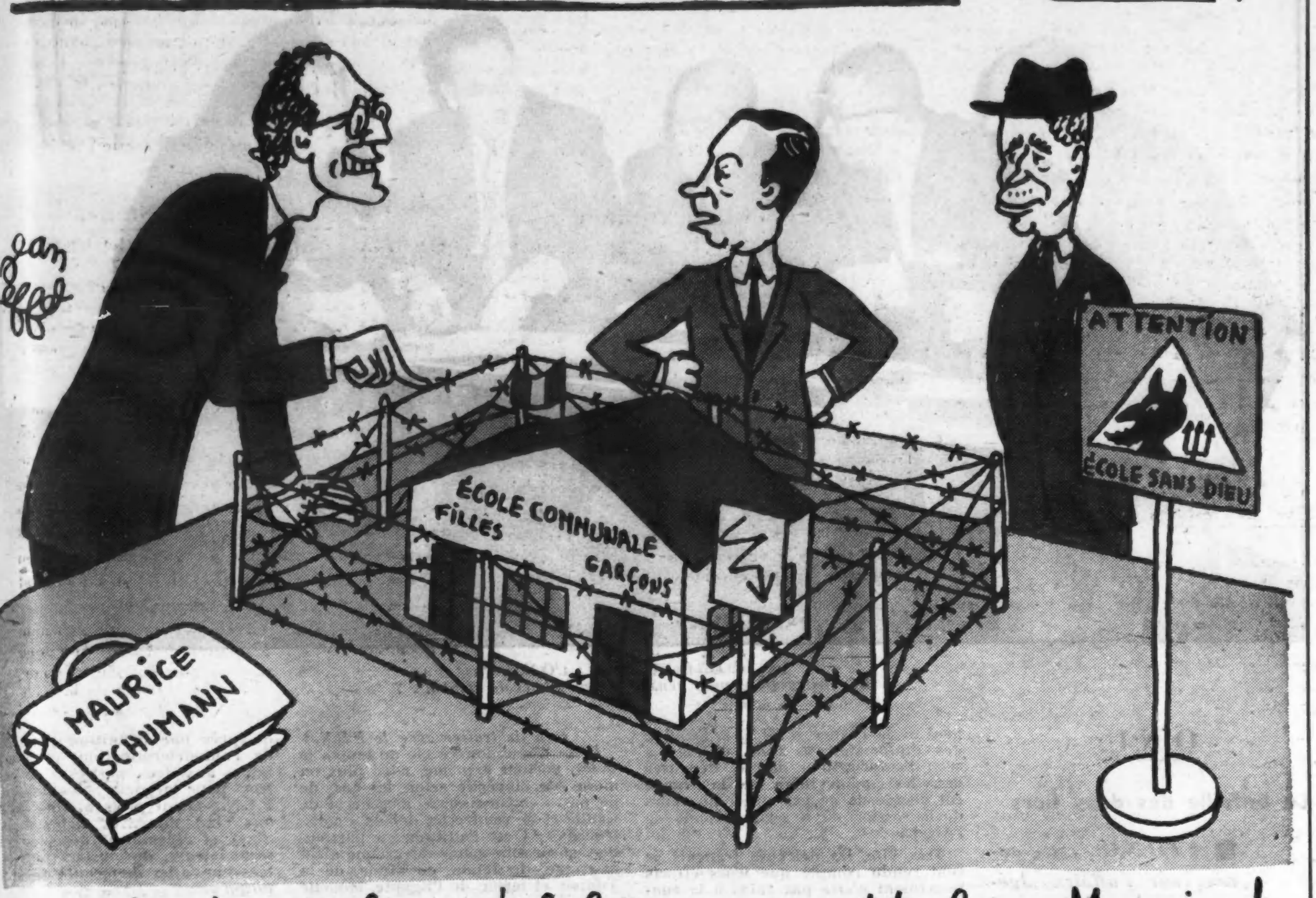
LE B.I.T. ET LE SORT DES SYNDICALISTES ALGÉRIENS

● Le Comité de la Liberté syndicale institué par le Conseil d'administration du Bureau International du Travail vient de se réunir à huis clos pour examiner les plaintes déposées contre la France par la Confédération internationale des Syndicats libres et la Fédération syndicale mondiale au sujet du sort fait aux syndicalistes algériens, et notamment des affaires Aïssat Idir (secrétaire général de l'Union générale des Travailleurs algériens), Ali Yahya Madjid (secrétaire national de l'U.G.T.A.) et Rabah Djermane (autre secrétaire national de l'U.G.T.A.). Les délégués français, dont M. Paul Ramadier, président du Comité, n'assistaient pas aux délibérations.

Le Comité s'est penché sur la réponse transmise par le gouvernement français fin novembre. Cette réponse déclarait qu'une enquête approfondie avait été menée sur les circonstances du décès d'Aïssat Idir par la Commission de Sauvegarde des Droits et Libertés individuels et rejetait totalement les allégations selon lesquelles Aïssat Idir avait été soumis à des tortures. Elle précisait d'autre part qu'Ali Yahya Madjid avait été accusé le 24 septembre dernier, devant le Parquet de Blida, d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat et de coups et blessures volontaires envers certains coreligionnaires.

Ces explications du gouvernement français avaient été fournies à la suite d'une démarche du Conseil d'administration du B.I.T., agissant sur

INTÉGRATION DES ÂMES (SUITE)



— ... et autour de chaque école laïque, une petite ligne Maurice !

commandation du Comité de la liberté syndicale. paravant, deux lettres de M. David Morse, di- cteur général du B.I.T., étaient restées sans ponse.

Le Comité de la Liberté syndicale n'a pas jugé tisfaisantes les explications fournies par le gouver- ment français. Il lui a demandé des informations mplémentaires et a décidé de rédiger un nou- eau rapport sur la base duquel le prochain Conseil d'administration du B.I.T. sera encore une fois saisi de la question du sort des syndicalistes algériens.

CODE PÉNAL : UNE RÉFORME CONTRE QUI ?

● MM. de La Malène, député U.N.R. de la Seine, Biaggi, qui ne fait plus partie de ce groupe, et Beraudier, élu comme suppléant de M. Soustelle, avaient déposé au mois de juin une proposition de loi prévoyant les travaux forcés pour les journa- listes coupables de « porter atteinte au moral de l'armée ».

Aucune suite n'a été donnée à ce texte. Mais l'idée d'une « normalisation » des dispositions concernant la presse n'est pas abandonnée pour autant.

La commission créée il y a quelques jours pour « élaborer une réforme des textes du code pénal concernant la sûreté de l'Etat » doit mettre au point certaines mesures visant la presse. Il s'agirait notamment de trouver une formule permettant d'instituer la censure dans certains cas, censure actuellement impossible puisque la France opère la « pacification » en Algérie et n'y fait pas « la guerre ».

Les membres « libéraux » du gouvernement souhaiteraient que cette commission, présidée par M. Battestini, fût en contact permanent avec une autre commission comprenant des représentants de la presse. Mais M. Frey n'est pas favorable à cette idée.

LE COMITE NATIONAL D'ACTION LAIQUE : RECOURS AUX URNES

● Quarante mille à Lille, trente-cinq mille à Quimper, trente mille à Saint-Nazaire, vingt mille au Mans et à Saint-Brieuc, 700.000 manifestants rassemblés dimanche dans 60 villes de province, c'est fort de ces chiffres contrôlés et de la singulière combativité de ces manifestations que le Comité National d'Action Laïque vient d'arrêter sa ligne de conduite dont il fait part vendredi à M. Debré :

1° « Le C.N.A.L. dénie à l'actuelle Assemblée Nationale toute représentativité pour trancher le problème scolaire en se prononçant sur le projet du gouvernement.

2° « Il demande que le débat soit porté devant le pays par le recours aux urnes, soit par voie de référendum, soit par la dissolution de l'Assemblée et une nouvelle consultation électorale.

3° « Son opposition à un règlement de la question scolaire soulevée par les adversaires de la laïcité n'est pas négative : le C.N.A.L. a présenté une proposition de nationalisation de l'enseignement qui vient de recevoir le soutien officiel des partis socialiste et communiste.

4° « Si le gouvernement passait outre en cédant à la majorité de rencontre de l'actuelle Assemblée, annulant ainsi l'abrogation par le premier gouvernement de Gaulle de la législation vichyssoise, il prendrait la responsabilité de briser l'unité du pays, et le C.N.A.L. se croirait alors autorisé à saisir la première occasion pour trouver une majorité favorable à l'intérêt national. »

SKI vacances de noël

par avion
Paris-Genève en Caravelle, en 55' et car spécial jusqu'aux plus belles stations du Mont-Blanc : MEGEVE, CHAMONIX, ST-GERVAIS. Du 24 Décembre au 3 Janvier, voyage et séjour dans les meilleurs hôtels, à partir de : 47.600 Fr.

par chemin de fer
10 formules de départ dans 40 stations FRANCE, AUTRICHE, SUISSE, ITALIE. 12 jours à partir de : 23.900 Fr.

VOIR et CONNAITRE
13 rue de Laborde - Paris 8e
Tél. Lab. 54-87 Lic. 391
Permanence "Quartier Latin"
174 rue St-Jacques - Paris 5e

HOLMES
Premiers grands Froids...
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES, TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
22 AV. VICTOR HUGO - PARIS - PAS. 57-03

C'EST SA TOURNEE !

Absorbé dans la journée par ses fonctions municipales, M. Prosper Hocquet, le député des Deux-Loires, profite de ses soirées pour rendre visite à ses électeurs ruraux. Allant de ferme en ferme, il n'hésite pas à s'engager, malgré l'obscurité, dans les chemins d'apparence les moins carrossables, comptant pour déchiffrer les plaques indicatrices sur la lumière toujours fidèle de son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

LES DÉLÉGUÉS DU F.L.N. A L'O.N.U. (*)
Des instructions pour ceux qui sont « hors de combat » ?

(G. Rower

O.N.U.

La bataille des deux tiers

A l'O.N.U., cette année, sur l'affaire algérienne, quasi-unanimité pour la politique de Gaulle. C'est ce qui inquiète le gouvernement français : Notre correspondant particulier, François Neveux, explique pourquoi.

« MAIS *enfin,* demandait samedi dernier un diplomate français dans les couloirs de l'O.N.U., *que peut bien attendre le F.L.N. des débats à l'O.N.U. ?*

— *Tout simplement,* répondit le délégué africain à qui la question était posée, *une définition du droit à l'autodétermination.* »

Le diplomate français répondit alors que les conséquences politiques, du débat, en France, enlèveraient toute importance à la définition recherchée, qu'on ne ferait que durcir l'attitude du général de Gaulle et faire le jeu de ses adversaires français, ceux qui sont opposés à tous contacts avec le F.L.N. Pendant toute une semaine, sous la conduite de l'ambassadeur Armand Bérard, représentant permanent de la France à l'O.N.U., l'équipe des diplomates du Quai d'Orsay a reçu l'autorisation de se dépenser dans les couloirs bien que la France eût décidé de ne pas siéger au cours de la session où il serait discuté de l'Algérie.

Très vite, les délégués français se sont rendu compte que leurs efforts pourraient n'être pas vains à la condition que le dossier français fût ouvert par la France. C'est-à-dire que tout espoir était perdu de voir ajourner un débat minutieusement mis au point par le groupe afro-asiatique, mais qu'il pouvait y avoir des raisons de penser qu'un avocat habile pourrait rallier, sur une motion française, bien des voix hésitantes. Chacun était pour la modération, mais chacun aussi demandait que la France vînt s'expliquer, sinon se défendre.

Même l'Egypte

De Paris les instructions attendues ne vinrent pas. La position française était toujours la même : l'affaire algérienne est une affaire française pour laquelle la France ne reconnaît pas la compétence d'instances internationales. Il fallut alors se rabattre sur une position de repli et M. Armand Bérard adjura ses collègues de faire en sorte que les débats tournent court :

« *Ayez donc vos débats* — leur disait-il — *puisque vous y tenez tellement (et si maladroitement), mais dans l'intérêt d'une solution algérienne, de grâce, évitez-nous toute motion !* »

M. Bérard avait-il réussi à ébranler certaines délégations solidaires du F.L.N. ? On ne peut le dire. Le fait est en tout cas que M. Yazid, ministre de l'Information du G.P.R.A., estima nécessaire de faire un exposé ralliant les vingt-neuf pays du groupe afro-asiatique à appuyer sa motion. Dans cet exposé, M. Yazid réfuta les thèses du représentant permanent de la France. Et l'ambassadeur Shaha, du Népal, président du groupe afro-asiatique, déclara à la sortie de la réunion :

« *Si nous avions évité soit un débat, soit une motion, alors les adversaires politiques du général de Gaulle auraient pu tout aussi bien en tirer parti : ils auraient prétendu que puisque la politique du chef de l'Etat français arrivait à neutraliser les alliés habituels du F.L.N., c'était donc bien que le gouvernement français n'avait pas besoin de traiter avec le F.L.N.* »

Cette discussion révèle au moins le souci, partout exprimé, avec plus ou moins de sincérité selon les cas, de ne pas « embarrasser » le général de Gaulle et de rendre les débats « constructifs ». C'est l'attitude en particulier, et au sein même du groupe afro-asiatique, du Japon, de l'Inde, de la Tunisie et même de l'Egypte, laquelle a désigné comme orateur le ministre des Affaires étrangères, M. Fawzi, au lieu de l'outrancier M. Zeieddine.

Mais cela est-il possible ? Les Américains en doutent qui sont peut-être les plus embarrassés dans ce débat. Le président Eisenhower s'apprête à rencontrer M. Bourguiba et le roi Mohammed V, il n'a jamais eu davantage besoin — pour d'autres objectifs — de manifester son amitié aux peuples africains. D'autre part, il s'est engagé à soutenir la politique algérienne du général de Gaulle. M. Cabot Lodge, représentant les Etats-Unis à l'O.N.U., craint d'être obligé de voter contre une motion afro-asiatique assez modérée.

L'attitude américaine

« *Au cas où cette motion recevrait les deux tiers des voix requises,* a-t-il affirmé, *on dira, comme à propos du vote sur l'explosion de la bombe au Sahara, ou bien que nous avons joué double jeu, ou bien que notre prestige décline et que nous ne sommes plus suivis, et d'un autre côté, si la résolution n'obtient pas les deux tiers requis, nous paraîtrons responsables de cette défaite aux yeux des continents africain et asiatique...* »

Si bien que l'attitude américaine, contrairement à ce que l'on a écrit, ne paraît pas encore arrêtée. Il est très possible que les Américains informent avec amitié la France qu'ils préfèrent soigner les termes de la résolution pour provoquer une unanimité qui serait la moins gênante possible.

Enfin, un événement est survenu dans les couloirs qui a achevé de semer le désarroi parmi les principaux amis de la France et, en particulier, les délégations latines. Les membres de la délégation du G.P.R.A., répondant à des questions posées par les délégués sud-américains, ont précisé qu'après une définition par l'O.N.U. de l'autodétermination, et une invitation aux deux parties à se rencontrer pour négocier, les leaders du F.L.N. étaient prêts à faire parvenir aux cinq ministres détenus à l'île d'Aix et récemment désignés comme négociateurs, des instructions apportées par « *des dirigeants de la Révolution* ».

Etrange menace

En clair, cela veut dire que le F.L.N. accepterait d'envoyer à Paris d'autres émissaires que ceux qui sont actuellement « hors de combat ».

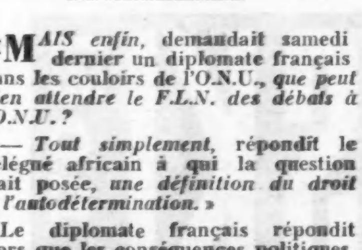
« *En ce cas,* a déclaré l'ambassadeur norvégien Nielsen, *qui sait si la France n'aurait pas apporter ici et publiquement les éclaircissements qui auraient facilité une heureuse conclusion des débats ?* »

L'ambassadeur se plaignait que la France crût devoir se servir d'avocats espagnols ou dominicains ou encore comme l'an dernier avant la révolution, du ministre cubain. (Cette année le ministre de Cuba appuie fermement la résolution afro-asiatique...)

La « bataille des deux tiers » est donc engagée dans des conditions qui paraissent très défavorables à la France. Mais le paradoxe veut que ce ne soit pas, comme naguère, parce que le procès de la politique française y est violent ou parce que l'on s'apprête à adopter une résolution injurieuse. Non. La raison, ce sont les quotidiens parisiens qui nous l'ont donnée mardi soir : « *La France est menacée par l'offensive de modération livrée par les amis du F.L.N.* ». Etrange menace. Et qui n'est pas ressentie, ici, par les diplomates français ; car, lorsqu'ils ont vu qu'il était impossible d'éviter le débat et la motion, que pouvaient-ils souhaiter d'autre, sinon que la motion fût conciliante, modérée, et ne ferme la porte à aucun pourparler ?

FRANÇOIS NEVEUX.

(*) De g. à dr. : MM. Abdel Hamid Mehri, M'hamed Yazid, Ahmed Francis, Ahmed Boumendjel, Mohamed Ben Yehia, Abdelkader Chanderli.


machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 - 52-67

Vins d'Alsace
GEYL et BASTIAN
VENDENHEIM
(BAS-RHIN)

HARLEY
8, bd de la MADELEINE, PARIS-9e
PARDESSUS EXCLUSIFS
ANGLAIS - ITALIENS
CASHMERE MORBROOK - ZEGNA
HUDSON - HARRIS - CROMBIE
KELLS - HOMESPUN - DONEGAL
Depuis 29.500 francs

UNE SCIENCE NOUVELLE : LA SAUTOLOGIE

par SINÉ

Inventée par le photographe Philippe Halsman, la sautologie (en anglais « jumpology ») prétend étudier le caractère des hommes (et des femmes) selon la manière dont ils (ou elles) sautent. Philippe Halsman a photographié en plein saut (ci-dessous) le duc et la duchesse de Windsor, le professeur Oppenheimer, M. Gaitskell, M. Nixon, Marilyn Monroe, etc. Siné, toujours à l'avant-garde de la science, étudie ici les sauts de quelques-uns de ses personnages favoris.

Le duc et la duchesse de Windsor. — *M. Richard Nixon* — *M. Robert Oppenheimer* — *Marilyn Monroe*

Le saut ternes

L'as saut

Le saut grenu

Le saut vage

Le saut poudré

Le saut de l'ange

Le saut de lit

Le saut mur

Le saut cisson

Le saut viétique

TOUS LES CADEAUX POUR monsieur
Cravates exclusives
Robes de chambre soie ou laine
Pulls 100 % cachemire ou shetland
Boutons de manchettes
Chemises et costumes prêt à porter et mesures
QUALITÉ-ÉLÉGANCE
Lennox
144, RUE DE COURCELLES PARIS 17e

OLD ENGLAND
12, boulevard des Capucines - Paris
CADEAUX UTILES
Echarpes et pull-overs cashmere
Carrés, Foulards de soie
Robes de chambre, Plaids
Cravates, Gants, Parfums
Serviettes de cuir,
Portefeuilles, Ceintures
Bagages, Parapluies
Transistors Zénith
Manteaux et vestes de peaux

ENFANTS 10-17 ans
Vacances NOEL : 25.000 fr. tout compris
PLEIN AIR SUISSE
KELlermann 09-08

DIPLOMATIE

De Gaulle engage la partie

Le chancelier Adenauer, le Président Eisenhower, enfin M. Krouchtchev, se trouvent face à la « vision gaulliste », qui modifie leurs prévisions. « The Economist », de Londres, leur recommande de lire attentivement le tome III de ses Mémoires... Voici pourquoi.

AVEC l'arrivée à Paris cette semaine du chancelier Adenauer, nous sommes entrés dans l'ère diplomatique attendue par le général de Gaulle. On peut déjà affirmer que l'année 1960 ne sera pas seulement l'année où la détente internationale pourra être — ou non — consacrée, mais aussi l'année où le chef de l'Etat français fera son pari le plus audacieux et dessinera une silhouette historique déjà minutieusement burinée.

Nous avons désormais, pour déchiffrer la politique étrangère du général de Gaulle, une grille précieuse ; il s'agit du troisième tome de ses Mémoires. Il y a quelques semaines, juste avant la venue à Paris de M. Selwyn Lloyd, l'hebdomadaire britannique « The Economist » préconisait la lecture préalable du « Salut » à tous les hommes d'Etat anglais ou étrangers qui s'apprêtent à traiter d'une manière quelconque avec la Vᵉ République française. « Cette lecture est indispensable », décidait le rédacteur anglais.

Selon les époques

Que peuvent trouver les diplomates étrangers dans le troisième tome des Mémoires ? Surtout d'abord un récit pathétique et ombrageux d'un « Moïse puissant et solitaire », acharné à convaincre son peuple qu'il est le peuple élu parmi les autres peuples et s'évertuant à donner, malgré son peuple, un contenu éclatant à cette *élection*. C'est ce que de Gaulle appelle lui-même, on le sait, la politique « d'ambition nationale ».

Devant cette « ambition », rien ne doit compter, tout devrait s'effacer. Mais quelle est-elle ? Ce qui frappe le plus, c'est que cette ambition n'est pas idéologiquement définie. De Gaulle souligne bien que la France a, en permanence, un message universel ; mais, selon les époques ou les hommes, ce message peut changer : aucune idéologie n'assure sa constance. Simplement, parce que ce message est français, personne au monde n'a le droit de s'en passer. Il faut en convaincre le monde.

La métaphysique de cette attitude, c'est la croyance en l'*élection* : la France a un *destin*. Mais la philosophie politique de cette attitude — et cela est, pour ce qui nous préoccupe, au moins aussi intéressant — c'est la conviction qu'il n'y a partout dans le monde que des ambitions nationales et qu'en tout cas, les chefs d'Etat agissent comme s'il n'y avait qu'elles. Travailliste ou conservatrice, l'Angleterre reste l'Angleterre. Tsariste ou communiste, la Russie reste la Russie.

Les affaires du Levant

Comment peut-il, dans ces conditions, ne pas être « déçu » et « irrité » devant les idéologies « naïves » qui s'affrontent et qui troublent son action, tandis qu'il lutte sur les cimes où des gladiateurs élus croisent le fer ?...

L'exigence mystique de cette attitude, cette sorte de courage tranquille dans la démesure, ne prédisposent évidemment pas au respect serein de la démocratie. Le paradoxe est, précisément, chez de Gaulle, qu'il ne l'interdit point. Le « génie français » pour lui n'est pas la dictature, c'est la monarchie ; une monarchie qui n'est plus concevable aujourd'hui que pendant les grandes crises ; d'où cette propension à lier la grandeur du Sauveur au malheur de la patrie et le salut à l'ingratitude. Cette grandeur est faite du martyre prévu et accepté : le Christ non crucifié ne serait pas le Christ.

Dans cette conception, et par un singulier itinéraire, on en revient à une attitude profondément démocratique : comme il fait partie du destin du surhomme d'être désavoué, on se résigne à l'incompréhension de ses contemporains ; *on n'en triomphe pas par la force*. Ainsi, le général de Gaulle parlera-t-il de l'échec de Winston Churchill aux élections an[...] glaises après la victoire comme d'un[...] *loi* qui grandit le destin de sa victim[...]

Voici donc l'homme auquel le chan[...] celier Adenauer, MM. Eisenhower [...] Krouchtchev et Macmillan ont — o[...] vont avoir — affaire. A chacun d'en[...] tre eux, il a déjà donné, sous la form[...] de récits rétrospectifs, de véritabl[...] avertissements. C'est, aussi, pour cha[...] cun d'entre eux qu'il écrit.

A l'égard des Anglais, le génér[...] de Gaulle garde le cuisant souven[...] des affaires de Syrie et du Liban. A[...] mois de mai 1945, après la victoir[...] et alors même que selon les term[...] de de Gaulle, la France « doit tout [...] à Churchill, il s'en est fallu de pe[...] que les troupes françaises et anglais[...] ne se livrent une bataille rangée [...] Beyrouth et à Damas. Le sort de [...] Syrie et du Liban n'était pas e[...] jeu : la France libre avait prom[...] l'indépendance à ces deux Etats. Ma[...] l'Angleterre prétendait assurer l'ord[...] et se substituer peut-être à la Fran[...] pour traiter. A la tête d'une natio[...] encore bouleversée, le général [...] Gaulle décide d'être intransigeant. A[...] dernier moment, les Anglais ne parai[...] sent pas devoir céder. Churchill off[...] une conférence franco-anglo-améri[...] caine sur le Levant. Alors de Gaull[...]

le 2 juin, déclare publiqueme[...] que la question dans son ense[...] ble devait être soumise à u[...] conférence des cinq Grand[...] c'est-à-dire avec participation [...] l'Union soviétique et de la Chin[...]

« Ce projet fut naturellement, écr[...] de Gaulle, repoussé par les Angla[...] et les Américains avec une sombr[...] fureur. » Les Nations Unies devaie[...] obtenir par la suite le retrait *d'abo[...]* des troupes britanniques, ensuite d[...] troupes françaises. Ce récit est ra[...] porté dans « Le Salut » d'une maniè[...] qui ne manquera pas d'impressionn[...] — pour peu qu'ils aient suivi [...] conseil de « The Economist » — [...] hommes d'Etat anglais, américains [...] russes !).

Le message de Himml[...]

Mais à l'heure des grands ense[...] bles et des puissantes concentratio[...] l'indépendance doit être « repensée [...] Une occasion s'offre justement et c'[...] l'Allemagne. Il s'agit pour de Gaul[...] d'une vieille idée et même, comm[...] pour tout militaire, d'une vieille fasc[...] nation. Lorsque peu avant la défai[...] allemande, Himmler lui fait parven[...] secrètement le message suivant :

« Quand on sait d'où vo[...] êtes parti, on doit, général [...] Gaulle, vous tirer très bas [...] chapeau... Mais, maintena[...] qu'allez-vous faire ? Vous [...] remettre aux Anglo-Saxons ? [...] vous traiteront en satellite [...] vous feront perdre l'honne[...] Vous associer aux Soviets ? [...] soumettront la France à leur [...] et vous liquideront vous-mêm[...] En vérité, le seul chemin [...] puisse mener votre peuple à [...] grandeur et à l'indépendan[...] c'est celui de l'entente av[...] l'Allemagne vaincue. Proclam[...] le tout de suite ! Entrez en ra[...] port, sans délai, avec les ho[...] mes qui, dans le Reich, dis[...] sent encore d'un pouvoir [...] fait. »

le général écrit alors que le « [...] tateur aux abois » ne recevra aucu[...]

(Keystone.)

M. VINOGRADOV FAIT, A DIJON, GRAND DUC D'OCCIDENT.
Qu'elle soit tsariste ou communiste...

le cadeau de la nrf =
un magazine de l'année littéraire

● Parmi tous les livres qui paraissent chaque année à la N. R. F., comment choisir, comment circuler entre les romans, les nouvelles, les documents, l'histoire, le théâtre, les essais, la poésie ? Comment fixer son goût à l'avance ?

● Le Bulletin de Noël de la NRF répond à ce besoin. Il constitue le magazine complet d'une année littéraire : avec la liste de tous nos livres parus en 1959, il vous permet de trouver celui que vous voulez acheter ou le cadeau que vous voulez offrir.

● Le Bulletin de la NRF paraît tous les mois. Il est abondamment illustré. Par ses articles, ses enquêtes, ses résumés de livres, il constitue un puissant moyen d'information culturelle. Sa mise en page et son format vous permettront de le conserver et de l'utiliser.

● En remplissant la fiche ci-contre et en nous l'envoyant, vous recevrez gratuitement tout d'abord notre numéro spécial de Noël ; et, chaque mois, le Bulletin de la NRF, vous sera indispensable si vous aimez lire et savoir ce qui se lit.

BON POUR UN ABONNEMENT GRATUIT
bulletin nrf
5, rue Sébastien Bottin - PARIS-7ᵉ

M ....
adresse : ....
EX

réponse, car, de toute façon, « il n'a rien à offrir », mais de Gaulle précise : *« Il y a sans doute du vrai dans l'aperçu qu'il dessine. »*

Lorsque de Gaulle visite, après la victoire, les pays rhénans, et se voyant acclamer, il lui semble que l'antique inspiration des « Francs et des Germains » se révèle dans les auditoires. Aujourd'hui, l'union franco-allemande, c'est pour de Gaulle la garantie de l'indépendance, à l'égard de la force économique américaine, de la politique « de balance » de l'Angleterre et de l'expansionnisme soviétique.

« La susceptibilité payante »

Mais l'Allemagne n'est-elle pas une associée dangereuse ? Non, tant qu'elle est divisée. Ce qui fait qu'on peut bien proclamer officiellement le souhait de sa réunification tout en tirant un parti immédiat de sa division. Par chance, et malgré la forte attirance des milieux sidérurgiques allemands pour l'Angleterre, le chancelier Adenauer est l'homme d'une pareille entreprise. Les difficultés restent énormes. En premier lieu, on retrouve ici encore l'Algérie. Les experts français ont dressé un impressionnant inventaire de l'aide fournie par l'Allemagne de Bonn au F.L.N. et les experts allemands ont dressé un autre inventaire, et non moins impressionnant, des activités d'une organisation contre-terroriste française de Francfort, la fameuse « Main Rouge ». Cela n'est pas le plus grave. De Gaulle doit l'essentiel de son prestige auprès des diplomaties russe et polonaise à la reconnaissance de la frontière de l'Allemagne de l'Est sur l'Oder-Neisse. Cette reconnaissance a une signification trouble pour Adenauer : en préjugeant les revendications futures de l'Allemagne réunifiée, elle paraît consacrer des décisions de fait et donc, peut-être, la division elle-même.

Contre ces deux faits, qu'est-ce que Adenauer trouve pour souhaiter avec une sincère vigueur le rapprochement avec la France ? Pour le moment, c'est le succès du général de Gaulle dans l'ajournement de la conférence au sommet. Le chef de l'Etat français a un peu remplacé, aux yeux du chancelier Adenauer, le défunt M. Foster Dulles. Il est le seul à n'avoir pas cru, ou n'avoir pas feint de croire, que la crise ouverte par les Russes sur Berlin devait susciter un règlement immédiat, sous peine d'une conflagration générale. Il a été partisan de la fermeté, de la patience, mais aussi d'une intense diplomatie secrète et personnelle — en quoi il s'est séparé de M. Foster Dulles. Il a vaincu sur ce point l'impatience des Etats-Unis, l'irritation des Anglais, sans envenimer, au contraire, ses rapports avec les Russes. Il a joué une fois de plus, et à l'égard de tous, de la méthode de la « susceptibilité payante » : quand on a la réputation d'être ombrageux, on vous ménage.

L'Europe et le Bien

Mais en fait, ce qui favorise le plus l'action du général de Gaulle dans ce sens, c'est une réalité dont les dimensions sont devenues de plus en plus considérables, réalité contre laquelle le gaullisme s'est toujours insurgé avec une fureur sacrée : à savoir les liens noués par les organismes économiques de l'Europe, et en particulier de l'Europe des Six. Tout s'est passé comme si le fait, d'une part, que l'Allemagne y soit si présente et, d'autre part, le fait que l'Angleterre en soit si absente, avaient conduit le général de Gaulle à penser que l'Europe (au moins économique) était de ces courants historiques auxquels il fallait d'abord se résigner, mais dont il fallait ensuite se servir.

Dans cette Europe des Six, où est le dynamisme industriel et commercial ? En France et en Allemagne. Où est le « génie de l'Occident » ? Evidemment, en France. Une certaine intégration économique franco-allemande peut équilibrer la gigantesque intégration économique de l'Union Soviétique et de l'Allemagne de l'Est. Aujourd'hui, le Marché commun gêne énormément l'expansion économique de la Grande-Bretagne, il faut en profiter le plus possible jusqu'au jour fatal où le Royaume-Uni, réaliste, devra traiter — ce qui transformera la vocation européenne.

Cette politique franco-allemande devrait d'abord être acceptée par les Allemands, bien sûr, et nous n'aurons une idée sur ce point qu'après la conférence au sommet. Mais il faut aussi qu'elle soit imposée aux autres. Le Marché commun triomphe de l'obstacle anglais. Quant aux Américains, s'ils n'ont pas à priori de préventions à l'égard d'une certaine association franco-allemande, ils redoutent à la fois la réaction soviétique et aussi la conception que le général de Gaulle se fait de l'indépendance française.

(A.F.P.

LE CHANCELIER ADENAUER A PARIS.
Où est le génie de l'Occident ?

Ils souhaitent sans doute pouvoir retirer leurs troupes d'occupation dont les frais d'entretien sont si considérables qu'ils déséquilibrent leur politique financière. Là, les Français disent que l'union franco-allemande ne peut que conduire au départ des troupes américaines et que c'est même là un des objectifs du général de Gaulle. Mais pour le reste, les Etats-Unis devraient bien comprendre, selon de Gaulle, que le manichéisme, la division du monde en « bons » et en « méchants » est dépassée, qu'on peut n'être pas satellite sans pour autant incarner le mal, que l'Amérique n'incarne pas nécessairement, et à tout moment, le bien, et qu'à tout prendre, si l'on tient à être manichéen, le bien ne saurait se trouver qu'en Europe, source de toute civilisation, mère des arts et des sciences, etc., la France en tout cas ne veut pas être un satellite, c'est elle qui doit en avoir en Europe et en Méditerranée, avec lesquels elle ira au combat, distincte et autonome, sans commandement suprême comme à l'intérieur de l'O.T.A.N....

Restent les Russes avec lesquels le flirt n'a jamais été aussi euphorique. Ils ont aujourd'hui ceci en commun avec la France que leur problème important, c'est l'Allemagne. Plusieurs reportages de « L'Express » ont montré quelles étaient les raisons économiques, politiques et stratégiques du prix qu'ils attachent à la consolidation définitive de leurs liens avec l'Allemagne de Pankow. Ils ont fait à l'égard des Allemands de l'Est ce que la France fait avec l'Algérie, c'est-à-dire qu'ils ont poussé si loin l'intégration économique et l'interpénétration des structures des deux pays, que maintenant ils déclarent au monde : *« Voyez nos liens ! Pouvez-vous songer à les détruire ? »*

Si aigu qu'il paraisse parfois, le problème de Berlin est pour eux secondaire. L'essentiel reste qu'ils ne veulent pas de la réunification, qu'ils veulent la reconnaissance de Pankow, et, au fond, la consécration de la division. C'est-à-dire tout ce à quoi le chancelier Adenauer est farouchement opposé. Les Français vont-ils se prêter à une concession ?

Du côté russe

Peu le pensent. Et c'est pourquoi on a pu écrire que plus tard la conférence au sommet aurait lieu et davantage le général de Gaulle serait craint. C'est le « suspense » : tant que la conférence n'a pas lieu, et surtout après la publication des Mémoires, on peut tout craindre et tout espérer du chef de l'Etat français. Ce dernier peut donc se servir de l'équivoque pour obtenir, par exemple, un soutien sur l'Algérie.

En réalité, les Russes ne peuvent espérer diviser la France et l'Allemagne, alors même que l'union franco-allemande devient le pivot d'une politique. Mais ils tiennent compte de deux faits — pour eux — très importants : la reconnaissance de la frontière Oder-Neisse d'une part et l'affirmation, d'autre part, de l'autonomie française à l'intérieur du camp occidental.

Ils ont longtemps pensé que la logique de l'autonomie conduisait à un certain neutralisme. Mais que vaut aujourd'hui, et pour qui que ce soit, l'attitude « neutraliste » au moment où les neutres ne sont parfois que des obstacles aux règlements bilatéraux, entre Russes et Américains ? Les Russes estiment en fait que personne n'est mieux placé que de Gaulle auprès d'Adenauer pour faire accepter une consécration d'un *statu quo* « amélioré » et une transformation par exemple des rapports entre les deux Allemagnes. C'est peut-être une utopie.

Quoi qu'il en soit, la conférence au sommet devrait agiter aussi le problème de la réduction des armements et peut-être même des projets de règlement des affaires du Moyen-Orient ; et, sur ces deux plans, les entretiens franco-soviétiques par voie diplomatique ont été avancés — dit-on du côté russe.

Toujours pendant le printemps 1960, le général de Gaulle voudrait obtenir l'entrée de la France au club atomique, assurer le développement sans heurt de la Communauté, jeter les bases avec l'Italie et l'Espagne d'un vague ensemble méditerranéen, faire la paix en Algérie et tenter l'expérience de la confédération franco-maghrébine où le Marché commun réaliserait un immense plan de Constantine.

« L'élection » de la France

Devant tant d'intentions contradictoires, ou si difficilement conciliables, ce ne sont pas les intelligentes réflexions de Raymond Aron qui sont les plus convaincantes. La disproportion entre les objectifs et les moyens, la politique de grandeur et la réalité française, ne constituent pas un argument à opposer à de Gaulle. « Le Salut » a été écrit, aussi, pour répondre à cette objection : avec la France et à la condition d'être de Gaulle, on peut partir de rien pour arriver à beaucoup.

Ce qui frappe, plutôt, c'est l'importance des décisions et la fragilité des exécutions ; c'est la pensée anachronique qui fait oublier que si les chefs d'État se conduisent en temps de crise selon le seul critère de l'ambition nationale, ce sont les idéologies des peuples qui provoquent les crises ; c'est aussi qu'on devine bien que le général de Gaulle ne croit pas pouvoir tout réaliser, ni concilier les inconciliables, mais qu'en réalité il n'a qu'une seule obsession : l'honneur national, *l'élection* de la France. Le seul résultat incontestable de son entreprise, c'est celui qui concerne « le rang ». Il en arrive à contraindre chacun à consulter la France.

De cette consultation, chaque Français peut tirer orgueil ; la même énergie lui est ainsi insufflée qu'à tous les humiliés des nations blessées ou sous-développées et qui luttent pour leur dignité nationale. L'entreprise, dans sa démesure, a de la noblesse, du style, mais de la stérilité. Elle est un départ. A partir d'elle, il faut tout commencer. Après la conférence au sommet, que va-t-il rester des rêves de de Gaulle ? Peut-être la conscience d'une force inemployée, d'une immense possibilité.

Soyons juste : les dernières conférences de presse du général de Gaulle ont commencé de donner un certain contenu idéologique à un honneur national jadis abstrait. Sur la défense de l'homme, sur l'évolution des nationalismes, la guerre d'Algérie aura fait trouver au général de Gaulle presque une doctrine. Malgré le chemin parcouru, il en est pourtant arrivé à ce stade où se trouvait un certain socialisme prophétique et humanitaire dont le « chauvinisme libéral » en matière coloniale a été la caractéristique.

JEAN DANIEL.

leleu
CHEMISIER HABILLEUR
COSTUMES, VESTONS SPORT
exclusifs prêts à porter
LODEN *Cigogne*, AUTOCOATS 7/8,
PARDESSUS ANGLAIS et ITALIENS
tissus chauds et légers inédits
MAGASINS OUVERTS DE 9 H. A 19 H. 30
ZONE BLEUE
PARIS : 14, RUE DE CLICHY (près Trinité)
et 96, BOULEVARD DU MONTPARNASSE

GENTLEY
Tailleur
PARDESSUS
en tissus anglais
« de luxe »
de 19.800 à 45.000 fr.
20, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT
ELY. 46-58

GUERRE ET PAIX

L'Occident et la bombe H

● *George F. Kennan fait le point sur « La Russie, l'atome et l'Occident en 1959 ». « L'Express » publie en exclusivité le texte de sa conférence.*

DEUX ans se sont écoulés depuis ma précédente conférence sur « La Russie, l'atome et l'Occident » (1), pendant lesquels de nombreux développements importants sont intervenus.

Tout d'abord, les puissances occidentales ont continué d'avancer résolument dans une voie que je considérais déjà comme dangereuse en 1957 : celle de l'introduction des armes atomiques tactiques dans la défense européenne, du réarmement de l'Allemagne et de la fabrication des fusées à longue portée équipées d'ogives thermo-nucléaires.

Le gouvernement soviétique, comme on pouvait s'y attendre, a poursuivi de son côté une politique analogue. La question de savoir s'il pouvait adopter une attitude différente importe peu : la politique occidentale, de toute manière, ne lui laissait pas d'autre choix.

Le résultat de ces développements, c'est qu'il n'y a eu aucune amélioration, du point de vue occidental, de l'équilibre des forces militaires — peut-être même au contraire. En revanche, on a vu s'accélérer le mouvement vers l'incorporation des armes atomiques à l'armement d'un nombre de plus en plus grand de pays. Les trois pays qui les possédaient déjà ont d'autre part intensifié la production de ces armes au point que si les stocks déjà accumulés explosaient simultanément, c'est l'avenir même de la civilisation humaine, nous disent les savants, qui serait compromis.

Dans le même temps, il s'est confirmé que la situation de Berlin était bien l'élément le plus dangereux pour la stabilité du *statu quo* européen actuel.

On dira peut-être — et beaucoup de gens le pensent dans mon pays — que le problème de Berlin n'existerait pas si les Russes voulaient bien ne pas s'en occuper. Selon cette optique, la crise internationale déclenchée il y a un an au sujet de Berlin aurait pour seule origine une attaque injustifiée et inattendue de Moscou contre une situation normale qui satisfaisait tous les intéressés et qui devait être considérée comme permanente. Ce n'est manifestement pas le cas.

Le spectre de l'atome

La situation de Berlin est anormale, précaire, dangereuse, et son maintien indéfini ne serait même pas dans l'intérêt de la population du secteur occidental de la ville. Les puissances occidentales ont toutes les raisons de vouloir la modifier, sinon de la façon que propose M. Krouchtchev, du moins selon un plan plus approprié. Et j'ai été heureux de trouver dans la déclaration faite par le Président Eisenhower, après sa rencontre avec M. Krouchtchev, une reconnaissance explicite de cette vérité.

La leçon de cette longue controverse sur Berlin, c'est à mon avis qu'une solution permanente du problème de l'ancienne capitale allemande n'est possible que dans le cadre d'une politique générale de désengagement des grandes puissances en Europe. A défaut d'un tel désengagement, Berlin restera toujours une source de nervosité et de tension.

Quelles conclusions peut-on tirer de tout cela sur les possibilités qui s'offrent aujourd'hui à la politique occidentale ? Plus précisément, peut-on adopter le même point de vue qu'à l'automne de 1957 ? Je ne le crois pas.

Il y a deux ans, tout en dénonçant comme dangereuse l'introduction des armes nucléaires dans le système défensif continental de l'O.T.A.N., j'admettais — à regret — que mon pays poursuive la mise au point d'armes nucléaires à longue portée si la « puissance d'intimidation » ainsi acquise devait donner aux Occidentaux le courage de chercher une solution audacieuse aux problèmes politiques et territoriaux de l'Europe centrale.

(A.P.)

M. George F. Kennan.
« Nous ne sommes que des gardiens. »

A tort ou à raison, cette recherche n'a pas été entreprise. Aujourd'hui, alors que les nouvelles forces allemandes sont progressivement intégrées dans le dispositif de l'O.T.A.N. et que celui-ci repose de plus en plus sur l'emploi des armes atomiques, les possibilités de progrès offertes par la politique que je préconisais en 1957 ont beaucoup diminué. Le fait qu'aucune solution n'ait été trouvée au problème de Berlin et que nous devions nous attendre, de toute évidence, à de nouveaux conflits politiques aigus avec les Russes, rend plus urgent que jamais l'élimination totale du spectre effrayant de l'atome comme facteur de la vie internationale.

Dans ces conditions, je me demande si le moment n'est pas venu d'adopter sur le problème du désarmement une attitude nouvelle et beaucoup plus audacieuse que celle que je suggérais il y a deux ans.

Le plan Krouchtchev

M. Krouchtchev nous a lui-même fourni le prétexte d'une telle initiative avec l'ambitieux plan de désarmement qu'il a présenté devant les Nations Unies. Ses propositions ont sans doute éveillé en nous le scepticisme légitime avec lequel on doit accueillir les plans qui prétendent résoudre d'un seul geste spectaculaire une série de problèmes complexes et délicats.

Pour ce qui est des armements conventionnels, plusieurs questions angoissantes viennent aussitôt à l'esprit. On aimerait savoir, par exemple, dans quelle mesure M. Krouchtchev peut parler au nom des Chinois et de ses autres alliés. On voudrait connaître aussi l'importance des « forces de police » que les différents gouvernements désireront conserver dans une situation de désarmement général. L'expérience montre en effet que ces forces peuvent atteindre les dimensions de véritables armées.

Mais nous devons nous garder de rejeter sommairement les propositions de M. Krouchtchev, pour la seule raison qu'elles peuvent paraître à première vue inapplicables ou peu sin-

(1) « L'Express » du 12 décembre 1957 a publié le texte de cette conférence prononcée comme celle dont nous publions le texte aujourd'hui, au micro de la B.B.C. Actuellement professeur à l'Institut de recherches avancées de l'Université de Princeton, George Kennan, 55 ans, a été auparavant chef des Services de planification du Département d'Etat. Il s'est fait le théoricien du « containment » pendant la guerre froide, puis, ces dernières années, a défendu la politique dite du « dégagement ».

HISTOIRE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

Plus de 1.500 p. - 458 illustrations dont 12 en couleurs - Reliure de luxe en cuir et toile

Présentation impartiale des faits historiques par des collaborateurs éprouvés - Lecture aisée

Par les Professeurs : GASTON CASTELLA, EDOUARD DE TUNK, ALBERT RENNER, ARTHUR MOJONNIER

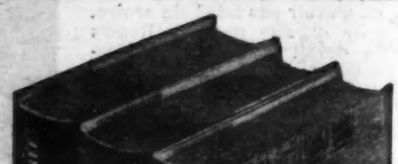
Offre aux Lecteurs de « L'Express » avec garantie de livraison avant Noël

Quatre éditions épuisées au bout de trois ans !

IL fut un temps où il était suffisant de retenir quelques dates ; aujourd'hui le monde civilisé s'est élargi ; ignorer le destin des peuples et leurs incidences réciproques est une lacune impardonnable.

Si vous vous rendez acquéreur de l'« Histoire universelle illustrée », vous aurez chez vous, à votre portée, les cinq mille ans de l'histoire des hommes. Dans les trois tomes de cet ouvrage, vous trouverez tout ce que vous voulez connaître : comment fut construite la Tour de Babel — les heurs et malheurs du Grand Alexandre aux Indes — comment Cléopâtre, reine d'Egypte, célèbre pour sa beauté, subjugua les plus brillants conquérants de la Rome antique — pourquoi l'Occident fut balayé par les hordes d'Attila — comment Charlemagne charpenta un nouvel empire — pourquoi pendant des siècles papes et empereurs se querellèrent — comment l'Espagne parvint non seulement à découvrir l'Amérique, mais encore à la dominer — comment Henri VIII devint le réformateur de l'Angleterre et changea six fois de femme — comment aux cours brillantes de Louis XIV, de Frédéric le Grand et de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche se firent guerres et politique — pourquoi la Révolution française en vint à décapiter ses propres dirigeants et favorisa l'avènement de Napoléon — comment la technique et l'industrie firent irruption dans l'histoire. comment l'humanité fut tenue en haleine par deux guerres mondiales et comment enfin, de nos jours, le commencement de l'ère interplanétaire bouleverse toutes les prévisions.

Rien ne s'est passé sur quoi l'« Histoire universelle illustrée » ne puisse vous renseigner de façon précise. Tout y est décrit avec clarté et impartialité par des historiens éprouvés. Plus de 450 illustrations, la plupart en pleine page, dont 12 en couleurs, enrichissent cet ouvrage dont l'avantage inappréciable consiste précisément dans la conjonction harmonieuse d'un texte établi avec soin et d'une illustration expressive.



Format 15,5 × 24 - Production suisse

en 3 volumes

Association Européenne d'Edition
PARIS (6e)

71 bis, rue de Vaugirard - C.C.P. 12.826-09

Je commande, livrable sous 10 jours :

● .... ex. HISTOIRE UNIVERSELLE ILL. en 3 tomes.

a) au prix de Fr. 13.500 payables au comptant après livraison.

b) à crédit au prix de Fr. 14.800, dont Fr. 3.600 à la livraison et le solde en 8 mensualités de Fr. 1.400 payables le 1er de chaque mois suivant la réception. Le non-paiement de deux acomptes successifs rend exigible le montant total.

Port et emballage en sus : Fr. 400

● ... ex. LIVRE DE MONSIEUR au prix de de Fr. 3.200 au comptant après livraison Port en sus : Fr. 250.

● Ordres outre-mer payables à la commande (Biffer le cas qui ne convient pas.)

EX 1 U

NOM : ....

Adresse complète : : ....

Date et signature : ....

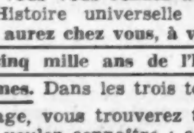
Et.., pour bien se comporter en tous lieux et en toutes circonstances, tout homme se doit de posséder aussi

LE LIVRE DE MONSIEUR

Texte de C. Schubiger, docteur ès-lettres
Ce guide pratique pour la maison, les vacances, les cérémonies, l'habillement, les cadeaux, la correspondance, les réceptions, la conversation, etc., contribuera à parfaire votre savoir-vivre tout en vous distrayant.

EDITION DE LUXE A TIRAGE NUMEROTE

300 p., relié toile, 21 lavis, 60 dessins, fers à l'or fin



Illustré par F. Letourneur

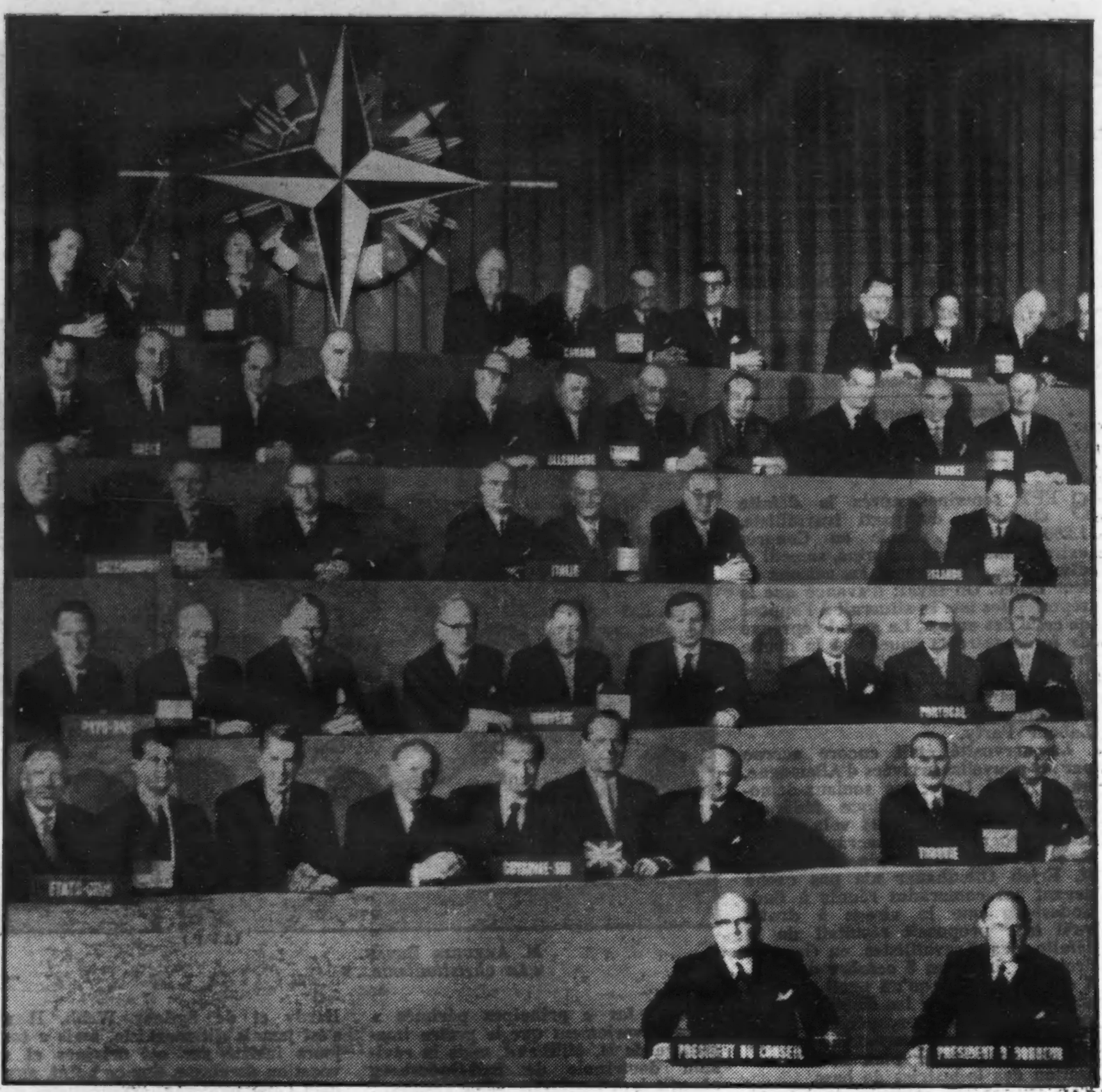
Commandez dès maintenant et profitez de nos facilités de règlement par mensualités !

Le prix de vente de l'ouvrage complet est de Fr.13.500 au comptant et de Fr.14.800 à crédit

cères. Ce n'est pas à nous d'en décider à l'avance. C'est à M. Krouchtchev de clarifier ses propositions en réponse à nos questions. Et je ne vois aucune raison d'être pessimistes. Pour ce qui est de la sincérité — au moins dans le désir d'éviter une guerre générale — celle de M. Krouchtchev me paraît maintenant prouvée. Quant à la mise au point de mesures applicables, nous avons dans ce domaine une part considérable de responsabilités et des possibilités de manœuvre que nous sommes loin d'avoir épuisées, au moins en ce qui concerne les armes atomiques.

N'oublions pas que si les Russes ont toujours manifesté, depuis 1945, leur volonté d'aboutir à un accord sur la suppression totale et la mise hors la loi de ces armes, les pays occidentaux ont laissé naître dans l'opinion mondiale, au cours des dernières années, des doutes extrêmement sérieux sur leur désir d'une telle solution. Nous semblons, en particulier, avoir fondé notre stratégie militaire sur le principe du « premier emploi », qui signifie que nous sommes prêts à utiliser des armes atomiques dans toute crise militaire sérieuse, qu'elles aient été ou non utilisées d'abord contre nous.

Cette position n'est intelligible que dans une seule hypothèse : celle d'une infériorité décisive dans le domaine des armements classiques, qui nous obligerait à nous tourner vers les armes atomiques pour rétablir l'équilibre des forces, et nous rendrait peu enclins à accepter une interdiction des engins nucléaires qui ne s'accompagnerait pas d'un large désarmement dans le domaine des armements classiques.



L'État-major politique de l'OTAN au Palais de Chaillot. (A.P.)
« Dépositaires d'une foi et d'une culture. »

Un choix politique

Ce raisonnement me paraît présenter plusieurs failles. Tout d'abord, il repose sur un postulat hérité de l'époque où les États-Unis avaient le monopole de la bombe atomique, à savoir que nous bénéficions d'une supériorité dans le domaine des armes nucléaires qui compense notre infériorité dans le domaine classique. Or, personne ne peut soutenir sérieusement que cela soit encore vrai et je me demande s'il n'y a pas une certaine absurdité à fonder notre sécurité sur une arme dont l'emploi conduirait à un suicide collectif.

A cela, on répond généralement que l'arme atomique n'est pas destinée à être réellement utilisée, mais seulement à décourager l'agresseur. Mais cet argument soulève un autre problème. Pouvons-nous vraiment considérer l'arme atomique comme un instrument de notre politique, que nous serons toujours en mesure de contrôler comme nous le désirons ? N'est-elle pas en elle-même un facteur déterminant, difficile à contrôler, qui risque de nous entraîner au-delà de nos intentions et nous expose aux dangers mêmes dont il est censé nous protéger ?

Tant que les armes nucléaires existeront, les guerres limitées — que l'humanité n'est malheureusement pas encore en mesure d'éliminer totalement — risqueront toujours de dégénérer en un conflit mondial. Nous devons penser, d'autre part, aux tragiques incertitudes qui découleront de la fabrication de bombes atomiques par un nombre croissant de pays, phénomène que nous ne pourrons empêcher tant que nous continuerons de les fabriquer nous-mêmes.

Enfin, le développement de ces armes nous entraîne à une compétition avec les Russes qui non seulement se révèle de jour en jour plus coûteuse, mais peut produire à tout moment des tensions et des malentendus qui renforceront l'idée qu'il existe une « prime à la surprise ». Le fait est que, de toutes les raisons qui pourraient inciter un adversaire à utiliser ces armes contre nous, la plus importante est l'idée que nous les fabriquons nous-mêmes et que nous envisageons de les utiliser. Or, cette crainte, et les dangers qui en résultent, continuera d'exister tant que notre stratégie restera fondée sur l'utilisation éventuelle des armes nucléaires.

On a donc tendance à exagérer beaucoup le degré de sécurité que nous assure l'atome. Mais on exagère aussi, à mon avis, les dangers de la situation dans laquelle nous nous trouverions si les armes atomiques étaient supprimées par un accord international.

Pour ce qui est de notre infériorité dans le domaine des armements classiques, reconnaissons franchement qu'il n'y a là qu'un problème de volonté et de décision politique. Les ressources du groupe de l'O.T.A.N. ne sont en aucune façon inférieures à celles de l'Union Soviétique. Que nous les exploitions ou non n'est qu'une question de choix politique. Je me refuse absolument à croire que nous ne serions pas capables de rivaliser militairement avec un adversaire éventuel dans un monde sans armes atomiques.

Les raisons les plus décisives

Peut-on sérieusement penser que, si ces armes n'avaient pas été inventées, les puissances occidentales n'eussent trouvé aucun moyen d'assurer leur sécurité après la guerre ? Il est évident que l'abolition des armes atomiques libérerait des ressources financières et techniques considérables pour l'amélioration des armements classiques. Et si cette amélioration exige une mobilisation plus complète des populations, ce ne sera pas payer trop cher pour l'élimination des dangers qui nous menacent aujourd'hui.

Certains s'inquiètent moins de notre faiblesse dans le domaine des armements classiques que de l'inefficacité des mesures de contrôle éventuellement acceptées par les Russes et de la possibilité pour l'U.R.S.S. de conserver des stocks secrets d'armes atomiques, qu'elle pourrait utiliser un jour à des fins d'agression ou de chantage.

Ce danger existe et ne pourra jamais être totalement éliminé. Mais je crois, là encore, qu'on s'en exagère la gravité. Les Russes sont liés par leurs prises de position publiques répétées en faveur de l'abolition des armes atomiques. Ils n'ont jamais considéré ces armes, d'autre part, comme essentielles au succès de leur cause dans les affaires mondiales. Ils ont des raisons très solides de souhaiter que ces moyens d'extermination de masse — dont l'incertitude s'accorde si mal avec le déterminisme de la pensée marxiste — disparaissent de la scène. J'ai du mal à croire qu'il serait avantageux pour Moscou de ne considérer un accord international sur ce point que comme une ruse destinée à tromper tout le monde, y compris les alliés de l'U.R.S.S. Les bénéfices de l'opération seraient trop douteux et les victoires imaginables ne ressembleraient pas à celles que recherche Moscou.

Tels sont les arguments rationnels, fondés sur des considérations de simple intérêt, que l'on peut avancer pour justifier la recherche d'une solution beaucoup plus audacieuse que celles qui ont été proposées jusqu'ici. Je les ai présentés en premier parce qu'ils pouvaient offrir un terrain d'accord même à ceux d'entre nous qui restent divisés sur les problèmes de philosophie personnelle et politique.

Mais je ne voudrais pas qu'on imagine que ces raisons sont pour moi les plus déterminantes. Les raisons les plus décisives sont d'ordre moral et philosophique. Il est clair que la fabrication des armes de destruction massive menace l'intégrité même du milieu naturel dans lequel notre civilisation est appelée à se développer, si elle doit survivre.

Or, tout ce qui conduit à un tel résultat est *mal*, au bon vieux sens de ce mot. Toute action dans ce sens suppose de notre part un égocentrisme qui ne trouve de justification ni dans la foi religieuse, ni dans la philosophie politique. Elle s'accorde mal avec l'image que nous aimons donner de nous-mêmes : celle de gens qui fondent leur vie sur un système de valeurs spirituelles et éthiques.

Nous n'avons pas le droit

Notre génération n'a pas créé la civilisation dans laquelle elle s'insère et il est bien évident qu'elle n'est pas destinée à la mener jusqu'à son plus haut degré d'achèvement. Nous ne sommes pas les propriétaires de la planète sur laquelle nous vivons. Nous n'en sommes que les gardiens. Nous n'avons pas le droit de la dévaster ou de l'empoisonner.

Notre sécurité et notre intérêt ne doivent pas être les critères ultimes de notre jugement. Les hommes n'ont pas lutté et souffert pendant des milliers d'années pour produire cette civilisation dans le seul but de mettre notre génération de 1959 en mesure de l'anéantir ou de la mettre en danger pour des raisons de sécurité personnelle. Si nous nous considérons réellement comme les héritiers d'une tradition, comme les dépositaires d'une foi et d'une culture, nous devons admettre notre responsabilité non seulement vis-à-vis de nous-mêmes et de notre époque, mais vis-à-vis de l'humanité passée et à venir.

Telles sont les raisons pour lesquelles nous devrions travailler de toutes nos forces à éliminer l'atome comme facteur de la défense nationale et accepter de courir beaucoup plus de risques, de nous exposer à beaucoup plus de sacrifices que nos gouvernements n'en ont accepté jusqu'ici pour parvenir à un accord international sur ce point.

Un tel accord ne résoudrait pas les problèmes politiques qui sont au centre de la guerre froide. Mais il éliminerait l'élément de peur qui en complique aujourd'hui la solution. Il contribuerait beaucoup à apaiser l'inquiétude des Soviétiques devant le réarmement allemand, inquiétude qui a inspiré les différents plans de « dénucléarisation » de l'Europe centrale. De cette façon — et de beaucoup d'autres — il faciliterait la solution d'un problème que je n'ai pas voulu mettre ici au premier plan, mais qui n'en reste pas moins vital pour l'avenir, bien qu'il semble encore loin d'être résolu ; celui du « dégagement ».

GEORGE F. KENNAN.

(*Copyright* (C) 1950, « *The Listener* » *and George F. Kennan.*)

MORTIMER
chemisier-habilleur
costumes, vestons sport prêts à porter, coupés dans des tissus exclusifs; loden, autocoats 7/8, pardessus chauds et légers.
30, AV. FRANKLIN D. ROOSEVELT (SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE)
Ouvert de 9 h. à 19 h. 30 ELY. 78-87

SOCIALISME

Bevan ou Ollenhauer

● ***L'échec travailliste aux élections britanniques a-t-il profondément modifié les perspectives du socialisme en Europe occidentale ? Après les Allemands, les Anglais ont donné leur réponse samedi et dimanche à Blackpool.***

SEPT semaines après la défaite électorale du parti travailliste, 1.200 délégués réunis en Congrès extraordinaire ont examiné, samedi et dimanche, à Blackpool les raisons de leur échec. On savait d'avance que la réponse des uns se situerait à l'opposé de celle des autres. La grande épreuve de force entre la gauche et la droite travaillistes, ajournée depuis 1957 par l'alliance entre MM. Gaitskell et Bevan, devait avoir lieu cette fois-ci sur la définition du programme d'avenir du Labour Party.

La nervosité était encore accrue par les nouvelles arrivées d'Allemagne, où le parti frère, les sociaux-démocrates de la République fédérale, venait d'adopter par 324 voix contre 16 un programme consacrant la rupture avec l'idéologie socialiste. M. Erich Ollenhauer n'a pas caché devant ses camarades réunis à Bad-Godesberg que le virage à droite qu'il leur proposait résultait de la défaite des Travaillistes en Grande-Bretagne. Jusqu'au 8 octobre dernier, il croyait encore qu'un parti de gauche pouvait gagner les élections dans un pays en pleine prospérité tout en se réclamant d'un programme radical mettant au premier plan la nationalisation des industries de base.

La preuve du contraire ayant été administrée en Angleterre, il s'était résolu à abandonner l'ancienne doctrine de la social-démocratie allemande, élaborée à Heidelberg en 1925.

« Des principes périmés »

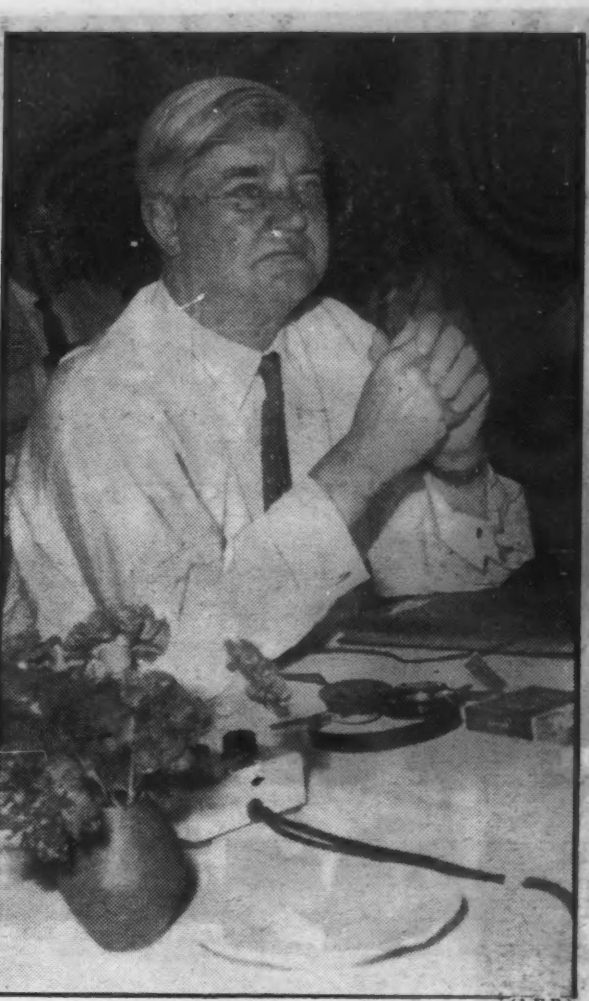
Le discours de M. Ollenhauer a inspiré à un jeune universitaire anglais, M. Ralph Miliband, un « sermon imaginaire d'un prêtre réformiste », publié par le « New Statesman » :

« Mes frères, nos églises se vident de plus en plus et il faut bien nous rendre à l'évidence : notre message n'attire plus les grandes foules. La raison de cette désaffection se trouve, selon moi, dans notre attachement obsessionnel à Jésus-Christ.

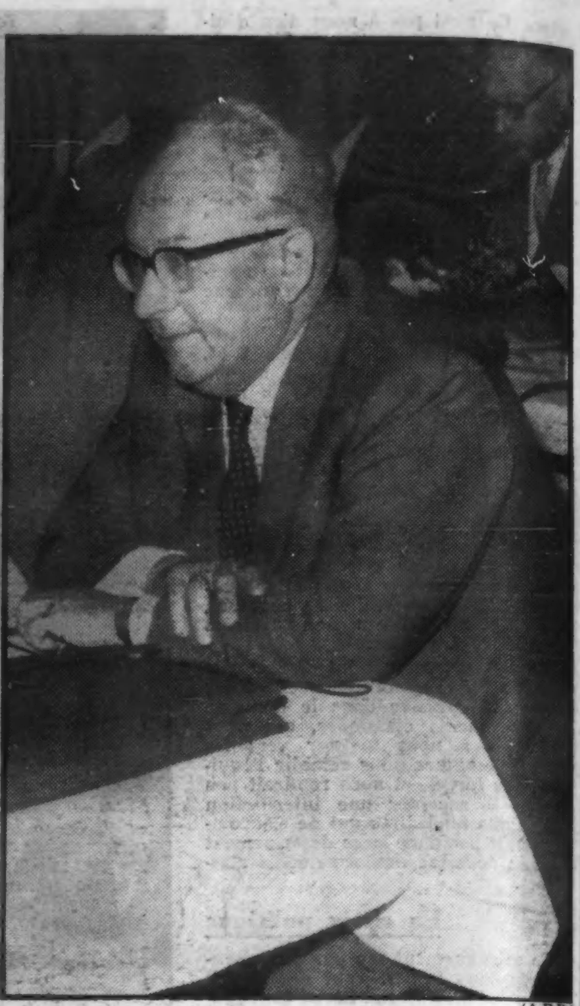
« Il fut un temps où l'appel à la charité, à l'amour, à la fraternité, au redressement des injustices et à l'expulsion des marchands du temple — en un mot, l'image du christianisme selon le Christ — avait un grand retentissement. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les valeurs ont changé, les injustices se sont grandement atténuées. Les riches sont maintenant moins riches et les marchands, il faut le reconnaître, ont leur rôle à jouer dans la société. Aucune foi reposant sur des principes périmés n'a de chance de conquérir des fidèles. C'est pourquoi je vous dis : « Abandonnons Jésus-Christ et notre christianisme réformé en sortira renforcé. »

Les socialistes allemands n'ont pas répudié les « principes périmés » aussi ouvertement que le prêtre imaginaire de M. Miliband, mais la révision doctrinale de Bad-Godesberg aboutit à peu près au même résultat : désormais, le programme du parti social-démocrate allemand est aussi éloigné du socialisme que le serait de la doctrine de l'Eglise un christianisme sans le Christ.

M. Ollenhauer et ses amis se sont prononcés pour la libre concurrence et l'initiative privée dans les secteurs économiques ; ils ont renoncé à la lutte pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat et ont décidé de soutenir la politique de « défense nationale », c'est-à-dire le réarmement allemand. C'est avec ce programme, enrobé de belles phrases sur la justice et la liberté, qu'ils espèrent remporter les prochaines élections en Allemagne et venir au pouvoir dans un pays en pleine prospérité.



M. ANEURIN BEVAN. (A.F.P.)
« Le christianisme...



M. ERICH OLLENHAUER. (A.F.P.)
... avec ou sans le Christ ? »

M. Cousins attaque

Ce revirement déchirant ne s'explique pas uniquement par un opportunisme électoral. Depuis longtemps, les socialistes allemands ont cessé de croire au rôle historique de la classe ouvrière et cherchent à se débarrasser de leur étiquette de « parti de classe » pour mieux attirer les autres couches de la population. Ils n'attendaient qu'un prétexte — et les déboires du parti travailliste le leur ont fourni — pour se libérer du corset doctrinal auquel seule une minuscule fraction de la gauche continuait à croire.

Mais leurs conclusions n'ont pas manqué d'encourager la droite du parti travailliste. M. Douglas Jay, son principal théoricien, a écrit, lui aussi, que le Labour Party devait abandonner sa conception de classe, son programme de nationalisations et même son nom, pour devenir une sorte de parti libéral radical.

M. Gaitskell, ami de Douglas Jay, a jugé prudent de ne pas approuver son article, mais il est de notoriété publique que ses conceptions personnelles sont plus proches de celles de M. Jay que de celles de la gauche travailliste qui continue à réclamer la réaffirmation des principes socialistes, seule capable, selon elle, de rendre vie au parti et d'augmenter ses chances de victoire dans l'avenir.

Dès l'ouverture du congrès de Blackpool, il était devenu évident que la tendance Jay n'avait aucune chance de l'emporter. Le parti travailliste a été créé au début du siècle par les syndicats et par un groupe d'intellectuels de gauche réunis autour de Keir Hardy et de Sydney Webb. Il ne s'est jamais dit marxiste, mais a toujours insisté sur ses origines et sa vocation de classe. Sur ce point, aussi bien l'aile modérée (syndicaliste) que les éléments radicaux ont toujours été unanimes. De plus, quelles que fussent ses dissensions internes — notamment au sujet de la bombe H — la gauche travailliste a toujours représenté une force puissamment implantée dans les sections locales du parti et dans certains syndicats. Elle a trouvé dans la personne de M. Bevan un porte-parole d'une efficacité inégalable.

Aussi, M. Gaitskell a-t-il fait preuve d'un grand courage en indiquant samedi à Blackpool que, selon lui, la constitution du parti adoptée en 1913 était aussi périmée que le programme allemand de 1925, même s'il n'a pas préconisé une révision « à l'allemande ». Son discours a été mal accueilli et a suscité des répliques violentes, aussi bien de la part de M. Michael Foot, directeur de l'hebdomadaire « Tribune », que de la part du puissant chef syndicaliste, M. Frank Cousins.

« M. Gaitskell n'a pas consulté le comité exécutif du parti avant de proposer des modifications dans sa charte, s'est écrié M. Cousins. *S'il essayait de supprimer notre revendication socialiste, il verrait se dresser contre lui l'immense majorité de notre parti. »*

Aucun pointage n'était nécessaire après cette intervention pour se rendre compte que le million et demi de voix syndicalistes représentées par M. Cousins, plus les deux millions et demi de voix traditionnellement bevanistes, représentaient une majorité suffisante pour battre toute proposition allant dans le sens de M. Gaitskell. Selon certains, il suffisait même de provoquer le vote, sur n'importe quel prétexte, pour infliger une sévère défaite au leader du parti et pour l'obliger à suivre l'exemple de George Landsbury, qui, battu au congrès de 1935, avait démissionné de son poste et s'était pratiquement retiré de la vie politique. On savait également que le successeur éventuel de M. Gaitskell était là, assis à côté de lui, et qu'il devait faire le discours le plus attendu du congrès : c'était M. Bevan.

Pas de complexe

L'ancien rebelle devenu l'homme n° 2 du parti n'a pas déçu ses partisans, mais n'a pas, lui non plus, essayé « d'abattre » M. Gaitskell. Son discours, « la plus longue péroraison politique depuis Gladstone » (selon le « Times »), a enthousiasmé l'assistance par la force de sa conviction dans l'avenir du socialisme :

« Je méprise les Conservateurs. Ils ne sont ni intelligents ni moraux et je ne vois pas pour quelle raison au monde je devrais avoir un complexe d'infériorité à leur égard pour avoir perdu les élections. Je ne crois pas que le capitalisme « moderne » qu'ils représentent ait résolu aucun des problèmes qui se posent à notre société. Je suis convaincu, en revanche, que nous sommes les seuls à pouvoir utiliser rationnellement les ressources économiques de notre pays grâce à la planification et grâce au respect des priorités sociales. Ce que nous devons faire, c'est un grand effort d'éducation pour démontrer cela à notre peuple, et non des concessions sur nos principes, y compris sur celui de la nationalisation des secteurs-clefs de l'économie, indispensable pour une planification efficace. »

« Quel message devons-nous envoyer au monde ? s'est écrié pour finir M. Bevan. *Devons-nous dire que le grand parti travailliste britannique abandonne ses convictions en raison de leur impopularité temporaire dans une société temporairement prospère ? »*

Le succès de la gauche

La salle debout a répondu *« non »* et a fait une ovation à l'orateur. Après avoir chanté l'hymne du parti et procédé aux embrassades traditionnelles, les délégués se sont séparés sans aucun vote.

Ce n'est qu'en revenant chez eux que les délégués se sont probablement rendu compte que M. Bevan avait habilement évité de parler de ses désaccords idéologiques avec M. Gaitskell et qu'il s'était contenté de l'empêcher de réaliser l'opération social-démocrate allemande au sein du Labour Party. S'il a renforcé sa position et sa popularité, il n'a pas essayé de s'emparer du titre suprême de leader du parti. Pourquoi ?

Parce que la gauche travailliste a toujours eu peur d'une scission au sein du mouvement et qu'elle s'est proposée de lui réinsuffler une foi « missionnaire » et socialiste sans provoquer le départ des modérés. A Blackpool, elle a obtenu un succès politique. Si elle sait le renforcer au cours des années à venir, le parti tout entier sera bevaniste, même si M. Gaitskell en reste toujours le leader.

K.S. KAROL.

jack Romoli
EXCLUSIVITES MASCULINES
PARDESSUS
et 7/8
CACHEMIRE, POIL DE CHAMEAU
TWEED D'IMPORTATION
38, av. Victor-Hugo - POI. 36-72

Supplément 12 pages pratique

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Récupéré*** une tête présentable un jour où la grippe l'avait enfermée dans sa chambre, grâce au service « Beauté à domicile » que vient de mettre au point un coiffeur parisien. Sur simple coup de téléphone, une coiffeuse se rend à l'adresse indiquée pour faire une mise en plis ou donner un coup de peigne. Elle emporte dans une valise tous les instruments nécessaires, y compris un séchoir-casque que l'on accroche dans l'embrasure d'une porte. Les tarifs sont forcément plus élevés que dans un salon de coiffure : 2.500 fr. la mise en plis et 1.000 fr. le coup de peigne, mais il faut tenir compte du temps nécessaire au déplacement. Le système peut rendre service à une femme souffrante ou bloquée chez elle pour des raisons diverses et qui aurait malgré tout absolument besoin d'être décente. (J. Dessange, 37, avenue Franklin-Roosevelt. Tél. : ELY. 31-31.)

● ***Repassé*** au fer tiède du feuillage d'automne, ce qui permet de le conserver plusieurs semaines dans toute sa splendeur. Il faut simplement un peu de patience, chaque feuille devant être repassée tour à tour (ther stat sur « Soie »).

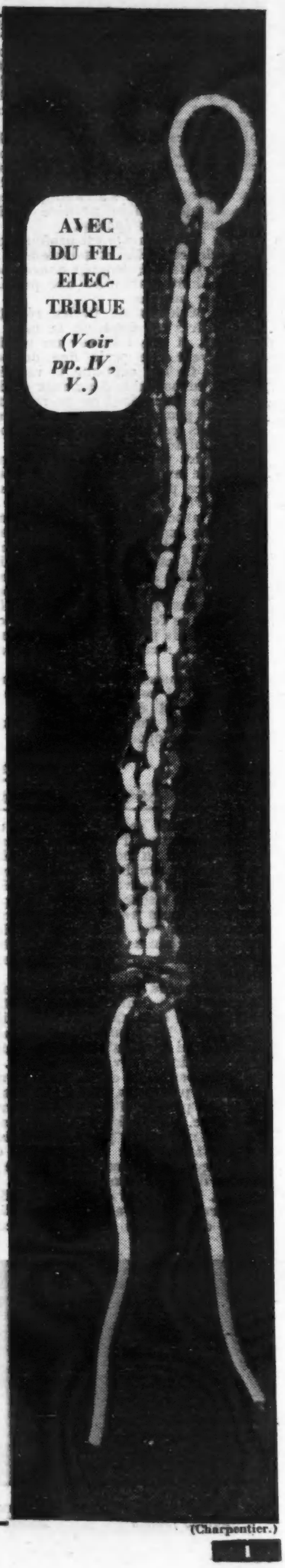
● ***Apprécié*** l'ingéniosité d'un fabricant d'anoraks qui, grâce à l'utilisation de la nouvelle fermeture Velcro, vient de sortir un modèle « à capuchon rétractable ». Ce dernier peut, en effet, être rentré dans l'épaisseur du dos (entre la doublure d'isothermyl et le nylon de dessus). Une fois la fermeture obturée (par simple pression), il devient absolument invisible. Le même principe a été appliqué pour des moufles au bas des manches d'un anorak d'enfant. Double avantage : le risque de perte du capuchon (lorsqu'il est détachable) ou des moufles (lorsqu'elles ne sont pas cousues au vêtement) n'existe plus, et l'anorak y gagne sur le plan esthétique. (Marque C.E.D. Prix : enfant : 5.800 fr., le 2 ans chez Esder, 124, rue de Rivoli. Femme : 10.900 francs, aux Galeries Lafayette.)

● ***Appris*** que le service « Messages téléphonés » des P. T. T., limité jusque-là aux seules relations de voisinage, vient d'être étendu aux relations dites de « moyenne distance » (départements dont les chefs-lieux sont distants de 200 km. au plus). Rappelons le principe des messages téléphonés : l'expéditeur indique son message par téléphone, le destinataire le reçoit sous forme de télégramme. Le prix : la taxe applicable à la communication téléphonique, plus une majoration de 175 fr. pour la remise du télégramme.

● ***Équipé*** un bougeoir ancien avec une fausse bougie d'opaline dissimulant une lampe électrique étroite et longue. L'ensemble donne une très jolie lumière. C'est une bonne solution pour éclairer artistiquement une table de repas. (La bougie : 480 fr. environ, selon la taille ; la lampe : 290 fr. Bazar de l'Electricité, 34, boulevard Henri-IV.)

● ***Offert*** à de jeunes enfants un « calendrier de Noël ». Chaque jour, en ouvrant une petite fenêtre de ce calendrier, on fait apparaître une nouvelle image : boules, paysages de neige, traîneaux, sapin, etc. Une bonne façon de leur faire prendre patience jusqu'aux fêtes. (335 francs. Dupré, 141, faubourg Saint-Honoré.)

● ***Franchi*** la troisième étape de la course aux cadeaux en sélectionnant cette semaine cinquante objets particulièrement réussis. (Voir pp. VIII, IX, X et XI.)



(Charpentier.)

DES BIJOUX D'ÉLEVAGE

UNE jeune femme vient d'hériter d'un collier de perles. Voulant en connaître la valeur, elle entre chez un joaillier de la rue de la Paix. « *Je pense*, dit-elle, *que ma belle-mère a voulu grossir son collier et je ne sais pas si toutes les perles sont de la même qualité.* »

A son grand étonnement, l'expert lui répond qu'il est pratiquement impossible de différencier à l'œil nu une perle fine d'une perle de culture. Seul, un examen radiographique peut permettre un diagnostic infaillible.

Des années de travail

Comment expliquer cette impossibilité ? Pour la comprendre, il faut savoir comment naît une perle fine.

On trouve les huîtres perlières dans les mers du Japon. Il arrive qu'un petit morceau de coquillage ou de pierre entre subrepticement dans leur coquille. L'huître se met à enrober cette parcelle dure avec de la nacre (ou matière perlière). Petit à petit, la perle grossit, elle s'arrondit, et cette couche de matière perlière devient de plus en plus épaisse.

Plus cet entourage est profond, plus la perle est belle et plus elle a de valeur. Il faut de longues années pour qu'une huître produise une perle de grosseur moyenne.

Les pêcheurs de perles récoltent ces huîtres au fond de la mer, les ouvrent, et une fois sur un million, y trouvent une perle fine de belle qualité. Ce qui explique la rareté et le prix inabordable des beaux colliers de perles fines, dont on ne rencontre que très peu d'exemplaires, alors que les petits colliers sont assez répandus et plutôt dépréciés.

Pour les perles de culture, le processus de création est le même, à cette différence près qu'au lieu de laisser au hasard des mers la rencontre de l'huître avec un corps étranger, on la provoque en pratiquant une véritable opération chirurgicale extrêmement délicate. C'est-à-dire que l'on glisse dans l'huître entrebâillée une minuscule parcelle dure. Puis on la replonge dans un parc de culture et on la laisse travailler en l'entourant de soins incessants et en la protégeant constamment contre ses nombreux ennemis naturels.

Les Japonais, gens minutieux, sont les seuls qui connaissent de père en fils le secret de la culture et les soins infinis que demandent toutes ces délicates opérations.

Vison sauvage et vison d'élevage

La perle de culture est donc une perle précieuse. Il existe exactement entre elle et la perle fine la même parenté qu'entre les visons d'élevage et les visons sauvages. Et de même que certains visons d'élevage sont plus chers que leurs frères sauvages, selon leurs coloris ou la beauté de leur pelage, certaines perles de culture peuvent valoir plus cher que leurs sœurs « fines ».

Précieuse, la perle conserve indéfiniment sa valeur. Valeur d'autant plus grande qu'il s'agit d'une matière première à l'état pur, ne nécessitant ni taille, ni manipulations onéreuses pour en faire de ravissants bijoux. Ce qui n'est pas le cas de certains joyaux ornés de pierreries, dans lesquels le poids de platine, d'or ou de pierres, est infime, comparé à l'énorme main-d'œuvre nécessaire pour les réaliser.

Nous avons pris un exemple qui permettra de mieux comprendre la valeur de placement des perles de culture. Nous avons choisi un joaillier de la rue de la Paix, un spécialiste connu de la perle de culture, Tecla, qui reçoit directement ses perles du Japon.

Nous avons posé la question de la valeur de placement des perles et on nous a affirmé qu'un collier vendu par la maison est repris en échange à sa valeur réelle. Grâce à cette formule, une jeune femme qui ne disposait pas au départ d'une somme d'argent très importante est arrivée en quelques années à posséder un collier de plusieurs centaines de milliers de francs.

Ayant acheté un petit collier, elle venait ensuite, selon ses possibilités, échanger son collier contre un autre plus important.

Ainsi, au lieu d'avoir attendu très longtemps le bijou de ses rêves, elle a pu immédiatement porter un charmant collier, qu'elle a « amélioré » par la suite.

De 10.000 francs à 10 millions

En effet, comme pour le diamant, leur frère minéral, il existe mille catégories de perles différentes, classées selon leur couleur (du blanc pur au crème en passant par le blanc rosé, le crème rosé, etc.), leur grosseur, leur régularité et la profondeur de la couche perlière. Aussi trouve-t-on des colliers de perles à tous les prix.

Nous avons vu chez Tecla un collier valant plusieurs millions tant les perles qui le composaient étaient identiques, pures et rares (il n'y a, paraît-il, que dix colliers similaires dans le monde entier).

Mais il est possible d'acheter également, dans ce même magasin, un collier composé de deux rangs de perles, qui ne coûte que 36.000 francs (quand on pense que certains colliers de perles fausses, immédiatement oxydées par le parfum ou simplement par le contact de la peau, valent jusqu'à 15.000 ou 20.000 francs !).

Entre ces cas extrêmes, l'échelle de prix est infinie. Si bien que l'on peut affirmer qu'il existe toujours un collier correspondant à la somme que l'on désire consacrer à cet achat.

Une réponse apaisante

Tourmenté, au moment des fêtes de fin d'année, par ce problème angoissant « que vais-je bien pouvoir offrir à ma femme pour Noël ? », l'homme trouve dans la perle de culture une réponse apaisante. Et ce, pour de multiples raisons :

● **Toutes les femmes aiment les perles**, qui les embellissent, qu'elles soient grandes ou petites, brunes ou blondes.

...OU SOIRÉES LUMINEUSES
...la gamme est infinie

● **La perle est un bijou facile à porter.** Un collier accompagne aussi bien un chandail classique que la plus somptueuse robe du soir.

(Dambier.)

JOURNÉES LABORIEUSES...
Grâce à la chirurgie...

● **La perle évite toutes les fautes de goût possibles.** Elle s'allie à toutes les couleurs et se marie facilement avec tous les autres joyaux, qu'ils soient à base d'or, de platine ou de pierres.

● **La perle ne se démode jamais.** Il existe des colliers de perles qui passent ainsi de génération en génération. Il suffit pour les garder éternellement jeunes de les faire renfiler de temps à autre, plus ou moins près du cou, selon les fantaisies de la mode.

● **La perle ne s'abime jamais.** Au contraire, matière mystérieusement vivante, elle acquiert au contact de la peau, en se polissant contre elle, un éclat de plus en plus lumineux.

● **La perle accompagne toute la vie d'une femme.** Elle embellit le visage le plus frais, comme elle adoucit celui marqué par de longues années de joies et de peines.

● **Enfin, la perle offre une gamme infinie d'idées de cadeaux différents.** En dehors du collier, son interprétation la plus classique et la plus enviée des femmes, bracelets, bagues, clips, boucles d'oreilles à base de perles, sont de ravissants joyaux. Un exemple : les petits animaux photographiés en bas de cette page. De 20.000 à 50.000 francs selon l'or, les pierres et les perles qui les composent, chacun d'entre eux représente un clips charmant et original, pour une somme très raisonnable.

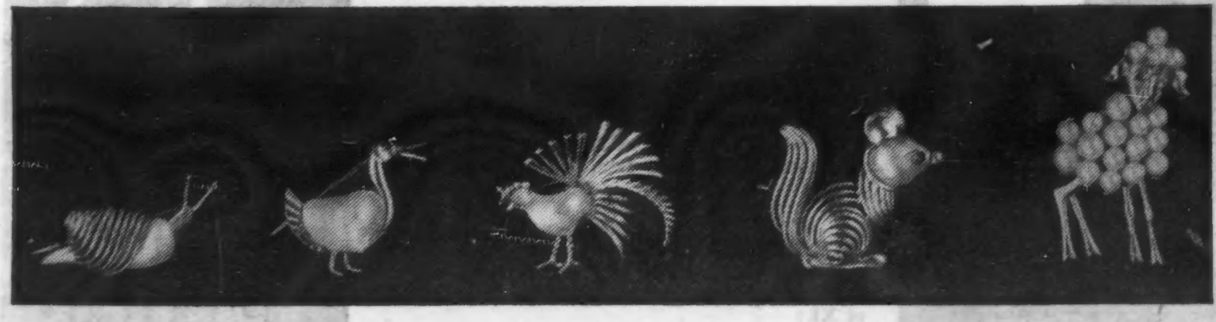
Sans oser l'avouer

Mais, attention ! Messieurs, ne vous y prenez pas trop tard. N'attendez pas la veille de Noël pour choisir le collier que vous désirez offrir à la femme que vous aimez. Les perles ne sont pas un produit industriel que l'on fabrique à la demande, mais une matière précieuse qui se choisit avec attention.

En effet, comme nous l'avons vu, il existe dans chaque qualité et à chaque prix une grande variété de colliers, différents par la taille ou par la couleur. C'est pourquoi il faut faire son choix chez un spécialiste ayant un stock important, Tecla par exemple, qui, à notre avis, possède la plus grande et la plus belle collection de colliers de Paris.

Et puis, même si elle ne croit plus au Père Noël, n'emmenez pas votre femme avec vous. Vous lui ferez tellement plaisir.

Elle en rêve certainement depuis des années (sans oser peut-être vous l'avouer) : SON collier de perles.



ESCARGOT 23.000 *francs*	CANARD 20.000 *francs*	COQ 25.000 *francs*	ECUREUIL 87.000 *francs*	MOUTON 51.000 *francs*

Cette page spéciale d'annonce est présentée par TECLA, 2, rue de la Paix, Paris.

ACHATS-DIRECTS

JOUETS PAR TÉLÉPHONE

DEPUIS huit jours, la course aux jouets est ouverte. Dans huit jours, aucun magasin ne vous garantira plus une livraison avant le 25 décembre, surtout si vous n'habitez pas Paris. Et si vous êtes Parisien, où trouverez-vous dans le centre une place pour garer votre voiture, un taxi pour transporter un jouet volumineux ? Madame Express a résolu le problème, du moins sur le plan pratique, sinon sur le plan financier, car tous les beaux jouets sont chers.

Elle a choisi, dans l'un des meilleurs magasins de jouets parisiens, les 13 jouets qui sont, cette année, les plus tentants. Leurs prix vont de 750 francs à 13.800 francs. Pour recevoir directement à domicile celui qui vous séduira, il suffit :

● SI VOUS HABITEZ PARIS : de téléphoner au service Achats directs de Madame Express, ELY. 88-61, tous les jours (sauf samedi et dimanche), de 15 h. 30 à 18 h. 30. Un livreur du magasin se présen-

1. L'ANE EN PELUCHE

tera chez vous et vous réglerez directement à ce moment-là le montant de votre commande.

● SI VOUS HABITEZ EN PROVINCE : d'écrire ou de télégraphier au service Achats directs de Madame Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). Le (ou les) jouet vous sera aussitôt expédié à domicile, par le magasin, contre remboursement.

● ATTENTION ! Etant donné les difficultés d'expédition et de livraison au moment des fêtes, ce service ne pourra fonctionner que jusqu'au 11 décembre inclus. Ensuite, aucune garantie d'arrivage en

2. LE TIR AUX PIGEONS

temps voulu, surtout en province, ne pourrait être donnée. En conséquence, Madame Express demande aux lecteurs intéressés de ne pas laisser passer la date s'ils veulent que le Père Noël soit exact le 24 décembre.

● Pour les plus petits

● ANE EN PELUCHE, gris moyen, nez blanc, crinière et bout de queue en franges de laine rouge. Yeux de porcelaine. Existe en plusieurs tailles, de 1.600 à 5.600 francs. Nous avons photographié la taille moyenne à 3.400 francs. (*Photo* 1.)

● Pour les deux à trois ans

● TORTUE GÉANTE sur roulettes, en peluche marron et feutrine jaune. L'enfant monte à califourchon (elle supporte le poids d'un adulte). Etant très basse, la tortue a une stabilité absolue. 10.900 fr. (*Photo* 3.)

● Pour les filles

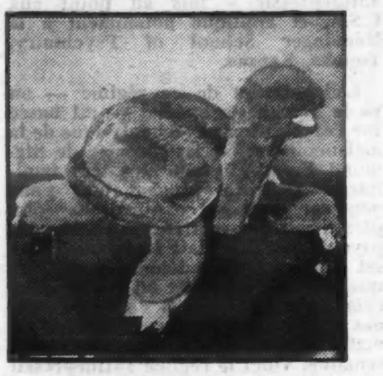
● LA REPASSEUSE, panoplie ménagère comprenant une planche et un fer à repasser, un panier à linge, deux cintres en plastique, pinces à linge, bassine, humecteur, support de fer, paquet d'amidon permanent : 2.150 francs.

● LA MARQUISE, petite poupée dormeuse avec une garde-robe complète. On peut même l'habiller en marquise. Accessoires : peigne, brosse, éponge, hochet, biberon, perruques : 4.950 francs. (*Photo* 6.)

● LE BALDAQUIN : lit en tube blanc, sur roulettes, housses, matelas, deux traversins, toit et rideaux en percale rayée rose et blanche. Dimensions : long. : 60 cm, larg. : 26, haut.: 44. 7.700 francs (*Photo* 7.)

● LA MAISON DE POUPÉE : elle mesure 58 cm de façade, 30 cm de profondeur et 55 cm maximum de hauteur. Peut s'éclairer électriquement. Elle est vendue meublée et s'ouvre entièrement par derrière (cuisine et salon) : 13.800 fr. (*Photo* 4.)

● LA BELLE AU BOIS DORMANT : panoplie valise comprenant : robe, cape bleu et blanc, perruque blonde, diadème et bijoux. Deux prix, selon le nombre des accessoires : 4.500 francs et 6.350 francs.



3. LA TORTUE

● Pour les garçons

● FORT MÉDIÉVAL, en solide carton moulé et plastique. Tours à créneaux et pont-levis manœuvrable. Seul : 5.600 francs ; avec cinq sujets représentant des « chevaliers » et « guerriers » du moyen âge : 6.950 francs. (*Photo* 5.)

● TIR AUX PIGEONS : Ce jeu déjà ancien, puis oublié, redevient à la mode. Il passionne les « hommes » de huit à quatre-vingts ans. Il existe en plusieurs modèles. A trois pigeons, carabine à fléchette un coup : 3.500 francs ; avec carabine à deux coups : 4.750 francs. A six pigeons et carabine deux coups : 5.900 francs. (*Photo* 2.)

● LE PRINCE CHARMANT : panoplie valise comprenant : cape rouge et blanc, chapeau de feutre rouge à grande plume verte, manchettes, ceinture et « passant » de dague en cuir rouge et or. Deux prix selon le nombre des accessoires : 4.500 francs et 6.350 francs.

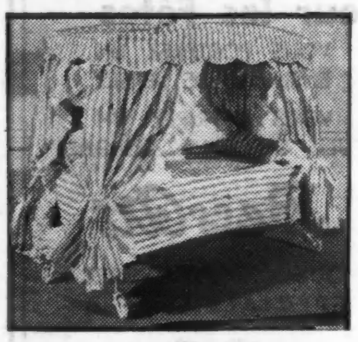
● MODÈLES RÉDUITS : vieux tacots et avions à monter et à peindre (éléments en plastique).

6. LA MARQUISE

Autos : 880 frs l'une ; Caravelle : 1.290 frs ; Trident : 950 frs.

● Jeux éducatifs

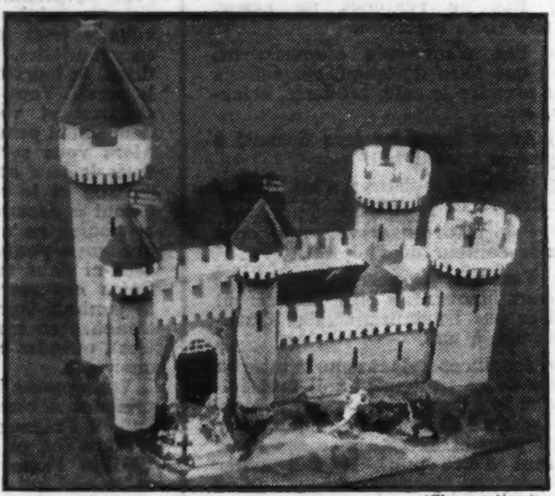
● LE JEUNE CHIMISTE : boîte à casiers avec éprouvettes, cornues, réchaud à alcool, coupelles, brosses, etc., permettant de réaliser des expériences simples (expliquées dans la notice). Convient aux garçons (ou filles) passionnés de chimie, à partir de treize ans : 5.600 francs.



7. LE BALDAQUIN

● LE LONG COURS : se joue de trois à six joueurs. On y apprend la géographie économique en naviguant (avec petits bateaux) aux quatre coins du monde pour acheter des marchandises et les revendre avec bénéfice. On peut rencontrer en route tempête ou corsaire. Convient aux filles et aux garçons à partir de dix ans.

4. LA MAISON DE POUPÉE



(Charpentier.)

5. LE FORT MÉDIÉVAL

Vison ? voyons WEIL

FOURRURES

4, rue Sainte-Anne

(angle av. de l'Opéra)

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE SOINS ESTHÉTIQUES

Marcel Vatard

Conseiller technique : M. RENÉ RAMBAUD

Par suite d'une formation professionnelle réelle, l'enseignement de l'École ne comporte pas de cours du soir ni de cours par correspondance.

13, 15, RUE TAITBOUT, PARIS - TAI. 48-08

ÉCOLE LÉGALEMENT OUVERTE

Pour les femmes petites

Lucien FLAUD

FOURREUR

a créé des modèles en fourrure dans le style de la couture, spécialement étudiés pour tailles 36, 38, 40. Collection de « prêt à porter » en vison, castor, ragondin, astrakan, agneau des Indes, etc. Salon-boutique en étage

7, rue de la Paix

OPE. 98-86

aux sports d'hiver
portez
un pull-over
en poil
de chameau
ERAM

Pour les Fêtes
VOUS PORTEREZ UN ENSEMBLE DE JERSEY
VOUS OFFRIREZ UN PULL OU UN CARDIGAN
BessArt
QUE VOUS CHOISIREZ SPECIALEMENT A
SWEATERS BAZAAR
83, Faubourg Saint-Honoré
(angle Avenue Matignon)

Mérival
MAROQUINIER - BAGAGISTE

SAC
PEAU
DE PORC
doublé cuir
Nombreuses poches
6.500 F
30, rue La Boétie - Métro Miromesnil

Utilisateurs de Mazout
Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. En vente chez tous les droguistes.

SANTÉ

Vaincre la mélancolie

● ***Un régime « antidépressif » américain : nettoyer les planchers avec une brosse à dents et polir des gobelets étincelants.***

LE traitement des mélancoliques, des déprimés, a beaucoup évolué au cours de ces dernières années, écrit le docteur Olivier Flournoy dans la revue médicale genevoise : « Médecine et Hygiène ». L'application des électrochocs tend de plus en plus à être détrônée au profit de méthodes moins violentes, tel l'emploi de médicaments antidépressifs (« tranquillisants ») ou de méthodes psychologiques comme le training autogène (1) de Schultz. Parmi les méthodes « non violentes », le docteur Flournoy raconte en quoi consiste le « régime antidépressif » mis au point aux U.S.A. et appliqué notamment à la Meuvinger School of Psychiatry, Topeka, Kansas.

L'élaboration de ce régime — on va le voir, assez spécial — est basée sur l'explication psychanalytique de la mélancolie, selon les théories de Sigmund Freud. Il faut être très familiarisé avec la psychanalyse pour pénétrer dans ces explications complexes qui ont motivé l'initiative des psychiatres U.S. Mais leur conclusion est claire : il faut détourner l'intérêt que le malade a pour lui-même. Pour cela, on va l'obliger à s'acharner sur des travaux manuels non fatigants du matin jusqu'au soir, sept jours par semaine. Voici le régime antidépressif tel qu'il est prescrit à l'hôpital :

a) GENRE DE TRAVAUX EXIGÉS : laver du linge à la maison, récurer les planchers, nettoyer les w.-c., laver les draps sales, nettoyer les radiateurs avec une brosse à dents, passer des meubles au papier de verre (si possible des meubles qui n'en aient pas besoin), polir des gobelets de métal étincelants, polir des poignées de porte déjà brillantes, nettoyer les planchers avec une brosse à dents (pour les jeunes uniquement).

Pas de répit

La répétition du travail est plus importante que le travail lui-même.

b) PAS DE PÉRIODES DE REPOS. Aucune visite autorisée.

c) PAS D'ACTIVITÉS GRATIFIANTES, telles que fêtes d'hôpital, récréations pour prendre le café, broderie, bricolage, etc.

d) AUCUN ÉLOGE ne sera formulé à propos du travail fait.

e) ECRIRE des lettres n'est permis qu'entre 13 et 14 heures.

f) PAS D'AUTORISATION pour aller chez le coiffeur de l'hôpital.

g) FUMER n'est permis que toutes les deux heures. Les cigarettes seront gardées par les infirmières et distribuées une à une.

Un écueil cependant dans la mise en œuvre de ce traitement : il faut éviter que le personnel n'ait des tendances sadiques : le malade risque de se sentir puni et de satisfaire son désir délirant d'être puni. Il faut éviter aussi de trop s'occuper du malade ou de laisser paraître de la compassion. La satisfaction secondaire de la maladie serait présente à nouveau.

L'idéal serait de disposer d'un personnel psychanalysé qui aurait connaissance de ses propres tendances et pourrait en tenir compte dans ses relations avec le malade.

Comment, ces problèmes résolus, le mélancolique s'acheminera-t-il vers la guérison ? Un des buts de cette « cure ménagère » est de diriger ses tendances sadiques contre le médecin, ordonnateur de ce travail gratuit et stupide. C'est ce qui se produit. Quand le malade a exprimé son hostilité vis-à-vis du médecin pour un temps jugé suffisant, il sera soumis au régime antidépressif modifié qui lui laissera une heure libre matin et après-midi. Ses sentiments hostiles seront discutés et analysés dans la mesure du possible par le médecin. Au fur et à mesure de leur atténuation, le malade sera soumis à un régime plus varié se rapprochant du travail de la vie quotidienne avec ses peines et ses satisfactions.

Les psychiatres français n'ont pas encore fait connaître leur opinion sur l'adaptation possible de cette méthode aux malades européens.

(1) Méthode scientifique de relaxation dérivée de l'hypnose.

ENQUÊTE

Etude sur le « scoubidou »

● ***Selon les experts : « Plus il est petit, plus il est bath... »***

Scoubidoche.

« VOULEZ-VOUS, s'inquiète le marchand de couleurs, *du vrai fil électrique ou du « spécial pour scoubidou » ?*

Cette question, presque tous les électriciens, marchands de cycles et droguistes de France ont appris à la poser à leur clientèle depuis un mois.

En effet, le fil pour « scoubidou » vaut 30 F le mètre, alors que le fil électrique en coûte 55. Les 25 F de différence s'expliquent facilement : le « spécial » ne comportant que la gaine de matière plastique de couleur, sans fil de cuivre à l'intérieur. Aussi, les principaux utilisateurs (de huit à quatorze ans) ne s'y trompent pas, et, après avoir dévalisé les rayons d'électricité des magasins à succursales multiples, ils préfèrent s'adresser maintenant aux commerçants munis en « spécial ». On notait vendredi dernier une queue de trente-cinq enfants environ devant les magasins du Louvre pour acheter des pochettes en matière plastique vendues 100 F contenant trois fils de couleur différente et les explications nécessaires à la fabrication des « scoubidous ». Certains spécialistes préconisent même le lacet plastique (55 F les 60 cm), beaucoup plus mince. Ils semblent avoir raison, puisque, selon les experts, « *plus un scoubidou est petit, plus il est bath...* »

RECETTES

● CORDON BLEU

Poulet en gelée

1 *poulet (ou de la viande de veau ou de bœuf). — 3 tranches minces de jambon. — 1 pied de veau. — 3 œufs durs. — 3 carottes. — 2 verres de vin blanc. — 3 cuillerées de madère (facultatif). — Thym, laurier, persil, clou de girofle. — Ail, oignon. — Sel, poivre.*

Un plat qui peut faire plusieurs repas. Vous mettez le poulet dans une cocotte avec le pied de veau. Vous recouvrez largement avec de l'eau additionnée de vin. Sel, poivre. Quand le liquide va bouillir, vous y jetez les carottes coupées en rondelles, l'ail, l'oignon, le thym, le laurier, le clou de girofle, le persil. Vous baissez le feu, vous couvrez et vous laissez bouillir doucement pendant environ 1 h. 30. Alors vous sortez le poulet, mais vous laissez sur le feu le jus de cuisson et le pied de veau, maintenant à découvert. Vous découpez le poulet en autant de morceaux que vous pouvez et vous disposez ceux-ci dans un grand plat creux. Entre ces morceaux, vous placez le jambon (après avoir coupé les tranches en trois et les avoir roulées), puis les œufs durs coupés en quartiers.

Vous passez le jus de cuisson en pressant légèrement pour écraser l'ail et l'oignon et vous ajoutez le madère (ou un peu de vin blanc). Vérifiez l'assaisonnement. Arrosez votre plat qui doit être entièrement recouvert. Mettez au frais.

Le lendemain, la gelée sera prise. Vous pourrez servir avec une salade verte et le jour suivant avec une macédoine de légumes à la mayonnaise.

Vous servez le jour même le pied de veau chaud avec les morceaux de carcasse non employés, le tout accompagné d'une sauce moutarde très relevée.

● CORDON BLANC

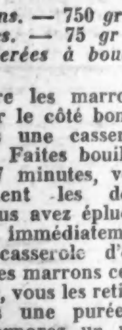
Choux de Bruxelles aux marrons

500 *gr de marrons. —* 750 *gr de choux de Bruxelles. —* 75 *gr de beurre. —* 2 *cuillerées à bouche de crème.*

Vous faites cuire les marrons. Fendez la peau sur le côté bombé et mettez-les dans une casserole d'eau froide salée. Faites bouillir. Au bout de 6 à 7 minutes, vous enlèverez facilement les deux peaux. Dès que vous avez épluché un marron, jetez-le immédiatement dans une autre casserole d'eau bouillante. Quand les marrons commencent à s'écraser, vous les retirez et vous en faites une purée à laquelle vous incorporez un peu d'eau chaude, 25 gr de beurre, la crème battue (pour aller plus vite, vous pouvez employer de la purée en conserve).

D'autre part, vous faites cuire les choux de Bruxelles. Vous les égouttez et vous les faites sauter dans le reste du beurre. Vous les servez entourés de la purée de marrons. Vous pouvez ajouter quelques petites saucisses qui ajouteront à la saveur de ce plat.

SUZANNE ET HENRIETTE.

OLD NICK
PUNCH
le véritable petit punch antillais
exclusivité Bardinet-Negrita, le spécialiste mondial du rhum


[SC]OUBIDOU par *TIM*

Scoubidasse.

Scoubigouden.

Scoubitoubib.

Mais deux questions se posent : qu'est-ce qu'un scoubidou ? Et qui sont les experts ?

Légalement, le scoubidou n'existe pas. Le terme, déposé l'année dernière par les éditions D.M.F. (éditrices de la fameuse chanson de Sacha Distel (1), est protégé par un brevet général interdisant toutes ses utilisations. Ce brevet vient d'être cédé à un fabricant de jouets qui lancera dans quelques jours sur le marché un objet apparenté au hula hoop, mais qui n'a absolument aucun rapport avec notre enquête.

Historiquement, le scoubidou était considéré cet été comme un collier de fèves, de haricots rouges et de noisettes, qui se vendait 300 F environ sur le port de Saint-Tropez. Mais ce scoubidou saisonnier est mort avec l'été, et ne saurait justifier l'émotion que fait naître actuellement la « scoubidoumanie » parmi les professeurs de l'enseignement primaire et secondaire.

Une épidémie

Géographiquement, les origines du scoubidou sont obscures. Il semble cependant que l'invention soit née dans le Midi. On signale des traces de son passage dans la région de Nîmes et dans le Massif Central. Après avoir dépassé Paris, il a continué sa route vers le nord jusqu'à la Belgique, qui paraît maintenant atteinte.

Scientifiquement, le scoubidou peut être défini comme une épissure de marine dont la longueur varie de 4 à 15 cm (voir photo page 1). Il se tresse avec deux fils de matière plastique de couleur différente (on a même signalé l'existence dans un lycée parisien d'un scoubidou noir et or !).

(1) L'origine du mot scoubidou doit être recherchée dans le vocabulaire des musiciens de jazz. Il est destiné à scander le rythme. Dans la même famille, on peut citer : « Ou bada da », « cha ba da ba da », « blue blue », etc.

Aux Etats-Unis, d'autre part, le mot « scoubidou » désigne le mégot des cigarettes à la majijuana (drogue favorite des musiciens de jazz noirs). Le « scoubidou » est un morceau de choix pour les amateurs, car il renferme la plus forte concentratoin de drogue.

Il faut environ 35 cm de fil de chaque couleur pour réussir un scoubidou moyen, le prix de revient étant de 24 F 50 environ. Dans le commerce, ils sont vendus 40 F dans les circuits sans intermédiaires (c'est-à-dire d'écolier à écolier) et 70 F dans les circuits longs (c'est-à-dire dans les Monoprix).

Enfants et militaires

Les deux particularités essentielles du scoubidou sont : une grande facilité d'exécution (bien qu'il s'agisse d'un travail assez minutieux) et une inutilité parfaite. Cette seconde caractéristique explique son succès croissant auprès de deux catégories de la population disposant de longues heures de loisirs inemployées : les enfants et les militaires. Quelques exemples permettront de mieux comprendre l'importance actuelle de ce phénomène national :

- Dans une caserne de Clermont-Ferrand, on notait, la semaine dernière, que 75 % environ des « 2e classe » scoubidaient chaque soir après la soupe, jusqu'à l'extinction des feux.
- Dans un pensionnat de la région de Nîmes, les jeunes filles, ne pouvant sortir et se procurer du fil électrique, ont arraché toute l'installation téléphonique. Montant des dégâts : 500.000 francs environ.
- Dans une école primaire de Vincennes, des ordres ont été donnés pour confisquer tous les scoubidous. Le professeur a vu son pupitre envahi et a été obligé d'apporter un filet à provisions pour emported son butin.
- A Nogent, à la sortie de l'école communale, les garçons « méchants » attendent les filles pour leur « taper dessus » à coups de scoubidou.

Enfin, un fabricant en a déjà vendu plus de 10.000 à une chaîne de magasins à succursales multiples. Notons à ce sujet que les scoubidous préfabriqués, vendus aux rayons de bijouterie, sont en général achetés par des jeunes filles qui s'en servent comme fétiches. Les enfants refusent absolument de les acheter tout faits (même quand ils sont, comme chez certains confiseurs, vendus entourés de réglisse), le principal attrait du scoubidou résidant dans le travail manuel qu'il nécessite. D'après notre enquête, d'ailleurs, les mères de famille sont favorables au scoubidou : leurs enfants restant ainsi tranquilles pendant des heures entières.

Certaines personnes se sont, malgré tout, efforcées de trouver une utilité pratique à cet objet : nous avons noté en particulier : l'ornement des porte-clefs et la facilité d'ouverture des fermetures à glissière des cartables. Notons pour terminer que le scoubidou prend dans le commerce des noms extrêmement variés, pour éviter les poursuites des éditions D.M.F. : yscoudouby, skoudouby, biscoudou, skidoubou, etc.

MODE

La version métallisée

● Avant de vous laisser tenter : évaluez les risques. Après : parlez des galères...

LAMES, brochés, damas, les tissus mêlés de fils de métal, désignés sous le terme technique de « dorures », ne sont plus réservés exclusivement aux robes de gala et aux costumes des « Folies Bergère ». Chanel les a remis à la mode depuis deux ans avec ses tailleurs habillés et les confectionneurs les utilisent largement pour leurs modèles de réveillon. Même les bonnetiers s'en sont emparés, et presque toutes les grandes marques de chandails proposent cet hiver une version « métallisée ».

Avant d'acheter

Avant de vous laisser tenter par une robe ou un tailleur à base de métal (et c'est un numéro très tentant pour les fêtes de fin d'année), voici quelques précisions qui vous permettront d'évaluer exactement les risques encourus :

● LES PRIX : les procédés de fabrication moderne ont permis, grâce à l'électrolyse et au « dorage au bain », d'abaisser sensiblement les prix de revient. Mais

→

Saveco précise

A la suite de l'article paru dans le cahier de Madame Express du 26 novembre, les magasins Saveco précisent :

- A Lyon et à Saint-Etienne, les magasins Saveco réalisent un chiffre d'affaires de 60 millions par mois.
- A Grenoble, un quatrième centre doit être ouvert dans 15 jours.
- A Dijon, un nouveau magasin sera ouvert en décembre.

LUSTRE (création Ariane)
en Organdi avec entre-deux de dentelle
38.000 francs
chez ELDA
48, Chaussée-d'Antin - PARIS (9e)

LE COTON SE MET A LA PORTEE DE LA VIE MODERNE

Depuis toujours, le coton est le roi du textile. On apprécie son bel aspect, sa fraîcheur, sa souplesse, sa douceur au porter, sa facilité de lavage, son pouvoir absorbant.

Mais la nécessité de le repasser pour lui conserver son bel aspect était devenue, dans la vie moderne, une petite objection à son emploi.

Les cotons « MINIFER » viennent de résoudre ce problème.

Désormais, les TISSUS GARANTIS BOUSSAC en coton MINIFER facilitent le lavage, permettent un séchage très rapide et abolissent pratiquement la corvée du repassage.

Ils ajoutent à tous les avantages naturels du coton ceux qu'avaient apporté aux consommateurs les fibres d'origine chimique.

Si vous voulez en faire l'expérience vous-même, vous trouverez les chemises, les blouses et les tabliers en coton MINIFER dans les cinq succursales des magasins A LA TOILE D'AVION.

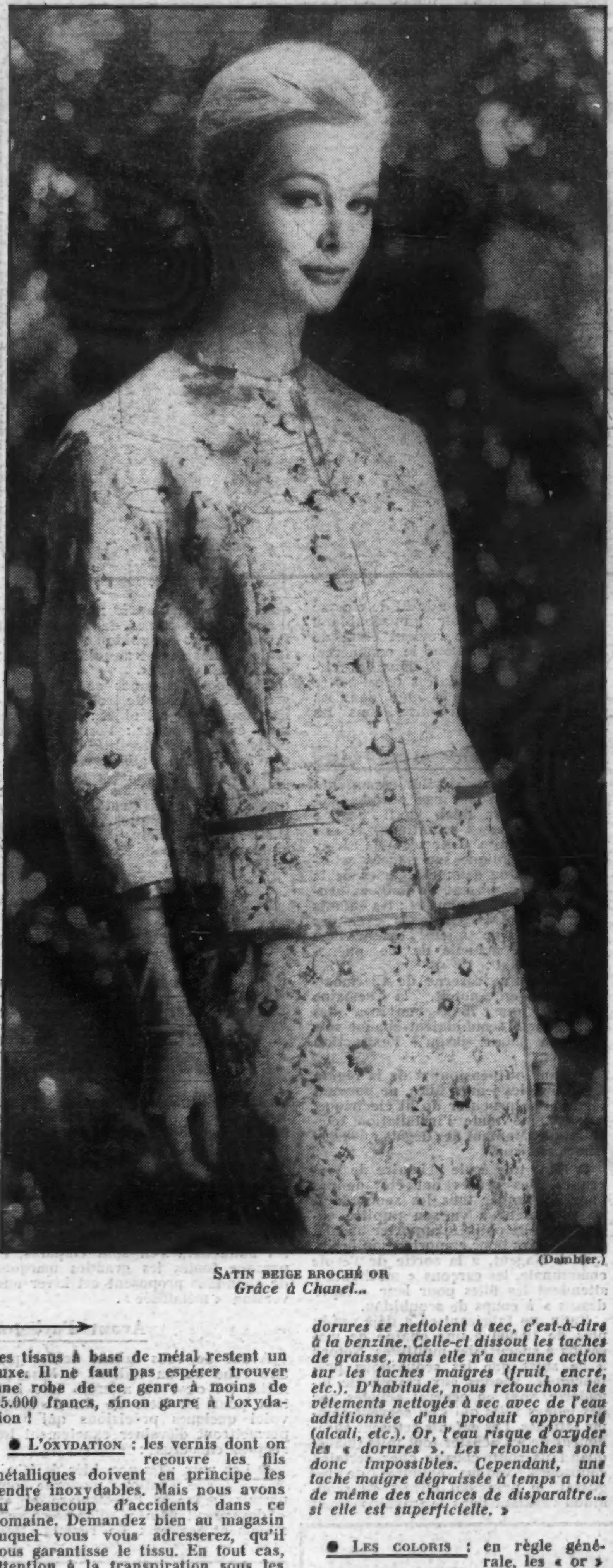
JACQUES FATH
parfums
rouge à lèvres
vernis pour les ongles

LES FUTURES MAMANS élégantes ne savent pas toujours qu'il existe un petit magasin situé au cœur du 16e arr., créé à leur intention. Ce magasin (« Maman Chic dissimulé dans un jardin au 48, rue de Passy) a été le premier, il y a quelques années, à lancer la jupe « kangourou » ; actuellement ses caftans et robes-tuniques remportent un succès grandissant.

Tous ses modèles sont d'une coupe savante et toujours réalisés dans des tissus « couture ». Prix très abordables, il faut le spécifier.

Communiqué.

"CONTACT"
STARMY
Amy Linker
SOLDE
sa collection de
MANTEAUX, TAILLEURS
et ENSEMBLES
Bettina
Lundi 7 décembre
Mardi 8 décembre
et Mercredi 9 décembre
46 Fg St-Honoré ANJ 75-99



(Dambier.)

SATIN BEIGE BROCHÉ OR
Grâce à Chanel...

les tissus à base de métal restent un luxe. Il ne faut pas espérer trouver une robe de ce genre à moins de 25.000 francs, sinon garre à l'oxydation !

● L'OXYDATION : les vernis dont on recouvre les fils métalliques doivent en principe les rendre inoxydables. Mais nous avons vu beaucoup d'accidents dans ce domaine. Demandez bien au magasin auquel vous vous adresserez, qu'il vous garantisse le tissu. En tout cas, attention à la transpiration sous les bras, elle risque de laisser des cernes irréparables.

● LE NETTOYAGE : les bons teinturiers se chargent de ce genre de nettoyage, mais un spécialiste nous a précisé : « *Les dorures se nettoient à sec, c'est-à-dire à la benzine. Celle-ci dissout les taches de graisse, mais elle n'a aucune action sur les taches maigres (fruit, encre, etc.). D'habitude, nous retouchons les vêtements nettoyés à sec avec de l'eau additionnée d'un produit approprié (alcali, etc.). Or, l'eau risque d'oxyder les « dorures ». Les retouches sont donc impossibles. Cependant, une tache maigre dégraissée à temps a tout de même des chances de disparaître... si elle est superficielle.* »

● LES COLORIS : en règle générale, les « or » sont beaucoup plus habillés que les « argent » (contrairement à ce qui se passe pour les bijoux). Mais si l'or sied à tous les teints et à toutes les couleurs de cheveux, les tissus à base d'argent sont surtout jolis pour les brunes.

● LES ACCESSOIRES : les souliers posent toujours un problème difficile. Dorés ou argentés, ils doivent « coller » exactement avec la gamme de la robe (attention aux mélanges d'or jaune et d'or rose !) ; unis, ils rappelleront le ton dominant en dehors du métal. Les robes « riches » ne supportent absolument aucun bijou (vous ressembleriez à un ostensoir).

● LES USAGES : une robe de lamé, à condition de ne pas être trop décolletée, peut être portée à tous les dîners et à tous les spectacles. Mais... Il y a un MAIS considérable : si vous voyez plus de trois fois dans l'année les mêmes amis en portant la même robe dorée, vous regretterez sérieusement de ne pas l'avoir commandée en lainage ou en taffetas... noir.

● LES MODÈLES : les quatre versions que nous avons photographiées cette semaine nous ont paru particulièrement réussies :

● Tunique en or très métallisée. Corsage blousant sans manches, deux fentes, jupe montée sur taffetas, décolletée ras du cou : 26.200 francs. (Modèle Germaine et Jane, en vente chez Réty, 54, fbg Saint-Honoré, et Marie-Martine Junior, 78, rue des Saints-Pères.) (*Voir photo page* 1.)

● Fourreau en velours noir parsemé de fils d'argent. Décolleté romantique orné d'une rose, ligne près du corps : 32.000 francs. (Modèle Dix-Sept, en vente chez Française, 31, rue François-Ier.) (*Voir photo de droite.*)

● Robe large en satin noir, corsage en velours noir rebrodé d'or. Manches trois quarts, ceinture en tissu assorti garnie d'une rose : 39.900 francs. (En vente chez Marie-Martine, 8, rue de Sèvres.) (*Voir photo ci-dessous.*)

● Tailleur en broché très précieux beige et or. Veste droite entièrement gansée or, jupe doublée : 55.000 francs.

LORÈNE
FESTIVAL
des Robes à danser
66, Av. VICTOR-HUGO
PAS 43-33

Pour créer ou entretenir des liens d'amitié entre femme de goût, il n'est rien de plus à propos, ni de plus apprécié, qu'une parfaite reproduction de tableau de maître. C'est à la galerie de la rue Louis le Grand (angle Opéra) des EDITIONS BRAUN, spécialistes de la reproduction en couleurs que vous trouverez celle que vous désirez offrir à l'occasion des fêtes de fin d'année.

En se recommandant de l'Express, vous bénéficierez d'une remise de 5%

DAVIS
TAILLEUR-PANTALONNIER
Ski, Après-Ski
(Elastiss)
Ville
(tout laine, pli permanent)
Votre
PANTALON
sur mesures
livré en trois jours
DEPUIS
5.900 fr.
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

SILHOUETTE-RETOUCHES
SERVICE
49, rue de la Victoire - TRI. 14-82
Spécialiste de la Transformation
S'inspire des dernières collections pour moderniser vos vêtements
Ouverture d'un rayon Messieurs

Pour Monsieur et Madame
CRAVEN
présente
SES DERNIERES NOUVEAUTES
SPORT ET VILLE
74, boulevard de Clichy - MON. 72-46
Métro Blanche - Ouvert le dimanche

VENDÔME, veste ou trois-quarts en mouton "tcherkess" très confortable.
La veste : 39.000 frs
chez BRUNSWICK-SPORT
62, boul. de Strasbourg, Paris
Grand parking dans l'immeuble

Cahors
11-13, boul. St-Michel · PARIS
présente le coton traité
MINIFER - GRAND STANDING
REPASSAGE SUPERFLU - PROCÉDÉ AMBIFIX
créé par AMBASSADEUR

Lorène, 66, avenue … photo de gauche.)

… : facteur essentiel … de leur succès, …isées » vous procu…sation d'être « en … femme se sent plus … quand elle est

…us fait des compli…gance, vous pourrez …versation où vous …onnaissances techni… en expliquant que :

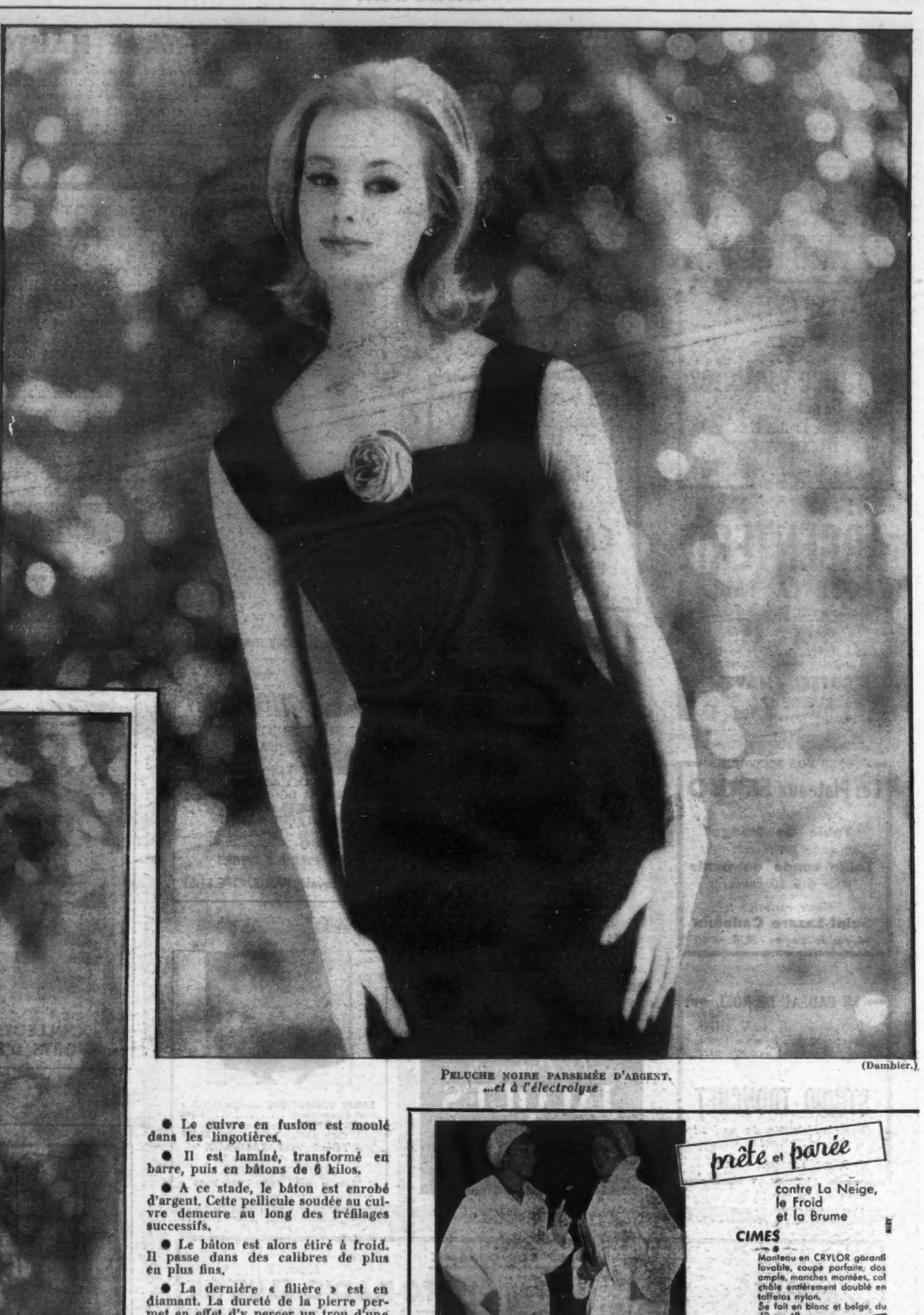
… ne sont pas une … existent depuis tou… ; on en parle dans …nois, les Byzantins …toffes de fils d'or … aux Romains que …nce de la dorure en …, en Gaule. Pen…tion, ils créèrent en … (plus connue aujour… de Lyon), un impor… … d'or de Chypre.

De la sidérurgie

Lyon était devenu … « dorure ». Des …ales protégeaient …batteurs », « guim…sementiers » et un … que « *neuf années infligées au mauvais … qui mélangera l'or avec l'or et l'argent* »

…dent qu'aujourd'hui …gés d'employer plus … fin et qu'ils n'en… cela les galères !

…base est devenue le … d'une pellicule d'ar…ploie plus que pour …lièrement précieux. … « dorure » parti…gie :



PELUCHE NOIRE PARSEMÉE D'ARGENT, *...et à l'électrolyse*

(Dambier.)

(Dambier.)

- Le cuivre en fusion est moulé dans les lingotières.
- Il est laminé, transformé en barre, puis en bâtons de 6 kilos.
- A ce stade, le bâton est enrobé d'argent. Cette pellicule soudée au cuivre demeure au long des tréfilages successifs.
- Le bâton est alors étiré à froid. Il passe dans des calibres de plus en plus fins.
- La dernière « filière » est en diamant. La dureté de la pierre permet en effet d'y percer un trou d'une extrême finesse : le fil métallique peut ainsi être amenuisé au maximum.
- Au terme de cette étape, on obtient jusqu'à 800.000 mètres de fil pour une barre de 1 kilo. Ce fil se nomme « trait ».
- Le trait (rond) est aplati et devient une « lame ». Il est en effet nécessaire d'obtenir un fil plat pour permettre de l'enrouler sur une « âme » textile (soie, nylon, rayonne, coton ou lin). On obtient ainsi des fils souples prêts à toutes les combinaisons de tissage. Les trois grands classiques étant : le damas (tissu en relief et sans envers), le lamé (la lame métallique est tissée directement avec la fibre) et le broché (un motif en relief est alors surajouté à la trame du tissu).

Prix exceptionnels pour les lectrices de l'Express.

prête et parée

contre La Neige, le Froid et la Brume

CIMES

Manteau en CRYLOR garanti lavable, coupe parfaite, dos ample, manches montées, col châle entièrement doublé en taffetas nylon.
Se fait en blanc et beige, du 42 au 48.

21.900 frs.

FRIMAS

Veste en CRYLOR garanti lavable, coupe parfaite, manches montées, croisé 4 boutons, col à larges revers.
Se fait en blanc et beige, du 42 au 48.

16.900 frs.

Bon de commande à découper et à envoyer à USICO FRANCE S.A., 150, Av. de l'Agent Sarre, BOIS-COLOMBES (Seine)

bon

A remplir en caractères d'imprimerie s.v.p.
Taille ____ Coloris ____
NOM ____ PRÉNOM ____
N° ____ RUE ____
COMMUNE ____ DÉPT. ____

Veuillez m'envoyer contre-remboursement, paiement à la réception un (e) (Il est bien entendu que si la marchandise ne me plait pas, je puis vous la renvoyer franco dans les 3 jours, et je serai immédiatement remboursée)

Catalogue gratuit sur demande EX 489.

Comme votre pierre bénéfique vous porterez
LA FLEUR de votre mois
créée par
FRED
JOAILLIER-HORLOGER
6, rue Royale - OPE. 63-60

VILO - ÉDITIONS
a sélectionné pour vos cadeaux
LE CODE PÉNAL
texte officiel illustré par SINE
1 vol. 2.850
LE CODE DE LA ROUTE
texte officiel illustré par DUBOUT
1 vol. 2.700
LE CODE DES IMPOTS
texte officiel illustré par DUBOUT
1 vol. 3.600
chez votre libraire

GALERIE **PIERRE HAUTOT**
Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
Lithographies originales - Encadrements
CATALOGUE SUR DEMANDE
7, RUE DU BAC - LIT. 26-41

A LA MESURE DE VOTRE GOÛT
UN CADEAU QUI DEMEURE !

Le clown KILLY
de Bernard LIGNON
prix : 14.500 f
dimensions 75 x 55.

Exposition permanente de panneaux décoratifs imprimés d'après cartons de grands artistes contemporains :

JEAN LURÇAT
JEAN COCTEAU
BERNARD BUFFET
TERECHKOVITCH
VERTÈS
CHAPELAIN-MIDY, etc.

COROT
65, CHAMPS-ÉLYSÉES - PARIS
PUBLICIS

NOËL...
CHEZ
France Vialanez
CADEAUX
DECORATION
68, rue de Passy - PARIS (16e)
JAS. 21-37

CADEAUX EXCLUSIFS
POUR LA MAISON
ET LE BUREAU
AGENDAS - CARTES DE VŒUX
MAROQUINERIE
★
CASSEGRAIN
422, rue Saint-Honoré (8e)
(coin rue Royale)
Ouvert les samedis et lundis

ARGENTERIE
POUR LA TABLE
Plats, Couverts, Services à thé, etc.
Maison spécialisée
Neuf - Occasion
(ACHAT, VENTE, ECHANGE)
SUSSEL - HAYEM
76, RUE DE PROVENCE
près rue Mogador - TRI. 11-90

LES
PLUS
GRANDES
MARQUES
■
BACCARAT
CRISTAL DE DAUM
■
LE CHAMBRELAIN
PORCELAINE DE PARIS
■
LES MEILLEURES
PRODUCTIONS ETRANGERES
■
TOUTES LES FANTAISIES
■
DES ARTISANS FRANÇAIS
■
TOUS LES CADEAUX D'AFFAIRES
REUNIS AU CŒUR MEME DE PARIS
NOËL 1959
Les Cadeaux de
JACQUES FRANCK
372, Rue St-Honoré

Jacques HORSTEN
BIJOUTIER-JOAILLIER
ANTIQUAIRE
BIJOUX XIXe SIECLE
ET OCCASIONS
PERLES DE CULTURE
OBJETS D'ART
D'EXTREME-ORIENT
SONNETTES - INTERRUPTEURS
CENDRIERS - PORTE-CLEFS
EN PIERRES DURES
14, r. Royale, PARIS. OPE.61.63

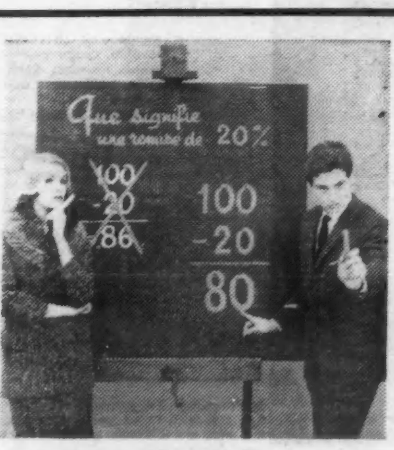
LAMPE ROMANTIQUE albâtre (lavable et démontable) 5.200
TABLE BATEAU anglaise, acajou. 33.500
TOUS VOS CADEAUX
vous les choisirez à la
BOUTIQUE-OPERA
16, av. de l'Opéra, PARIS - OPE. 93-05

Durer
PARIS

COLLECTION « SPORTS D'HIVER »

POUR VOS RECEPTIONS
Les Plateaux SERBO
transforment votre
Table de bridge
ou autre petite table en
Table ronde ou ovale
pour 6 à 10 couverts
Vente exclusive :
Saint-Lazare Cadeaux
48, rue de Londres - EUR. 48-36

EN CADEAU DE NOËL
Un portrait de votre enfant vous sera offert gratuitement sans engagement de votre part
au
STUDIO TRONCHET
Grand spécialiste du portrait d'enfant
5, rue Tronchet - Paris
ANJ. 42-07



(*) Au Photo-Radio-Club les remises sont calculées sur les prix réels, toutes taxes comprises.

Pour vos cadeaux
C'EST AU PHOTO-RADIO-CLUB QUE VOUS TROUVEREZ LE PLUS GRAND CHOIX
toujours avec ses remises réelles de 20 à 25 %

Des Techniciens qualifiés sont à votre service pour vous conseiller **dans votre intérêt**, selon vos besoins et votre budget.

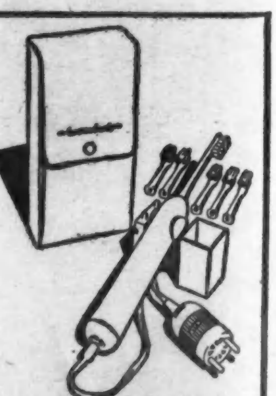
Sans perdre votre temps à « faire les magasins », vous pouvez comparer la gamme complète des plus grandes marques françaises et étrangères en matériel Photo et Cinéma, en appareils Radio, Télévision, Magnétophones, Electrophones...

Un nouveau rayon de Rasoirs électriques est également à votre disposition.

Et comme toujours, vous paierez tout moins cher au Photo-Radio-Club qui fait les plus fortes remises. Des **remises réelles** (*) : d'un minimum de 20 %, souvent de 25 %, et parfois même de 30 %.

N'attendez pas l'affluence des jours de fêtes pour venir faire votre choix.

PHOTO-RADIO-CLUB - 6, bd de Sébastopol, PARIS - Métro Châtelet



LE CADEAU LE PLUS ORIGINAL DE L'ANNÉE
Broxodent, brosse à dents électrique qui permet le brossage vertical tant recommandé par votre dentiste. Cinq coloris. La brosse : 11.500 francs. La tige-brosse interchangeable : 75 francs. Vente en pharmacies. Docum. : 37, avenue George-V, PARIS. Démonstration au Printemps.

CADEAUX

Troisième étape : Lorsque le destinataire est un homme (1)

● *Cinquante idées pour exprimer... l'amour, la reconnaissance, le savoir-vivre, l'affection ou la camaraderie.*

DIFFICILE à choisir entre tous, un cadeau destiné à un homme implique, de la part de la personne qui l'offre, des qualités certaines de tact et de psychologie.

Madame Express, en sélectionnant cette semaine 50 objets particulièrement réussis dans le domaine du cadeau masculin, se permet de vous communiquer également les résultats de sa féminine expérience.

L'homme de « notre vie »

Nous désirons toutes, pour l'homme que nous aimons, les objets les plus raffinés. Mais lui, entêté, préférera toujours son vieux porte-billets culotté au plus somptueux des portefeuilles de crocodile.

Comme c'est à lui et non pas à vous que vous faites un cadeau, résignez-vous et offrez-lui avec le sourire la chignole électrique, la canne à pêche ou le flash électronique dont il rêve, secrètement ou pas. Si votre budget ne vous permet pas de dépasser le stade de la pipe, joignez au paquet un petit mot tendre l'assurant que n'ayant jamais pour votre part utilisé cet objet, vous ne serez nullement vexée s'il juge préférable d'échanger cette pipe contre une autre.

Si vous êtes assez sûre de connaître ses goûts et ses marottes, pour ne

1. LE MÉMO-TÉLÉPHONE

pas faire d'erreur, vous pouvez aussi choisir parmi ces dix objets :

● Le porte-clefs « anti-contraventions », commode pour la zone bleue, car il porte à son extrémité une petite minuterie qui rappelle à l'ordre au moment fatidique. Mémo-Park : 1.980 francs.
(Sinfonia, 68, Champs-Elysées. ELY. 53-60.)

● La cravate de grande classe que vous choisirez au milieu de centaines d'autres, au « self-service cravates » de Paris. En soie naturelle : environ 2.000 francs.
(Elysées-Soieries, 55, Champs-Elysées.)

● La ceinture double face que l'on peut porter des deux côtés, grâce au jeu de la boucle. En box deux couleurs : 3.250 francs. (Existe en porc et phoque : 5.750 francs.)
(Innovation, 104, Champs-Elysées. ELY. 69-30.)

● La brosse à dos pour le bain ou la douche, en soie blanche ou noire, montage sur long manche plexiglas, noire ou translucide, que l'on peut retirer : 3.300 francs.
(Brooker, 135, boulevard Haussmann.)

● Le « motor clean », petite balayette de voiture importée d'Angleterre, dont le manche gainé de cuir noir dissimule une peau de chamois enroulée : 3.600 francs. (*Photo* 6.)
(Nicole Saint-Pré, 3, rue de Tocqueville. WAG. 32-39.)

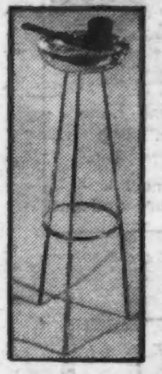
● Le nouveau briquet à gaz automatique, plat comme un galet, dont il a la forme. Particulièrement léger. En métal noir et doré : 4.500 francs.
(Flaminaire, tous bureaux de tabac.)

● La pendule perpétuelle à pile, à suspendre dans la salle de bains, permet de ne pas être en retard le matin. (Attention ! Si la pièce est mal aérée, la retirer après usage à cause de la condensation.) 7.200 francs.
(Sinfonia, 58, Champs-Elysées. ELY. 53-60.)

● Le cendrier-trépied en métal doré prend place près du fauteuil à bonne hauteur. On peut poser sur sa grille une pipe ou une cigarette allumée : 3.500 francs. (*Photo* 2.)
(Armonic, 49, rue des Acacias.)

● Le « chandail ». En laine et angora, souple et bien coupé, il ressemble à s'y méprendre au plus somptueux des cashmere. Tous coloris : 10.800 francs.
(Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo. POI. 36-72.)

● Le « twin set », pyjama et robe



2. LE CENDRIER POUR PIPE

3. LE PIED POUR TÉLÉPHONE

de chambre en même popeline de coton chinée. L'ensemble : 11.000 francs.
(Jack Romoli, 38, avenue Victor-Hugo. POI. 36-72.)

● Les draps de lit « chambre d'homme », bordeaux, marine clair, vert, assortis aux passepoils des pyjamas. Très nouveaux, ils ont été créés pour faire partie du décor de la pièce où l'on couche. En 240 × 335 la parure deux draps deux taies, pur fil de lin ourlet bourdon : 26.500 francs ; coton longfibres infroissable : 23.500 francs.
(Drapcolor Licence 600, Grands magasins du Printemps.)

Un médecin ou un avocat ami

Lorsqu'un ami médecin ou avocat ne vous fait pas payer d'honoraires, vous désirez, à juste titre, lui prouver votre reconnaissance en lui envoyant un cadeau dont la valeur sera fonction de l'importance du service qu'il vous aura rendu.

Deux écueils sont à éviter :

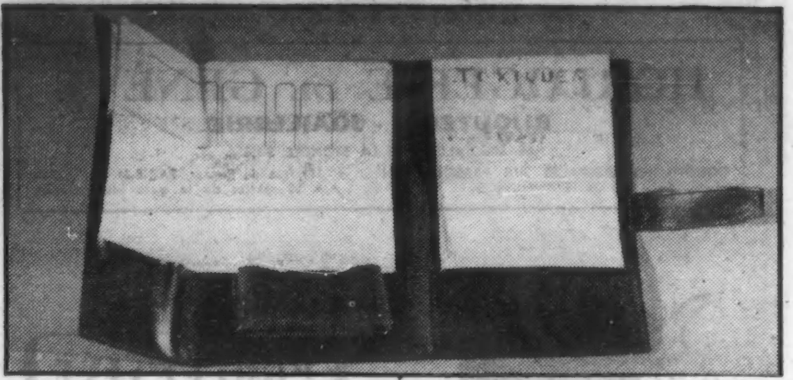
1) L'objet d'art qui peut ne pas plaire et que l'on se croira obligé d'exposer à votre attention ;

2) L'accessoire trop personnel qui risque de froisser sa femme s'il est marié.

Le problème est ardu, encore que disciples d'Esculape ou hommes de robe étant en général fins gourmets, les alcools, vins millésimés ou blocs de foie gras soient toujours appréciés. Egalement, le livre précieux. Mais si vous voulez faire preuve de plus d'originalité, voici 10 objets considérés comme les « grands crus » de l'année.

● La nouvelle agrafeuse à papier d'origine italienne, élégante et bien commode pour ceux qui ont besoin de grouper des documents. Avec recharges : 2.600 francs.
(Papeterie Marchal, 21, avenue Mozart.)

● Le « mémo-téléphone », bloc-notes gainé de cuir, avec crayon aimanté, monté sur un support parfaitement rigide et pourvu d'une griffe le maintenant bloqué sur le téléphone, sans qu'aucune fixation intervienne. Très pratique pour ceux qui ont besoin de prendre des notes tout en téléphonant. (Existe en plu-



4. LE PORTE-PAPIERS DU MÉDECIN

sieurs couleurs.) 3.500 francs. (*Photo* 1.)
(Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré. OPE. 34-58.)

● Le support « plaisirlire » en box, monté sur chevalet repliable. Il permet de consulter ou de lire un livre sans avoir à le tenir dans les mains : 3.950 francs. (*Photo* 7.)
(Innovation, 104, Champs-Elysées. ELY. 69-30.)

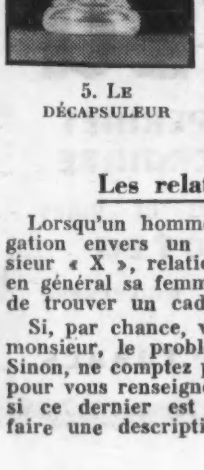
● Le pied pour téléphone en métal doré, sur lequel on peut poser l'appareil qui reste maintenu bien en place grâce à un petit ressort qui le bloque. Les annuaires prennent place sur la tablette inférieure. Le téléphone n'encombre plus le bureau et peut être facilement déplacé : 4.000 francs. (*Photo* 3.)
(Manderley, 31, rue Pierre-Demours. CAR. 52-96.)

● Le « porte-papiers » du médecin, équipé pour contenir dans un minimum de place : les feuilles d'ordonnances, de Sécurité sociale, le carnet de toxiques, les fiches d'arrêt du travail et le tampon à son nom. En box noir très souple (créé spécialement pour Madame Express) : 5.000 francs (*Photo* 4.)
(Mérival, 30, rue La Boétie. BAL. 68-25.)

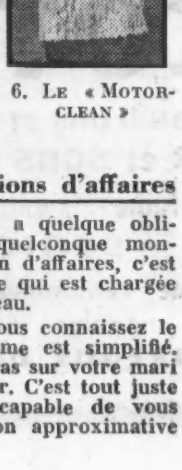
● Le très beau décapsuleur « cavalier d'échecs » en métal argenté, suffisamment lourd pour servir de presse-papiers : 4.800 francs. (*Photo* 5.)
(Buchweiller, 163, boulevard Haussmann. BAL. 78-28.)

● Le verre à pied géant, en cristal taillé, que l'on pose à terre à côté du téléspectateur passionné. A noter que cet objet est un ravissant et précieux vase à fleurs. Le verre télévision : 14.400 francs.
(Strich, 5, rue d'Arcole. ODE. 73-27.)

● La table basse en acajou et bronze doré, montée sur tige télescopique qui se transforme la nuit en « valet muet » avec cintre, porte-pantalon, coquille pour bijoux et monnaie. On peut agréablement y poser tout ce qui encombre dans la journée les poches du complet : 39.000 francs.
(Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré. OPE. 34-58.)



5. LE DÉCAPSULEUR



6. LE « MOTOR-CLEAN »

Les relations d'affaires

Lorsqu'un homme a quelque obligation envers un quelconque monsieur « X », relation d'affaires, c'est en général sa femme qui est chargée de trouver un cadeau.

Si, par chance, vous connaissez le monsieur, le problème est simplifié. Sinon, ne comptez pas sur votre mari pour vous renseigner. C'est tout juste si ce dernier est capable de vous faire une description approximative du monsieur en question, de vous dire s'il est marié ou s'il a des enfants.

Alors ? roses à sa femme ou bouteilles de cognac pour lui ? C'est la solution facile. Avant de l'adopter, soumettez à votre mari une liste d'objets parmi lesquels il pourra éventuellement faire son choix.

● Le pot à cigarettes, à pipes ou à crayons, précieux parce qu'en albâtre ou en marbre : 2.300 francs.
(Carl, 11, rue Arsène-Houssaye. CAR. 83-83.)

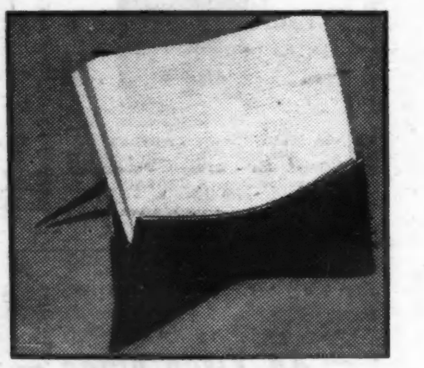
● La patère à vêtements en bronze doré, composée de deux grosses pièces anciennes joliment copiées : 2.800 francs.
(Strich, 5, rue d'Arcole.)

● Le plateau à lettres en métal argenté gravé au nom du destinataire : 3.000 francs.
(Sussel Hayem, 76, rue de Provence.)

● L'anneau porte-serviette ou porte-foulard, doré, argenté, copie d'écaille ou de corne, monté sur son support cygne ou soleil : 4.750 francs.
(Carl, 11, rue Arsène-Houssaye. CAR. 83-83.)

● La brosse de vestiaire signée Dior, en fanons de baleine, dont la poignée de métal argenté en forme de cornet est pourvue d'un anneau qui permet de l'accrocher : 5.000 francs.
(Dior, 30, avenue Montaigne.)

● La table à café 40 × 40 cm, piètement de fer noir mat, dessus petits carreaux de grès tons dégradés légère-



7. LE SUPPORT « PLAISIRLIRE »

ment rehaussés d'or : 6.900 francs.
(Présence, 24, place Dupleix.)

● La classique table de bridge, bois façon noyer, acajou ou sycomore, feutre vert, marron ou bordeaux : 7.500 francs.
(Saint-Lazare Cadeaux, 48, rue de Londres.)

● Le baromètre-thermomètre de bureau encastré dans un carré de plexiglas déployé : 8.500 francs.
(Innovation, 104, Champs-Elysées. ELY. 69-30.)

● Le nouveau seau à glaçons en forme de verre ballon, de taille géante, en métal argenté : 9.900 francs.
(Androdias, 5, avenue Mozart. AUT. 16-05.)

● Le très grand panier à bûches en tôle martelée noire facile à porter grâce à sa large courroie de box. Il se pose sur un piètement de fer poli qui reste en permanence près de la cheminée, ravissant pour une maison de campagne : 11.500 francs.
(Présence, 24, place Dupleix.)

Un père ou un beau-père

Vous adorez votre père qui vous le rend bien. Votre beau-père est un homme charmant plein d'attentions pour vous. Aussi, désirez-vous marquer Noël avec un petit souvenir, témoignage de votre affection. Mais il vous semble terriblement difficile de

(*Suite page XI.*) →

(1) Première étape : Les cadeaux à préparer (n° 440).
Deuxième étape : Les cadeaux « Junior » (n° 441).
La semaine prochaine : Lorsque le destinataire est une femme.

HORLOGERIE DE GENÈVE
BIJOUTERIE - JOAILLERIE
LE SPECIALISTE DE LA MONTRE SUISSE
CONDITIONS SPECIALES SUR PRESENTATION DE CETTE ANNONCE
119, rue de Rennes, PARIS-6e - LIT. 37-14
A 50 mètres de la gare Montparnasse

Boite de Nuit
TROUSSE de SOIRÉE
miroir éclairé
CRÉATION WERBER - PARIS
EN VENTE MAGASINS DE LUXE

PORCELAINE CRISTAL
FAIENCE • VERRERIE
CÉRAMIQUE
des affaires exceptionnelles
RABAIS 20 A 40 %
CESSATION DE COMMERCE
Fermeture du Magasin le 1er Janvier 1960
10, R. DE PARADIS PARIS Xe

TOUTES LES VANNERIES la palma
AMEUBLEMENT DÉCORATION
136, Faubourg-Saint-Honoré PARIS (8e)

Table porte-revues malacca ou manille, dessus glace : 9.000

la porte ouverte

201 rue saint-honoré
paris I, ric. 94-00
décoration
cadeaux de noël
exposition des meilleurs artisans

EMPIRE-FOURRURES
8, avenue Wagram (pl. Etoile). CAR. 22-82, a réalisé un véritable tour de force avec ce manteau astrakan pleines peaux - modèle haute couture, au prix de 1.250 nf ou 125.000

CADEAUX - AUTO

PORTE-CLES STYLOBILLE ..	300
SAC A MAIN « FOOTING »	795
GANT DE PROTECTION ..	1.175
PORTE-CLES A MUSIQUE..	3.350
Nos PLAIDS exclusifs. de	1.650 à 8.500

CHEZ
JOCOURT
12, avenue de la Grande-Armée
PARIS

48, RUE PIERRE-CHARRON
PAPETERIE MONTAIGNE
H. DARIO - Graveur-Maroquinier

SA SELECTION DE CADEAUX
Briquets - Petite Maroquinerie
Stylos - Agendas - Christmas
Sa collection de CADEAUX originaux
Argenterie ancienne
Tous les petits CADEAUX pour l'arbre de Noël
ELY. 76-75

FLORENCE
14, AVENUE VICTOR-HUGO
« SPÉCIAL »
CHEMISE EN SOIE
10.900 francs

HENRY A LA PENSÉE
VOUS INVITE
à la Foire « aux cadeaux »
ALLEMAGNE - ANGLETERRE
CHINE - GRECE - ITALIE
JAPON
à partir de 1.500 fr.
3 et 5, fg St-Honoré

Cadeaux... Pensez Fourrures
P. CHARLES
FOURREUR
88 bis, av. Mozart - PARIS (16e)
AUT. 89-39

Au Vison blanc
GEORGES FOUX
FOURREUR
Une collection JEUNE
Des modèles JEUNES
Des couleurs JEUNES
De 100 à 200.000 francs
96, avenue Mozart - PARIS (16e)
AUT. 91-28

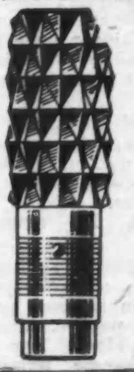
Création exclusive : Pyjaveste

conçu pour l'élégance et le confort dans une très belle popeline écossaise lavable. Très larges emmanchures et ampleur au dos. Col Polo. Poignets réglables.
Prix : 5.800 fr.
R.Dantan
83 bis, rue Lafayette - PARIS

Cadeaux... signés
JACQUES GAUTIER
CREATIONS MODERNES
BIJOUX
DECORATION
36, rue Jacob - PARIS (VIe) - BAB. 34-58

Noix de coco montées sur argent. - Vache en argent - Hibou faisant salière - Boule allumettes frottoir - Boite cœur en différente taille.
et mille autres suggestions de cadeaux somptueux chez
JEAN DENIAU
24, r. Boissy-d'Anglas, PARIS-8e, ANJ. 72-77

DENICOTEA
retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE
OFFREZ fume-cigarettes et pipes DENICOTEA
Cadeaux très appréciés de renommée universelle
Nombreux modèles
EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABACS



"Je voudrais inventer quelque petit cadeau qui coûtat peu d'argent et qui parut nouveau"
Le vœu si joliment formulé par REGNARD il y a 250 ans est aujourd'hui exaucé par :
Step
le plus moderne des vaporisateurs. Automatiquement étanche, imbouchable, il fonctionne dans toutes les positions.
En vente de 800 à 15.000 frs chez votre parfumeur habituel et dans les grands magasins.

(*Suite de la page IX.*)

trouver, dans les limites de votre budget évidemment, ce qui pourrait leur faire plaisir. Ce qu'ils attendent de vous : le cadeau amusant, gentiment ironique, qui leur prouve une fois de plus que leur fille ou belle-fille est une femme d'esprit.

Par exemple :

● Il est un peu maniaque :

● La grande pince à papier en métal argenté, ornée d'une plume en métal doré, conçue pour empêcher une pile de papiers de s'envoler ou des dossiers de s'ouvrir : 5.000 francs.
(Madeleine Bobin, 50, rue de Laborde. LAB. 99-69.) (*Photo 4.*)

● Il fume malgré l'avis du médecin :

Le fume-cigarette à filtre retenant la nicotine, pourvu d'un éjecteur. Dénicotéa gainé de cuir : 1.200 francs.

1. Le gratte-pieds

Noir avec bague plaquée or : 1.800 francs.
(Tous bons bureaux de tabac.)

● Son passe-temps favori : les cartes :

Un tapis de jeu en feutrine verte portant aux quatre coins les quatre as rouges et noirs du jeu de cartes : 1.350 francs.
(France Vialanez, 68, rue de Passy. JAS. 21-31.)

● Il vient d'être décoré :

Le verre ballon à dégustation, orné de l'insigne de sa nouvelle distinction: 2.300 francs.
(Nicole Saint-Pré, 3, rue de Tocqueville.)

● Il a horreur du changement :

Le porte-monnaie clic-clac « nouveaux francs », combinant l'emplacement pour les francs et celui pour les coupures : en box, 2.250 francs.
(Selleries de France, 12, faubourg Saint-Honoré.)

● Il déteste porter une ceinture :

Des bretelles brodées, très élégantes, signées du nom d'un couturier célèbre; 3.000 francs.
(Christian Dior boutique, 30, avenue Montaigne.)

● Il est très soigné :

Une toute nouvelle eau de Cologne spécialement destinée aux hommes : « H », de Houbigant (1.500 francs). Il existe, si vous voulez offrir un cadeau plus raffiné, de la crème à raser (390 francs) et de « l'after-shaving » (350 francs). En vente dans toutes les parfumeries.

● Sa passion : la pêche a la ligne :

Le stylo à bille à l'extrémité duquel sont suspendus de ravissants petits poissons dorés : 3.600 francs.
(Rigaud, 51, rue François-Ier. BAL. 20-70.)

● Il a un faible pour le whisky :

L'auto-siphon qui se recharge tout seul, grâce à des cartouches de gaz comprimé. En métal laqué toutes couleurs : 8.500 francs.
(Androdias, 5, avenue Mozart. AUT. 16-05.)

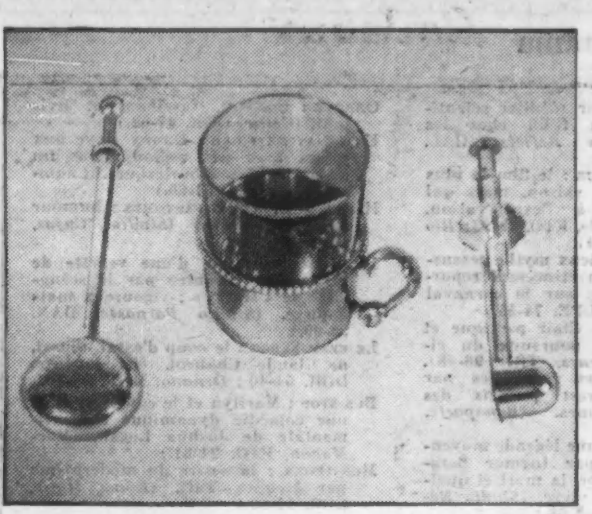
● Il habite la campagne :

1) Pour la maison :

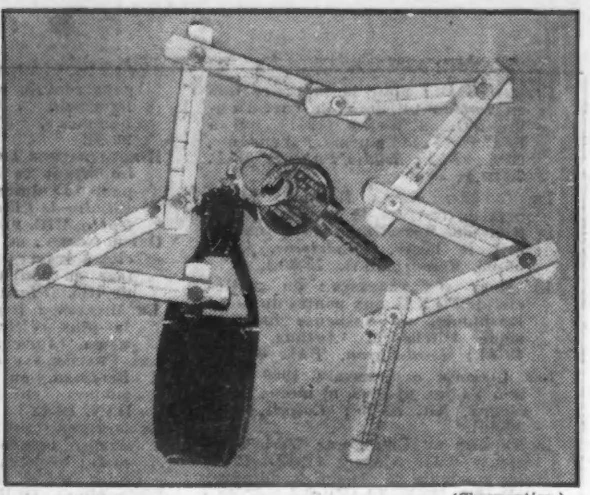
Le chien gratte-pieds en fonte noire, monté sur un socle qui s'enfonce dans la terre, évite de salir la maison avec des souliers pleins de boue : 6.000 francs. (*Photo 1.*)
(Jacques Franck, 372, rue Saint-Honoré. OPE. 34-58.)

2) Pour sa voiture :

Le chargeur d'accus 4 ampères sur 6 ou 12 volts, qui recharge les batteries défaillantes et permet de démarrer même par les froids matins d'hiver : 8.150 francs.
(Redresseur Huraux, Centrale des Marques, 44, avenue de la Grande-Armée.)



2. Le nécessaire a thé

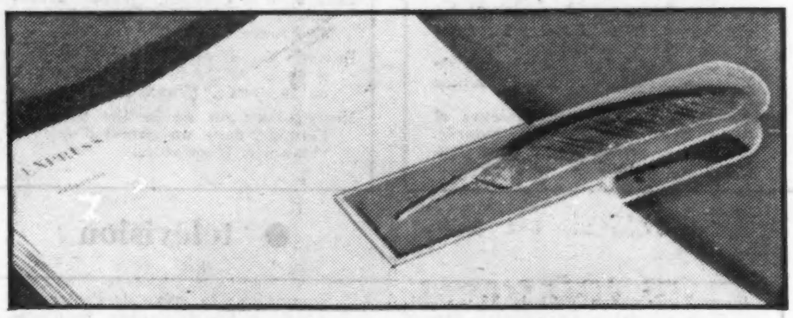


(Charpentier.)

3. Le porte-clés centimètre

Les copains

Ils vous emmènent au cinéma, gâtent vos enfants, vous aident à déménager ou à repeindre votre appartement et remplacent au pied levé un bridgeur grippé. Vous les aimez bien et chercher pour eux le « petit cadeau qui entretient l'amitié ».



4. La grande pince a papier

Voici 10 objets amusants, derniers-nés des « gadgets ».

● Le porte-cravates italien qui permet de suspendre 23 cravates et d'en retirer une sans faire tomber les autres. Se fixe sur une porte d'armoire. Pliant, ne prend pas de place : 900 francs.
(Le Pesteur, 24, avenue Mozart. BAG. 92-91.)

● Le nécessaire à thé : boule à couvercle rétractable sur laquelle on verse de l'eau bouillante pour obtenir la tasse ou le verre de thé du petit déjeuner. Boule pour une tasse (*à droite sur la photo*) : 1.375 francs; pour deux tasses (*à gauche sur la photo*) : 1.475 francs. (Talma, 10, rue des Saints-Pères. LIT. 10-89. (*Photo 2.*)

Le verre : 1.700 francs (Boutique Opéra, 16, avenue de l'Opéra. OPE. 93-05.)

● Le décapsuleur en forme de cadenas noir et or : 1.400 francs.
(Strich, 5, rue d'Arcole. ODE. 73-27.)

● La piste « 421 » en paille blanche gainée intérieurement de feutre rouge ou vert, pour jouer aux dés : 1.700 francs.
(La Palma, 136, faubourg Saint-Honoré. ELY. 03-82.)

● La montre de gousset en métal doré, qui dissimule un bouchon de bouteille : 1.900 francs.
(Strich, 5, rue d'Arcole. ODE. 73-27.)

● Le porte-clefs de box formant étui pour un centimètre miniature en bois plat replié à la manière des mètres de charpentier : 1.950 francs. (*Photo 3.*)
(Innovation, 104, Champs-Elysées. ELY. 69-30.)

● La cafetière à pression qui siffle lorsque le café du petit déjeuner est prêt : 1.950 francs.
(Le Pesteur, 24, avenue Mozart. BAG. 92-91.)

● Le « Yoyo » élégant, parce que composé de deux grosses pièces de monnaie, copies de pièces anciennes : 2.400 francs.
(Strich, 5, rue d'Arcole. ODE. 73-27.)

● Le cendrier de métal doré que l'on peut poser à terre sans qu'il se renverse : 2.910 francs.
(Cristarlin, 8, rue des Colonels-Renard (17e). GAL. 81-19.)

Enfin, si vous voulez vraiment lui faire passer, grâce à votre cadeau, quelques heures de joie pure, offrez-lui un jouet. La gamme est infinie, depuis le modèle réduit jusqu'à la voiture téléguidée. A condition, bien entendu, qu'il ait plus de vingt ans, aucun homme n'est vexé de recevoir un jouet.

A noter : Pour les lecteurs de « L'Express », les maisons dont nous communiquons le numéro de téléphone veulent bien de charger de livrer ou d'expédier contre remboursement toutes les commandes passées par téléphone jusqu'au 15 décembre.

TRÈS CLASSIQUES

Voici les prix qu'atteignent cette année les cadeaux masculins les plus classiques :

● LES CIGARES :

En taille moyenne : boites de 25 cigares :

— Henry Clay (Concha de Regalia)	6.000
— Huppman, depuis	6.000
— Corona, depuis	7.750

● LE TABAC :

— Dunhill, en boîte de 50 grammes	580
— Capstan, en boîte de 50 grammes	580
— Prince Albert, en paquet de 50 grammes	380

● LES ALCOOLS :

— Une bouteille de très bon cognac, depuis	2.500
— Un magnum de cognac.	4.500
— Une bouteille de whisky écossais (toutes grandes marques)	3.600
— Une bouteille d'alcool blanc (kirsch ou mirabelle)	3.000
— Une bouteille d'alcool blanc (framboise)	5.000

● LE FOIE GRAS :

— Boite de 1 kg (850 gr. de foie gras)	11.850
— Boite de 800 gr. (640 grammes de foie gras.	9.100

RASOIRS ÉLECTRIQUES
Les Deux Jumeaux
32, Avenue de l'Opéra
Coutellier depuis 1731
Dépositaire officiel PHILIPS, REMINGTON, KOBLER, THOMSON, SCHICK, SUNBEAM.
Toutes pièces détachées. Réparations dans la journée.
Dépositaire exclusif de la coutellerie
J. A. HENCKELS de Solingen

une **révolution** dans l'habillement féminin :

mitoufle
pratique comme un collant
aussi **fin** que des bas,
et **solide !**
mitoufle habille d'une seule pièce de la taille à la pointe des pieds
•
en vente dans toute la France
•
CREATION IMPERIAL BONNETERIE DE TERGNIER

IL Y A UN POINT DE VENTE
mitoufle
DANS VOTRE QUARTIER OU DANS VOTRE VILLE
★
TELEPHONEZ-NOUS POUR CONNAITRE SON ADRESSE :
BONNETERIE DE TERGNIER
BUREAUX DE PARIS : OPE. 33-70/84-65
BUREAU FRANÇAIS DE PRESSE ET DE PROPAGANDE : ELY. 52-65 / 55-85
Votre communication vous sera remboursée
★
MITOUFLE EXISTE EN TOUTES TEINTES SLIPE OU NON SLIPE AVEC OU SANS COUTURE 2 TAILLES PAR POINTURE TOUJOURS TRES FIN

cinéma

Citizen Kane : pour la première fois en version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles (1941), qui a bouleversé le cinéma. (*Vendôme*, OPE. 97-52 ; *Studio Publicis*, BAL. 76-23.)

Le Général Della Rovere : grand prix du festival de Venise, dernier film de Rossellini : la situation fait le héros. (*Madeleine*, OPE. 56-03, *Mercury*, BAL. 75-90.)

La Mort aux trousses : du gratte-ciel de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore, un suspense haletant signé Hitchcock. (*Avenue*, ELY. 49-84 ; *Lord-Byron*, BAL. 04-22).

Les Liaisons dangereuses 1960 : du bon Vadim, ni plus, ni moins. (*Marivaux*, RIC 83-90 ; *Colisée*, ELY 29-46).

Le Chemin du Ciel : une féerie religieuse d'Alf Sjöberg (1942). Pour les amateurs de cinéma scandinave. (*Pagode*, INV. 12-15.)

Des enfants, des mères et un général : la guerre, débarrassée par Laslo Benedek de ses sortilèges. Se munir d'un mouchoir. (*Cinéma d'essai Caumartin*, OPE. 81-50).

Kinopanorama : sur trois écrans géants un vrai voyage en U.R.S.S. (60, *avenue de la Motte-Picquet*, FON. 50-50.)

Le Pigeon : l'hilarante tentative d'un gang romain pour rééditer scientifiquement « Du Rififi chez les hommes ». (*Les Reflets*, GAL. 99-91.)

Hiroshima mon amour : le film le plus important de la saison, mais qui peut conduire à l'exaspération. (*Studio de l'Etoile*, ETO. 19-93; *Rio Opéra*, RIC. 82-54).

Orfeu Negro : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (*Plaza*, OPE. 74-55.)

Le Million : René Clair poétique et la plus célèbre poursuite du cinéma. (*Agriculteurs*, TRI. 96-48).

Les Fraises sauvages : cueillies par Bergman au vert paradis des amours enfantines. (*Bonaparte*, DAN. 12-12.)

Le septième sceau : une légende moyenâgeuse contée par Ingmar Bergman : le chevalier, la mort et quelques raisons de vivre. (*Studio République*, OBE. 58-08.)

Rêves de femmes : Harriet Andersson, mannequin ; Eva Dahlbeck, directrice de maison de couture, et Gunnar Bjornstrand, vieux beau solitaire, dans un Bergman douxamer. (*Ciné Panthéon*, ODE. 15-04.)

Drole de drame : un Carné-Prévert d'avant guerre, burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines*, ODE. 39-19).

Orphée : Cocteau, fascinant et irritant. (*Celtic*, ODE. 47-62.)

Un grain de folie : Danny Kaye aux prises avec des espions dans un de ses meilleurs burlesques. (*Champollion*, ODE. 51-60.)

Héritage et vieux fantomes : humour anglo-irlandais. (*Studio Cujas*, ODE. 89-22.)

La déesse : la vie d'une vedette de Hollywood racontée par le scénariste de « Marty » ; vigoureux mais appuyé. (*Studio Parnasse*, DAN. 58-00.)

Le beau Serge : le coup d'essai, réussi, de Claude Chabrol. (*La Bastille*, DOR. 54-40 ; *Ornano*, MON. 56-40.)

Bus-stop : Marilyn et le cow-boy, dans une comédie dynamique et sentimentale de Joshua Logan. (*Mac-Mahon*, ETO. 24-81.)

Mon Oncle : la satire du modernisme par Jacques Tati. (*Dôme Italie*, GOB. 14-60.)

Les 400 coups : l'histoire de François Truffaut ; un film qui vient du cœur. (*Régent*, MAI. 40-40.)

Les Amants : la plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux qui n'a pas peur des images. (*Myrha*, MON. 06-26.)

Tueurs de dames : Alec Guinness entre l'humour et l'horreur. (*Studio, Raspail*. DANton 38-98.)

occasions

Je propose

- **Manteau droit**, pattes d'astrakan, fente dos, ouatiné, doublé satin, taille 42. 20.000 Fr. AUT. 32-09, le matin avant dix heures.
- **Canadienne signée Heim** pour ville ou sport, velours côtelé beige, doublée fourrure marron, parfait état. 20.000 Fr. DAN. 70-72 avant 11 h.
- **Veste fourrure neuve** mouton doré, taille 44, AUT. 91-43 après 19 h. 30.
- **Manteau mouton** doré belle qualité, taille 42-44. 30.000 Fr. Tél. heures de bureau : ETO. 61-00, Mme Meyrueis.
- **Manteau marmotte** foncée très belle qualité, exc. état, taille 44. 60.000 francs, crédit possible. Mme Rouffiac, 119, rue du Commandant-Verrier à Vendôme (L.-et-C.).
- **Salle a manger merisier** rustique, excellent état, buffet dressoir, table italienne marqueterie, six chaises. 200.000 Fr. Chambre à coucher sycomore intérieur acajou, meubles soignés. Avec literie. 150.000 Fr. Visible à Paris, prendre rendez-vous avec M. Pelletier, Cournoy-Milly (Oise).
- **Manteau agneau de Toscane**, ton clair. Etat neuf. Taille 42-44. 25.000 Fr. Tél. BLO. 66-40.
- **Machine sténotype** Grandjean, état neuf, avec mallette. 45.000 Fr. Deutsch, 74, rue de Sèvres, Paris-7e. SEG. 07-49.
- **Magnétophone Telefunken**, 115.000. Radio portative Telefunken : 45.000. Transistor Philips n° 18.000. 14.500. Machine à coudre « Elna » supermatic. 95.000. Tél. RIC. 32-77 à partir de 13 h.
- **4 fauteuils** et un canapé style Régence recouverts tapisserie Aubusson. Tél. RIC. 08-38 le matin et heures des repas.

J'échange

- **Manteau ottoman** gris perle, taille 44, robe cocktail champagne, robe réveillon blanche à haut de mousseline roy, tunique tricot noir c/ Manteau velours rouge ou bleu, robe dîner fourreau, imperméable, blouse ou tunique habillée. PAS. 12-07.
- **Manteau satin bleu pastel**, taille 44, c/ Robe cocktail ou manteau satin émeraude ou autre teinte. CEN. 84-96.

expositions

Bourdil : aux sources de l'art magique revivifié. (*Synthèse, 66, boulevard Raspail.*)

Cottavoz : la Toscane et Florence vues par un héritier direct de Van Gogh et de Soutine. (*Art Vivant, 72, bd Raspail.*)

Dumesnil : une rentrée attendue ; un festival de couleurs et de formes très heureusement « musclées ». (*Craven, 5, rue des Beaux-Arts.*)

Glodek-Miailhe : des raccourcis saisissants dans la traduction du monde extérieur le plus attachant. (*Galerie Saint-Placide, 41, r. Saint-Placide.*)

Lagrange : les mystères de Chartres picturalement restitués. (*Villand Galanis, 127, bd Haussmann.*)

Seigle : la prodigieuse aventure d'un « couple peignant », racontée en dessins, en gouaches et en peintures d'une qualité remarquable. (*Motte, 22, rue Bonaparte.*)

Velato : bilan d'un été. Une joie débordante des formes libérées. (*Alex Maguy, 69, Faubourg St-Honoré.*) Pour ces sept expositions, voir la chronique de J.-F. Chabrun, p. 41.

De Watteau a Picasso : le charme dans le dessin français. Des exemples amoureusement choisis. (*Mme Guiot, 164, Faubourg St-Honoré.*)

Max Ernst : 40 ans d'avant-garde vivante. (*Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson.*)

Marry Cassatt : le parfum d'une grande époque. (*Centre Culturel Américain, 3, rue du Dragon.*)

Manessier : sur le thème de la Haute-Provence, des peintures et des dessins d'une vigoureuse liberté. (*Galerie de France, 3, Fg-St-Honoré.*)

Venard : un des maîtres du réalisme poétique. (*Galerie Charpentier, 76, Fg-Saint-Honoré.*)

Marktobey : à l'origine de la peinture la plus moderne. (*J. Bucher, 9, ter bl du Montparnasse.*)

Atlan : pastels et détrempes qui témoignent de l'épanouissement d'un style. (*Bing, 174, Faubourg-Saint-Honoré, jusqu'au 5 décembre.*)

Barré : symphonies blanches d'une discrétion du meilleur orient. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

Brauner : sortilèges du surréalisme ésotérique. (*Rive Droite, 23, Faubourg Saint-Honoré.*)

Vasarely : remise en mouvement de l'art abstrait « froid ». (*Denise René, 124, rue La Boétie.*)

Garrouste : contraste des valeurs et des couleurs, une intensité colorée. (*Creuse, 4, avenue de Messine, jusqu'au 5 décembre.*)

théâtre

Long Voyage vers la nuit : tragique confession d'O'Neill. (*Hébertot.*) (Voir la critique de Robert Kanters, p. 40.)

Les Trois Mousquetaires : rajeunis par Roger Planchon. (*Ambigu.*)

Les Nègres : un poème en forme de réquisitoire avec toute la violence et toute la somptuosité de la langue de Jean Genet. (*Lutèce.*)

Les Séquestrés d'Altona : la plus importante des pièces de Sartre. (*Renaissance.*)

Becket ou l'honneur de Dieu : le drame de l'amitié vu par Jean Anouilh. (*Montparnasse - Gaston Baty.*)

L'Effet Glapion : la meilleure pièce d'Audiberti depuis «Le mal court». (*La Bruyère.*)

Tête d'Or : Claudel, jeune auteur obscur et génial. (*Odéon-Théâtre de France*).

Blaise : un divertissement à la Feydeau, avec Marie-José Nat, la joie de la soirée. (*Nouveautés.*)

Mousseline : on ne badine pas avec l'amour, dans un climat d'opérette viennoise. (*Fontaine.*)

Ce supplément pratique

a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djenane Chappat, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Danièle Heymann, Colette Jouvion, Rosie Maurel, Ariane Misraki, Suzanne et Henriette.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

télévision

Jeudi 3 décembre a 21 h. 35 : « Edition spéciale » de Frédéric Rossif et François Chalais : « La fin d'un monde ». Les auteurs de cette émission posent la question : « Quels sont les problèmes qui se posent à notre civilisation en face des nouvelles prises de conscience d'une grande partie du monde ? ». Ils posent la question... et tentent d'y répondre.

Vendredi 4 décembre a 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », une émission de Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes et Pierre Dumayet ; au sommaire : la grève de l'acier aux U.S.A., le fils de Cerdan, Bethléem, Line Renaud et les « images-choc » de l'année. Réalisation : Igor Barrère.

Samedi 5 décembre a 20 h. 35 : « A l'école des vedettes », une émission d'Aimée Mortimer, avec R.-L. Lafforgue, Robert Lamoureux, etc.

Dimanche 6 décembre a 20 h. 40 : « Les maris de Léontine », une pièce d'Alfred Capus, adaptée par Jacques Chabannes, avec Micheline Boudet, Jean Piat, Michel Galabru, Pauline Carton, etc. Réalisation : André Leroux.

Lundi 7 décembre a 20 h. 35 : « L'honorable Catherine », un film de Marcel L'Herbier, réalisé en 1942. Avec Edwige Feuillère, André Luguet, Raymond Rouleau, etc.

Mardi 8 décembre a 21 h. 55 : « Musique pour vous ». Lucienne Bernadac consacre son émission aux jeunes virtuoses français. Elle présente l'orchestre des Cadets Pleyel. Cet ensemble de 45 musiciens interprétera le 3e concerto en do majeur de Prokofiev.

XXe SIECLE
ŒUVRES RECENTES DE
GIORGIO DE GIORGI
SCULPTURES ET RELIEFS
14, rue des Canettes

Galerie Internationale d'Art contemporain
253, rue Saint-Honoré - OPE. 32-29
DEGOTTEX
« Séquences sonores » de PIERRE HENRY
NOVEMBRE - DECEMBRE

ARBUS
sculptures
J. PICART LE DOUX
tapisseries
MAISON DE LA PENSÉE FRANÇAISE
2, RUE DE L'ELYSÉE

GALERIE VENDOME
12, rue de la Paix
UN MECONNU...
« MORÈRE »
(1907-1942)
Du 24 novembre au 10 décembre

GALERIE GENET
Direction Ch. ZALBER
A. TZANCK
13, r. du Bac et 37, r. de Lille - LIT. 44-81

Galerie RENE DROUIN
EXPOSITION
CLAUDE GEORGES
Vernissage vendredi 4 décembre à 17 heures
5, rue Visconti (6e) - DAN. 20-99

Galerie CREUZE, salle BALZAC
12, rue Beaujon
LE TRAIT
PEINTURES, GRAVURES, LITHOGRAPHIES

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition ECOLE DE PARIS 1959
Interruption pendant la durée des ventes publiques du 1er au 15 décembre inclus
Au premier étage : Claude VENARD

Colette ALLENDY
67, rue de l'Assomption
CARLO SUARES
Tous les jours de 15 à 19 heures sauf dimanche

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse - VIe
MARK TOBEY

Max Walter SVANBERG
DECEMBRE 1959
Raymond CORDIER - 27, RUE GUENEGAUD - PARIS (6e)

ENTRETIEN

Paris, ville radieuse ?

● ***Comment échapper aux mille plaies des grandes cités modernes ? Comment ramener la ville à la campagne ? Le Corbusier, 72 ans — un des pères de l'architecture moderne — expose ses solutions (1).***

L'Express. — Vous venez de publier un nouvel ouvrage : « Les trois établissements humains » (2). Pouvez-vous nous raconter la genèse de ce livre ?

LE CORBUSIER. — Il s'agit en fait d'une réédition, entièrement remaniée. Le livre a été conçu sous l'occupation, en 1942. Moi, pendant l'occupation, je n'ai pas eu à faire un centimètre cube de quoi que ce soit. Mais tout de même, le domaine bâti me préoccupait. Et un jour, j'ai décidé de consacrer une année entière à ce problème. J'ai créé un groupement, que j'ai appelé l'Ascoral, l'Assemblée des constructeurs pour une rénovation architecturale. Il fallait étudier tout l'éventail des domaines bâtis, depuis l'occupation du territoire jusqu'à l'équipement et aux objets d'équipement. Nous nous réunissions à cinq ou six tous les quinze jours, dans le bureau de la rue de Sèvres. J'ai présidé ainsi 22 comités. Ils étaient tous composés de mordus de tous âges.

Jamais l'argent ni l'orgueil ne se sont mis en travers de nos recherches. Et nous avons rédigé le livre. A la Libération, j'ai réussi à le faire éditer, en rognant les marges du papier. On m'a dit : « Ce sera invendable ! » Mais les 6.000 exemplaires se sont quand même vendus. La nouvelle édition est complétée de schémas très explicites, tirés d'autres bouquins publiés avant ou après.

La journée solaire éclatée

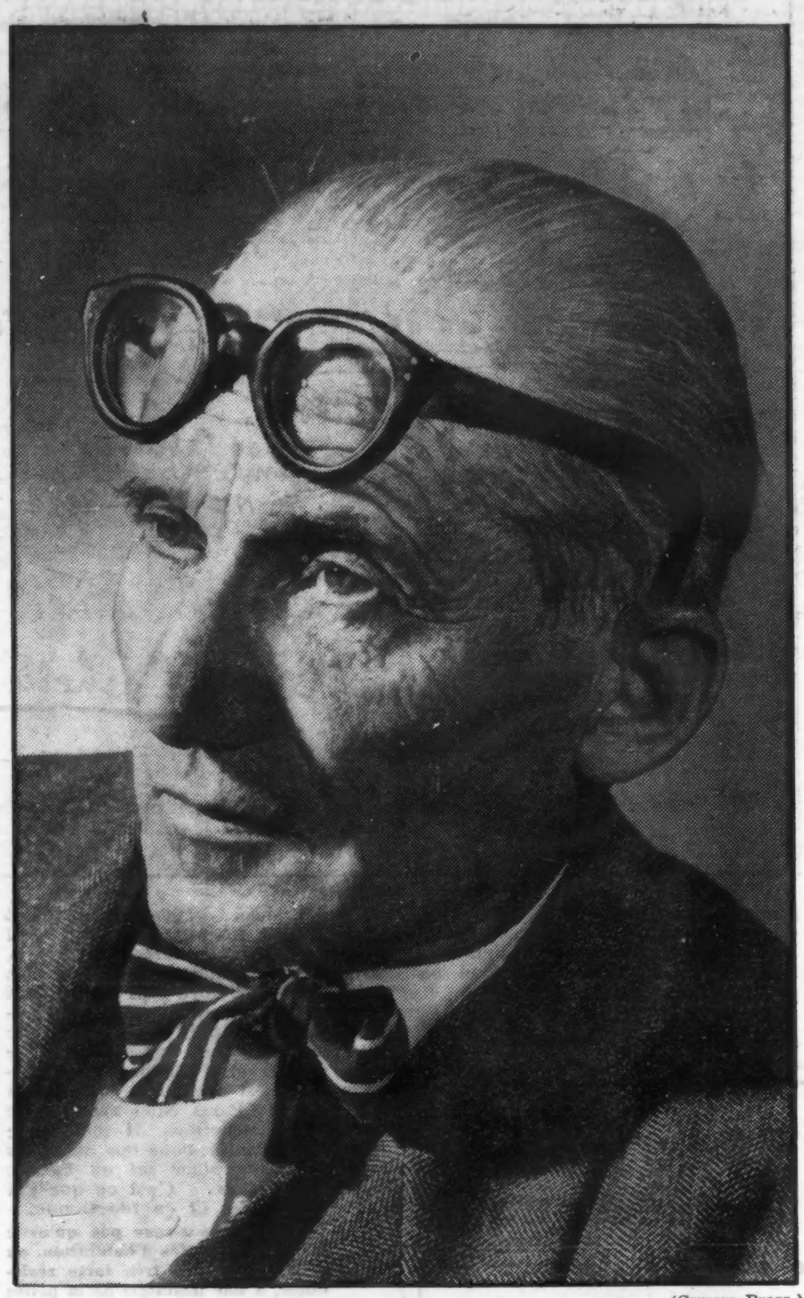
— Quelle est, à vos yeux, la nature de ce livre ? Est-ce un manifeste, un programme de travail, l'exposé d'une philosophie ?

LE CORBUSIER. — Voyez-vous, je suis hors de tous les propos philosophiques. Je suis un type d'expérimentation quotidienne qui met un pied devant l'autre chaque jour, qui, pour chaque situation momentanée, cherche la solution adéquate et qui peut très bien trouver une autre solution le lendemain. Un type qui a un métier, mais qui, dans sa vie, en fait plusieurs, tous concourant vers le même but.

Ce but n'est pas de nature pratique et productif d'argent ou de quoi que ce soit. C'est un but qui est, en somme, la poésie, laquelle est synonyme de joie de vivre, d'harmonie. A la base de tout, il y a ce besoin d'harmonie qui fait appel à toutes les forces créatrices pour dissiper le malheur, l'incohérence, la dégueulasserie, la méchanceté, la voracité. Le livre n'est que l'apparition en surface de ce potentiel sous-jacent.

— Et vous concevez l'architecture comme l'activité de synthèse qui, si elle était ce qu'elle devrait être, débarrasserait l'homme de certaines de ses contradictions, de certains de ses malheurs, et réaliserait une sorte d'harmonie ?

LE CORBUSIER. — L'architecture est en effet un terme noble et qui embrasse tout. Mais cette architecture en général est un idéal qui, en pratique, a tragiquement les pieds par terre, dans une situation catastrophique. L'événement actuel, c'est que tout est en pagaïe. C'est une dispersion, une incohérence complète dans la croissance de certains membres constitutifs du fait humain. Et le résultat, c'est que la journée solaire de 24 heures, qui est notre outil-mesure, est éclatée au lieu d'être harmonieuse. Evoquer le mot soleil, c'est évoquer les 8 millions d'habitants qui vivent actuellement dans la région parisienne dans des conditions effroyables par rapport à ce soleil.



LE CORBUSIER.
« Un pied devant l'autre, chaque jour. »
(Camera Press.)

Les villes tentaculaires

— Pensez-vous que la société industrielle moderne a une responsabilité dans l'état de choses actuel ? A quand peut-on en faire remonter le début ?

LE CORBUSIER. — Il y a cent ans que ça a commencé et maintenant ça y est. Depuis cent ans, l'industrie est née à notre barbe, sans que nous nous en apercevions, sans qu'elle s'en aperçoive elle-même. Ça s'est installé où ça a pu, comme ça a pu, provoquant des sortes de courants, des menaces, des haines, des recherches de fraternité, des écrasements de classe, etc., sans prendre une autre forme physique et géographique que l'engrossement des villes radio-concentriques. Cet engrossement a conduit aux villes tentaculaires et au malheur des gens par suite de la désorganisation de la journée solaire de 24 heures.

Jusqu'ici, la société humaine disposait dans son histoire de deux établissements humains, représentant les lieux et les raisons de son travail. C'était l'établissement agricole fondé sur la marche du bœuf, du cheval, de l'homme. Et c'étaient la maison, le bourg, la ville, la capitale, qui se situent fatalement à la croisée de deux routes, créant un phénomène radio-concentrique.

A ces deux établissements humains s'ajoute désormais le troisième, qui est la cité linéaire des transformations industrielles. J'ai dit linéaire, et en disant cela, j'ai tout dit. Car cette cité s'aligne au long d'une voie naturelle, épousant la route existante de terre, de fer et d'eau, suivant la piste inscrite dans la géographie.

Si vous disposez l'industrie au long de ces trois pistes, vous avez l'étendue à volonté et ainsi la liberté de l'établissement. Le lit des gens, des hommes, des femmes et des enfants, se trouvera en pleine campagne dans des conditions de nature rétablies. Les gens iront à pied à leur travail et l'organisation du travail se fera comme elle en est arrivée à devoir se faire actuellement, par la réalisation d'unités de grandeur conforme.

La cité linéaire vous offre la solution totale, immédiate, la rectification des villes tentaculaires. Au lieu de ces étoiles des villes radio-concentriques qui déterminent le réseau d'une ville tentaculaire, vous n'aurez que la continuité de la route, le parallélisme des trois routes de terre, de fer et d'eau normalement établi dans le paysage. Ces trois routes conjuguées reçoivent les unités de grandeur conforme d'un seul côté, et cela pour une raison bien simple : pour éviter les croisements.

Le déchargement des marchandises et des matières premières au long des trois routes se fait non pas par embranchements, mais par transbordement. L'embranchement est une source d'encombrement effroyable. Avec le transbordement, vous prenez les choses par la tête, par les cheveux, et vous les transportez en ligne droite au-dessus des obstacles jusqu'au début du cycle industriel.

Ainsi, avez-vous en pleine campagne, absolument en pleine campagne, le logis et ses prolongements par lesquels, franchissant, grâce à un souterrain ou à un enjambement, la voie de communication à grande vitesse, les travailleurs se rendent à pied à l'établissement industriel, au-delà duquel, reliées à lui par des transbordements, se trouvent les voies de garage des marchandises. C'est sur ce principe que devra se faire la décentralisation, sur le principe, non pas de la dispersion, mais de l'alignement.

Ce ne sont pas là des vues d'utopiste, mais le fruit de vingt ans, de trente ans d'études et d'expérience.

Trois heures par jour

— C'est le prolongement de l'expérience des « cités radieuses » ?

LE CORBUSIER. — C'est le prolongement de ces cités d'habitation dénommées non pas par moi, mais par les habitants, « cités radieuses ». Cités dont le postulat peut se formuler ainsi : voulez-vous assurer à la famille les conditions de nature — soleil, espace, verdure ? Voulez-vous leur assurer la solitude, le silence complet, l'intimité totale ? Prenez 2.000 habitants, faites-les passer par une porte, mettez-les devant trois, quatre, cinq sortes d'appartements ; mettez des rues au nombre de sept ou huit dans les étages, insonorisez le tout parfaitement et vous avez réalisé les conditions du programme, c'est-à-dire les conditions de nature instaurant la liberté.

Ne faites pas ça, faites ce que tout le monde a dans la tête, ce qu'un ministre a proposé une fois, dans un plan, la petite maison individuelle, et vous aurez la gabegie, le gaspillage. Ford, qui était, à part ça, un grand bonhomme, disait un jour : « *Plus il y aura de gaspillage, plus cela fera de la richesse.* » La richesse du gaspillage, elle s'étale aujourd'hui à Paris sous nos yeux. Les gens se lèvent à 6 heures du matin ou avant, prennent des trains de banlieue, des métros, des autobus, des automobiles, avec le rail nécessaire, les routes nécessaires, l'agent de circulation nécessaire, etc. Toute une magnifique richesse qui signifie trois heures par jour perdues pour circuler, trois ou quatre de travail par jour perdues pour la société, perdues pour faire du vent. Sauf peut-être pour ceux qui se trouvent aux endroits utiles.

Remarquez bien que si on le veut à tout prix, on peut multiplier les banlieues et les petites maisons. Mais

→

(1) Frank Lloyd Wright mort, les géants de l'architecture mondiale ne sont plus que deux. Il y a le Germano-Américain Ludwig Mies Van der Rohe, 73 ans, et l'Helvéto-Français Le Corbusier, 72 ans. Le Corbusier se trouve actuellement aux Etats-Unis, où il vient d'obtenir sa première commande : un Centre des Arts Visuels, pour l'Université Harvard. Budget prévu : 1.500.000 dollars. Avant son départ, le grand architecte, aussi controversé en France que le fut Wright aux Etats-Unis, avait reçu « L'Express ».

(2) Les Cahiers Forces Vives aux Editions de Minuit.

regardez aussi ce que ça signifie.

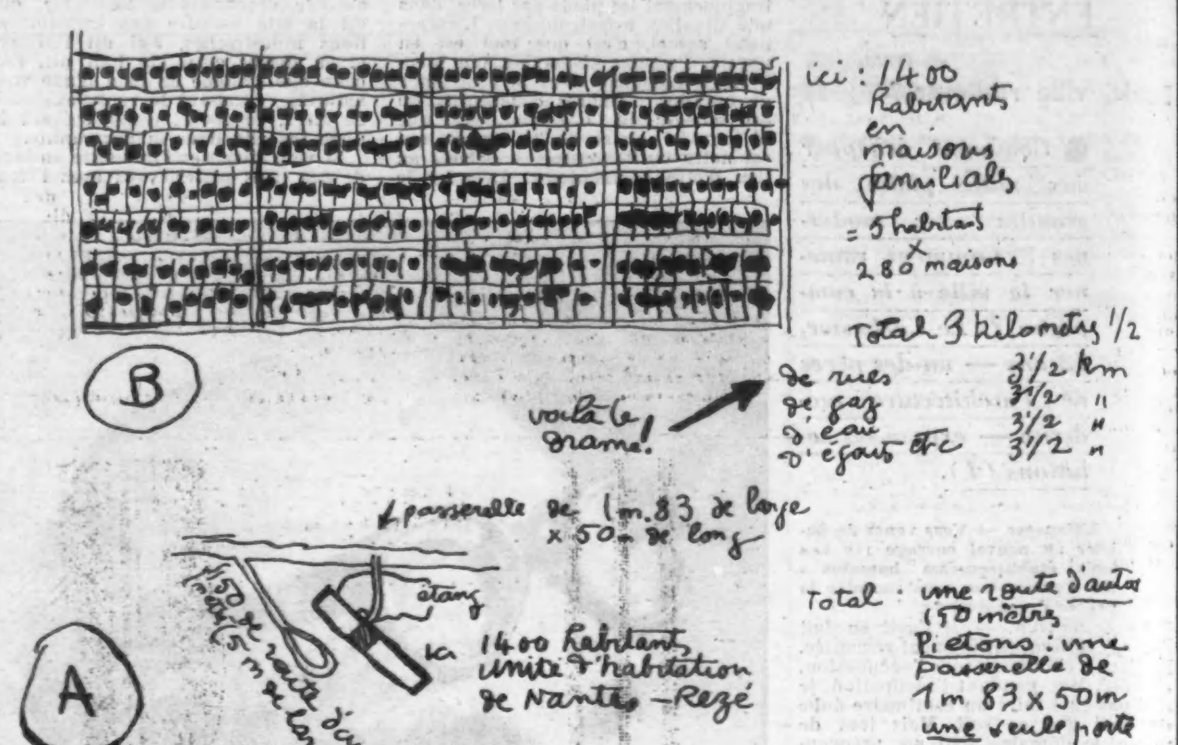
Je vais vous raconter une anecdote. C'était le jour de l'inauguration de l'unité d'habitation de Nantes-Rezé. Il y avait les 1.400 habitants qui étaient là depuis plusieurs mois déjà et le directeur de cabinet du ministre. En attendant de monter sur le toit où avait lieu la cérémonie, j'ai dit au directeur de cabinet : « *Voulez-vous observer par où entrent les gens ici ? Pour 1.400 personnes, une passerelle de 1,83 m de large, calculée au modulor...* »

Pour vous, je précise que cette passerelle se trouve sur un bassin d'eau de 50 mètres de long, une ancienne carrière de granit étanche qu'on voulait m'obliger à combler avec les détritus de la bâtisse. J'ai dit : « *J'y mettrai de l'eau.* » On m'a dit : « *Les enfants vont s'y noyer.* » J'ai répondu : « *Ils apprendront à nager!* »

Donc, en attendant, au dos du carton d'invitation, j'ai dessiné pour le directeur de cabinet le schéma : le rectangle de la maison de 1.400 habitants, la passerelle de 1,83 m avec l'eau autour et la boucle de 150 mètres qui reçoit les voitures. Et j'ai inscrit :

— Cités-jardins ordinaires : 280 maisons de 5 habitants représentent 3 kilomètres et demi de rues, d'égouts, de canalisations de gaz, d'eau, etc., et autant de branchements.

— Cité radieuse : un branchement, une porte.



La supériorité de la cité radieuse (A) sur la cité dortoir (B) démontrée par Le Corbusier. « *Pour vaincre la lèpre des banlieues.* »

Au milieu des oiseaux

Et dans l'étendue, autour, deux ou trois hectares qui sont la campagne et dans lesquels il y a de l'herbe, purement et simplement. Pas de bégonias, pas de massifs de fleurs, ce qui a fait hurler la Chambre de Commerce des horticulteurs. J'ai aussi fait hurler les fabricants de mobilier, parce que, dans mes appartements, on peut arriver avec une valise. Et j'ai fait hurler les fabricants d'ardoises, la belle ardoise, vous savez, parce que sur mes toits, on peut se promener, il y a des fêtes, des bals. C'est là que se trouve l'école, au lieu d'être au sol et sur la rue, obligeant les enfants à sortir quand il fait froid ou qu'il pleut. L'enfant prend l'ascenseur et il est à l'école. Et voilà ! L'école a une vue superbe, elle est en pleine nature, au milieu des oiseaux et des écureuils. Et avec les pilotis, la maison a aussi les pieds en pleine nature, ou même dans un lac, comme à Nantes. Ils occupent moins d'un millième de la surface couverte et on peut circuler sous la construction.

Maintenant, ça y est, les pilotis sont acceptés. Ça n'a pas été trop dur : ça ne coûte rien à personne. Quand même, avant, les gens disaient : « *Il faut mettre les épiceries en bas.* » Avec des devantures, pour que les chiens puissent faire pipi contre. Moi aussi, avant, je mettais le ravitaillement en bas. Et puis un jour, un type est venu me voir, un « self-made man », qui était liftier aux Etats-Unis et qui est devenu directeur d'un grand hôtel à Paris. Nous avons parlé de mes constructions. Il m'a dit : « *Pourquoi mettez-vous vos magasins en bas ? Leur place est au milieu, à portée de tous.* » C'est ce que j'ai fait à Marseille. Et ça fonctionne.

— Ne pensez-vous pas qu'avec les grandes unités d'habitation, on se heurte à une très forte résistance, à une nostalgie de la petite maison aux volets verts et aux tuiles roses avec son petit jardin, où l'on était chez soi ?

Le Corbusier. — Parce que vous croyez qu'on est chez soi dans une maison de banlieue ? Quant aux « cités radieuses », allez demander aux habitants ce qu'ils en pensent. Avant la réalisation des projets, la réponse ne pouvait être que subjective. Mais maintenant, je vous dis : « *Allez frapper aux portes et posez votre question.* » Vous verrez ce qu'on vous répondra, à Marseille, à Nantes-Rezé et bientôt à Briey-en-Forêt.

« Vous êtes un misanthrope ! »

— Il y a quand même des résistances. Comment les vaincre ?

Le Corbusier. — Aucune résistance. Bien sûr, si vous demandez aux gens qui ont leur petite maison, ils vous répondront : « *C'est épatant !* » Et ils sortiront les photos de famille. Mais si vous grattez un peu et si vous les interrogez sur leurs cultures de carottes et de petits pois, dans leur petit jardin, vous verrez qu'ils finiront par vous répondre qu'ils en ont trop, des petits pois et des carottes. Et ils ne peuvent même pas en donner aux voisins parce qu'eux aussi en ont trop !

Quant aux boulevards et au titi parisien qui vous dira : « *Moi, je ne veux pas les quitter, mes boulevards !* » — eh bien ! parlons-en des boulevards, ils sont jolis ! Que ce soit aux Champs-Elysées ou à Picpus, c'est devenu une abomination.

Tenez, je vais vous citer une anecdote. En 1920 — j'étais jeune en ce temps-là ! — j'étais membre d'une des commissions de Paris et cette commission a eu à s'occuper du problème de la reconversion des usines d'aviation en usines d'automobiles — Voisin et je ne sais plus qui. J'ai dit, sans intention agressive, sans penser à mal : « *Ces voitures sont faites pour venir dans Paris.* » Le président de la commission, l'architecte en chef de la Ville de Paris, s'est levé et, me désignant du doigt, s'est écrié : « *Monsieur, vous êtes un misanthrope !* » Le temps a suffi pour faire ressortir la vérité. Seulement, quand c'est trop tard, on meurt. Les villes peuvent mourir. Les pays peuvent mourir.

— Comment imposer ces vérités ?

Le Corbusier. — Voilà une phase du problème. Il faut le poser — et proposer des solutions. Procéder par expérimentations successives, à partir de la vie, à partir de toutes les traditions de l'histoire. Profiter du travail gigantesque d'une civilisation

Paris vu par Le Corbusier. *Les villes satellites : l'enfer des circulations.*

machiniste où des millions d'hommes apportent chacun leur grain de sel...

— Mais n'est-ce pas prêcher dans le désert s'il n'y a pas derrière ou les pouvoirs publics, ou des formes quelconques de pression que l'on peut faire jouer en faveur du mieux ?

Le Corbusier. — C'est alors que se situe la deuxième phase. Il s'agit de soumettre l'idée à qui de droit, à l'autorité, à ceux qui s'occupent de la gestion du quotidien, qui ont les moyens de s'enquérir des éléments pour juger. Il y a, me direz-vous, les

Jusqu'où peut-on reculer les limites de la mémoire?

Curieuse expérience dans un rapide

Je montai dans le premier compartiment qui me parut vide, sans me douter qu'un compagnon invisible s'y trouvait déjà, dont la conversation passionnante devait me tenir éveillé jusqu'au matin.

Le train s'ébranla lentement. Je regardai les lumières de Stockholm s'éteindre peu à peu, puis je me roulai dans mes couvertures en attendant le sommeil ; j'aperçus alors, en face de moi, un livre laissé par un voyageur.

Je le pris machinalement et j'en parcourus les premières lignes ; cinq minutes plus tard, je le lisais avec avidité comme le récit d'un ami qui me révélerait un trésor.

J'y apprenais, en effet, que tout le monde possède de la mémoire, une mémoire suffisante pour réaliser des prouesses fantastiques, mais que rares sont les personnes qui savent se servir de cette merveilleuse faculté. Il y était même expliqué, à titre d'exemple, comment l'homme le moins doué peut retenir facilement, après une seule lecture attentive et pour toujours, des notions aussi compliquées que la liste des cent principales villes du monde avec le chiffre de leur population.

Il me parut invraisemblable d'arriver à caser dans ma pauvre tête de quarante ans ces énumérations interminables de chiffres, de dates, de villes et de souverains, qui avaient fait mon désespoir lorsque j'allais à l'école et que ma mémoire était toute fraîche, et je résolus de vérifier si ce que ce livre disait était bien exact.

Je tirai un indicateur de ma valise et je me mis à lire posément, de la manière prescrite, le nom des cent stations de chemin de fer qui séparent Stockholm de Trehörningsjö.

Je constatai qu'il me suffisait d'une seule lecture pour pouvoir réciter cette liste dans l'ordre dans lequel je l'avais lue, puis en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la fin. Je pouvais même indiquer instantanément la position respective de n'importe quelle ville, par exemple énoncer quelle était la 27e, la 84e, la 36e, tant leurs noms s'étaient gravés profondément dans mon cerveau.

Je demeurai stupéfait d'avoir acquis un pouvoir aussi extraordinaire et je passai le reste de la nuit à tenter de nouvelles expériences, toutes plus compliquées les unes que les autres, sans arriver à trouver la limite de mes forces.

Bien entendu, je ne me bornai pas à ces exercices amusants et, dès le lendemain, j'utilisai d'une façon plus pratique ma connaissance des lois de l'esprit. Je pus ainsi retenir avec une incroyable facilité mes lectures, les airs de musique que j'entendais, le nom et la physionomie des personnes qui venaient me voir, leur adresse, mes rendez-vous d'affaires, et même apprendre en quatre mois la langue anglaise.

Si j'ai obtenu dans la vie de la fortune et du bonheur en quantité suffisante, c'est à ce livre que je le dois, car il m'a révélé comment fonctionne mon cerveau.

Sans doute désirez-vous acquérir, vous aussi, cette puissance mentale qui est notre meilleur atout pour réussir dans l'existence ; priez alors N. D. Borg, l'auteur de la méthode, de vous envoyer son petit ouvrage documentaire « Les Lois éternelles du Succès » dont une nouvelle édition vient de paraître en français. Il le distribue gratuitement à quiconque veut améliorer sa mémoire. Voici son adresse : N. D. Borg, chez Aubanel, 7, place Saint-Pierre, à Avignon. Ecrivez-lui tout de suite, avant que la nouvelle édition soit épuisée.

E. DORLIER.

(*Communiqué.*)

moyens d'information. Certes. Les discours : mais il n'en reste pas grand-chose. Ou le journal. Mais un journal ça vaut 24 heures, c'est fait de telle manière qu'il se vende de préférence à tel autre. Ainsi l'information n'est pas sérieuse. Il y a, bien sûr, les pays où les journaux font de l'information sérieuse, mais tout le monde s'endort à les lire. On n'y peut rien. Vous avez encore les périodiques, hebdomadaires ou mensuels et les livres, comme ce livre. Voilà un aboutissement, une étude sérieuse. Mais l'étude sérieuse n'est pas forcément destinée à tout le monde.

C'est une erreur de dire : tout le monde doit s'occuper de tout. En démocratie, il y a la délégation de pouvoirs, des étages différents comme dans les maisons, des marches superposées comme dans les escaliers. C'est en s'adressant à ces marches qu'on peut faire quelque chose. Je remarque simplement, par expérience, qu'en général on n'aboutit à des résultats que lorsque la catastrophe est à la porte ou qu'elle a déjà commencé.

« Soleil, que me veux-tu? »

— Que pensez-vous du dernier plan de réorganisation de la région parisienne ?

LE CORBUSIER. — Je ne suis pas beaucoup ces choses-là, parce que je suis un type à idées un peu fixes, quoique toujours motivées par des études sérieuses. On passe toujours pour fou dans cet honorable pays...

— Il semble que vous ayez été mieux compris à l'étranger. Pour la construction de Chandigarh, le gouvernement indien vous a fait plus grande confiance que n'aurait fait le gouvernement français.

LE CORBUSIER. — Le gouvernement français me ferait bien souvent confiance, mais il y a toutes les marches dont nous parlions, toutes les couches superposées, je ne dis pas de fonctionnaires, mais du fonctionnement des choses, et qui disent : « *Et nous, qu'allons-nous devenir ?* »

— En Inde, avez-vous été libre de faire ce que vous vouliez ?

LE CORBUSIER. — Mais non, on n'est jamais libre. J'ai quand même été libre de poser certains problèmes, comme le problème des chaises. En Inde, vous le savez, tout le monde s'assoit sur les talons. Mais comment faire certaines choses, taper à la machine, par exemple, quand on est assis sur ses talons ? Alors, on a décidé qu'il y aurait des chaises et maintenant tout le monde est assis sur des chaises et vit normalement.

— Quels sont les problèmes particuliers qui se sont posés à Chandigarh ?

LE CORBUSIER. — Le premier problème, ç'a été de dire : « *Soleil, que me veux-tu ?* » Parce que le climat est terrible. Vous avez des 45° dès les mois de mai-juin. Quand vous ouvrez la vitre de la voiture pour respirer, c'est un tourbillon d'air brûlant qui vous arrive.

Je me suis dit : « *Dois-je utiliser des vitrages ?* » Oui, car le soleil est bienfaisant. Mais il y a des moments de pointe où il est intolérable, où il devient l'ennemi des hommes. Alors, j'ai appliqué mes brise-soleil. Je les ai créés en 1932 pour Alger et pour Barcelone et utilisés en 1936 à Rio de Janeiro pour le ministère de l'Education nationale.

A Chandigarh donc, j'ai appliqué mes brise-soleil et j'ai utilisé les vents dominants. J'ai orienté mes bâtiments de telle façon que les vents les traversent. Ils sont en béton et avec des façades en verre à cent pour cent. Ça se fait beaucoup, en ce moment, les bâtiments officiels avec des façades en verre. Aux Nations Unies, par exemple, dont j'ai dirigé l'atelier pendant dix-huit mois et où on m'a volé mes plans. Seulement, pour ne pas faire comme moi, on n'a pas mis de brise-soleil et on crevait de chaleur. Alors, on a installé l'air conditionné. Résultat : on attrape des sinusites ou des angines en sortant. Ça n'a l'air de rien, mais c'est capital.

« La règle des 7 V »

A Chandigarh, il y a le vent et il y a des brise-soleil. Les brise-soleil contrôlent très exactement le soleil selon la latitude de l'endroit. C'est une géométrie implacable. De l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne, pas un rayon de soleil dans les bureaux. Seulement, il faut le faire. Ce n'est plus du style romain. C'est autre chose et c'est aussi très beau. A Rio, au début, on laissait les fenêtres du ministère de l'Education nationale allumées pour embellir la rade.

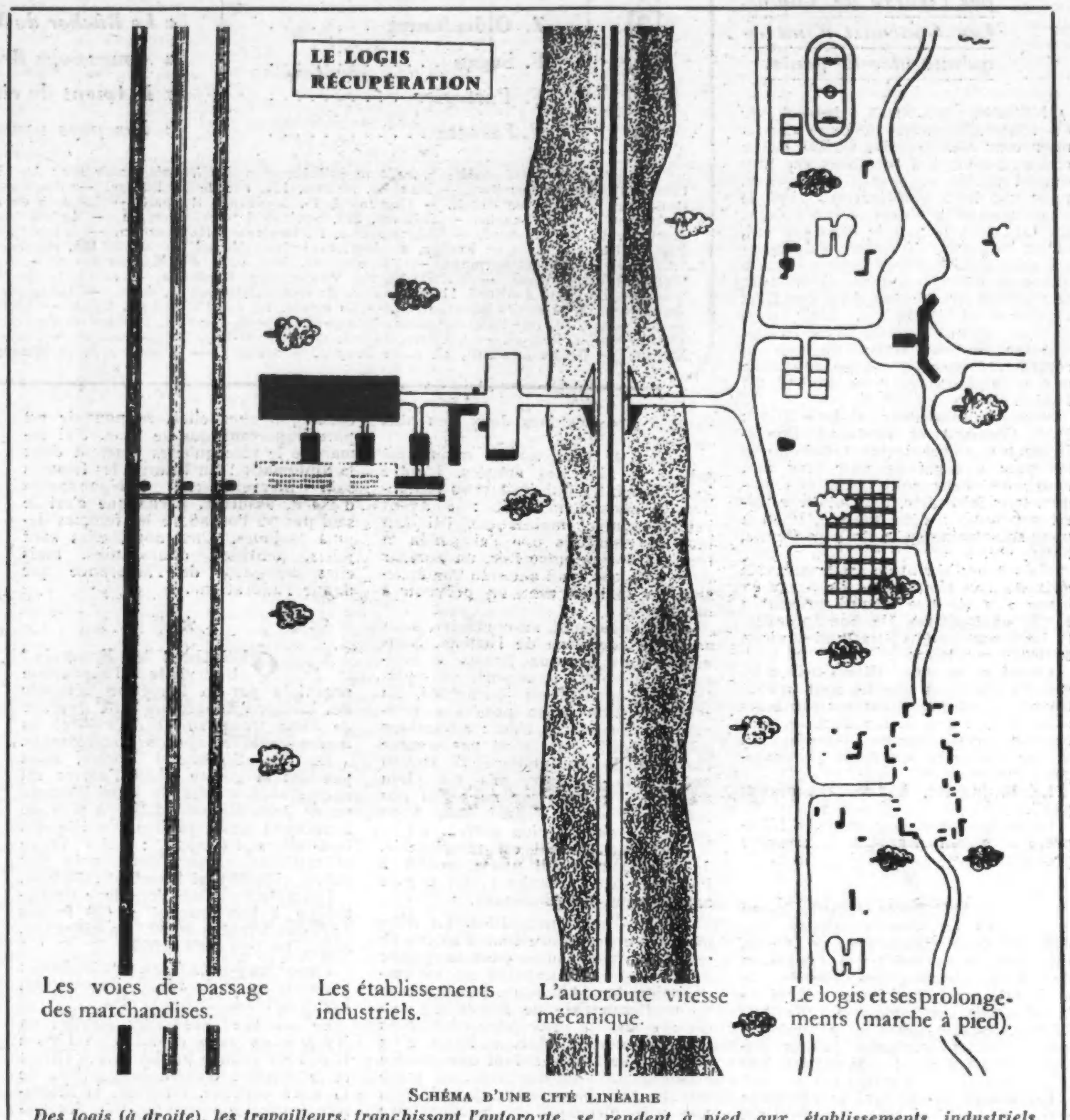


SCHÉMA D'UNE CITÉ LINÉAIRE

Des logis (à droite), les travailleurs, franchissant l'autoroute, se rendent à pied aux établissements industriels ravitaillés par les trois voies (à gauche).

— Que pensez-vous d'une expérience comme celle de Brasilia, au Brésil ?

LE CORBUSIER. — Elle est entre les mains de grands amis à moi, d'excellents types. J'ai vu les plans. C'est une ville gouvernementale, comme Chandigarh.

— A Chandigarh aussi, vous avez fait une expérience d'urbanisme total, établissant les plans d'une ville entière...

LE CORBUSIER. — Oui, ça a commencé en 1951. Mais je travaillais pour des gens qui ont fait leurs études à Oxford, qui sont anglicisés ! J'ai dû faire treize catégories d'habitations différentes, selon la conception anglo-saxonne de l'habitat : depuis le palais du gouverneur, la demeure du premier ministre, etc., jusqu'aux maisons des « peones ». Ça n'était pas ma conception, mais qu'y pouvais-je ?

— A quelles autres impositions avez-vous dû vous soumettre ?

LE CORBUSIER. — J'ai trouvé une aide formidable auprès de Nehru, qui est un type magnifique, d'une valeur extraordinaire. Grâce à lui, les problèmes se sont toujours arrangés. J'ai pu ainsi faire appliquer totalement la « règle des 7 V », les sept voies hiérarchisées qui permettent de régler la circulation moderne.

A Chandigarh, ces voies découpent, tous les 1.200 mètres, des carrés de 5 à 20.000 habitants, qui contiennent la vie de 24 heures, avec halles et tout, et qui tournent hermétiquement le dos aux V3, les routes à grande vitesse. J'avais proposé le même système à Bogota, où j'ai dressé le plan d'une ville de 400.000 habitants devant passer au million, mais là, je n'ai pas pu rester jusqu'au bout et les propriétaires ont été les plus forts : il y a maintenant des immeubles de huit étages, avec façade ouvrant sur la V3, ce qui est un danger et une absurdité.

Grâce à Nehru, ainsi j'ai pu faire accepter un autre projet auquel je tenais. Dans mes plans du Capitole se trouvait comprise la résidence du gouverneur, mais le gouverneur a jugé plus malin, de peur de s'embêter, d'aller habiter ailleurs. Ça faisait un Capitole sans tête. Alors, j'ai proposé un Palais de la Connaissance, un musée des connaissances humaines, où j'ai utilisé tous les moyens de l'électronique, les techniques d'audio-visualisation que j'avais déjà appliquées au pavillon Philips à l'Exposition de Bruxelles, et qui permettent d'exposer les problèmes modernes dans leur immense complexité. Ce pavillon a eu 1.250.000 visiteurs. Vous l'avez vu ?

— Oui.

LE CORBUSIER. — A Chandigarh, j'ai rappris mon métier une nouvelle fois encore. Parce qu'il y avait non seulement la chaleur, comme je vous ai dit, mais aussi la mousson, qui arrive en juillet, un vrai déluge. Il y a deux grands fleuves, dont le lit était à sec la plus grande partie de l'année. Alors, j'ai fait des raccordements et maintenant il y a un lac splendide, alimenté tout le temps malgré les dix mois d'évaporation. Au bord, c'est du sable, mais on a mis les engrais qu'il faut et on a planté des peupliers. Non seulement, ça fera une richesse considérable, ce bois, mais aussi ça écartera les dangers de glissement de sable, ça changera le climat, ça mettra à l'abri du vent. C'est ça, l'urbanisme.

Et j'ai oublié de vous dire que j'ai aussi installé des collines qui font des silhouettes dans cette plaine. Elles ont de 10 à 15 mètres de haut et elles sont construites avec la terre des fouilles : tranchées des voitures, tranchées des vélos (il y en a 4.000 qui arrivent tous les matins au secrétariat et qui repartent le soir), tranchées anti-chèvres et anti-vaches, parce qu'il faut penser à tout. On croit que la vie moderne est triste, mais elle peut être magnifique si elle est bien faite !...

— Croyez-vous que la vie moderne puisse aussi être magnifique à Paris ?

LE CORBUSIER. — Mais bien sûr ! Il suffit d'une décision. La formule de la « ville radieuse » peut parfaitement être réalisée à Paris, en commençant précisément par les îlots insalubres. Mais j'en parle longuement dans le livre, avec des projets précis portant également sur la circulation, sans quoi ça n'a pas de sens. Ce que je peux vous dire, c'est que Paris peut très bien, lui aussi, se répartir en « communes verticales, sans politique, collectivités d'individus ». D'individus maintenant dans sa plus grande intégrité leur liberté individuelle, mais consentant à des gestes collectifs pour le bien de chacun.

Milord présente "BLANC DE BLANC"

la chemise la plus blanche du monde en fibres nouvelles.

4 longueurs de manches — 3 ampleurs de poitrine

en exclusivité à Paris chez

MORTIMER 30, AVENUE FRANKLIN-D.-ROOSEVELT SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE

leleu 34, RUE DE CLICHY (près Trinité) 96, Bd DU MONTPARNASSE

LA SEMAINE

Anne-Marie de Vilaine vous raconte :

Grâce à « L'Express », Lawrence Durrell est bien traité par sa bouchère. Les Hongrois ont lu 47 millions de livres en 1958, mais pas l'œuvre de Camus. Les Goncourt n'ont eu qu'une idée de génie.

ANTOINE BLONDIN, lauréat de l'Interallié, a été couronné au premier tour avec 6 voix. Ce fut même embarrassant. Les membres du jury durent parler de choses et d'autres, pour que leurs délibérations aient le sérieux — et la durée — nécessaire. En fait, tout le monde était content, même Roger Giron (partisan de Georges-Emmanuel Clancier) qui a déclaré qu' « il faisait confiance à Blondin et le considérait comme un candidat extrêmement brillant ». L'air d'un homme qu'on réveille d'un songe, Antoine Blondin arriva un peu en retard et répondit avec conscience aux multiples interviews dont il fut l'objet.

Mais ce sont deux ex-Interallié : Paul Guimard et Bertrand Poirot-Delpech (membre du jury), qui étaient les plus anxieux de voir leur ami couronné. Leur sollicitude alla jusqu'à leur faire dire, une fois le résultat proclamé : « Le pauvre, il en a pour sa semaine en radio canadienne, belge, etc. »

Mais Blondin n'a pas eu le mauvais goût de s'en plaindre. « Le Singe en hiver » a été tiré jusqu'à présent à 11.000 exemplaires. Un bon Interallié (« Le Grand Dadais ») atteint environ 80.000 exemplaires.

Certains milieux littéraires craignent cependant que le coup d'Etat Goncourt, en dispersant sur plusieurs semaines les prix de fin d'année, n'ait émoussé cette saison l'intérêt du public et ne nuise à la vente des ouvrages couronnés.

Le 15 janvier, les chiffres auront parlé.

Le Renaudot et le prix de « L'Express » seront décernés la semaine prochaine.

★

LAWRENCE DURRELL, qui vit depuis quatre ans dans un petit village près de Nîmes, est sorti de sa retraite à l'occasion de la publication en France de « Mountolive », troisième volume de la tétralogie commencée avec « Justine ». « Mountolive » a déjà été salué avec enthousiasme par la critique américaine et sélectionné par le « Book of the Month Club ».

Un visage charnu qui se retrousse autour de ses yeux bleus, lorsqu'il rit, Lawrence Durrell, détendu et cordial, est enchanté de la Provence et de ses habitants :

« C'est par la bouchère, dit-il, que j'ai entendu pour la première fois le nom de « L'Express ». « *Mon mari, qui est un intellectuel,* m'a-t-elle dit, *a lu quelque chose sur vous dans ce journal.* » A ce moment-là, j'étais fauché comme un clochard, mais j'ai eu droit à des escalopes deux fois plus épaisses.

« Dans le Midi, tout le monde est artiste et aime les artistes. L'autre jour, le peintre qui était venu repeindre la maison m'a dit : « Avant j'étais peintre, maintenant j'ai fait tant de chantiers que j'ai perdu la touche ! » Une autre fois, un porteur de la gare qui avait entendu une émission sur moi est venu me prévenir à bicyclette.

« En Angleterre, au contraire, nous avons le complexe de l'artiste. Nous ne mettons presque jamais « écrivain » sur notre passeport, mais plutôt fonctionnaire ou journaliste. La seule question qu'on pose aux écrivains en Angleterre, c'est : « *Combien gagnez-vous ?* » Ce n'est pas comme l'hôtelier de Montpellier qui, voyant que j'étais étranger, m'a dit plein d'espoir : « *Monsieur ne serait pas écrivain ? — Si !* » *Ah ! bon. Vous permettez que j'écrive poète...* »

Lawrence Durrell est intarissable. Je lui demande s'il pense monter à Paris sa pièce, « Sapho », qui se joue actuellement en Allemagne.

« Je ne crois pas, dit-il. En Allemagne, on peut faire toutes sortes de tentatives parce que c'est le public dans chaque municipalité qui est responsable de son théâtre. Le directeur de la Compagnie de Hambourg m'a dit : « *Moi, je peux faire cinq flops dans l'année.* » Mais à Paris c'est comme à Londres, il faut une actrice connue, beaucoup d'argent... Ma pièce marche très bien là-bas, je suis très fier : je circule dans le répertoire comme un petit spoutnik, entre Schiller, Gœthe, Shaw et Büchner... Sapho, on ne sait presque rien d'elle. J'ai tout inventé, même son bégaiement. Vous comprenez, lorsque vous décrivez un grand personnage, il faut lui inventer une tare, un défaut, sans cela il ne serait pas un grand personnage... Pourquoi je mêle toujours les femmes à la politique ? Parce que je crois que chez elles, le pouvoir est plus important que le sexe. J'ai remarqué le rôle qu'elles jouaient dans la diplomatie ! En France, les femmes sont merveilleuses, indépendantes d'esprit, assurées, parce que c'est le seul pays où l'on adore les femmes depuis toujours. Chez nous, elles sont jolies, gentilles, courageuses, mais elles manquent de l'assurance que donne l'adoration... »

★

QUE lisent les Hongrois ? Une visite à l'exposition organisée par la Direction générale des Editions hongroises à l'Université de Paris (jusqu'au 11 décembre) en donne quelques aperçus intéressants.

En tête, Sigismond Moricz, mort pendant la guerre (dont l'œuvre est comparable à celle de Knut Hamsun ou de Jean Giono). Il tire à plus de 2 millions d'exemplaires. En tête des best-sellers étrangers : Jules Verne (1 million), suivi d'assez près par Balzac (550.000) et Stendhal (260.000).

Les auteurs édités dans la « Bibliothèque à bon marché » (50 francs environ) tirent à 60.000 de moyenne. Sagan ne tire qu'à 8.000.

Parmi les poètes étrangers traduits : Supervielle, P.-J. Jouve, Saint John Perse, Artaud, Michaux, etc.

Le nombre d'ouvrages publiés en Hongrie est passé de 8.156 en 1938 à 15.022 (la France publie 13.000 titres) et le nombre d'exemplaires tirés de 17 à 47 millions. En 1958, la littérature française venait en tête des traductions (70), suivie de la littérature soviétique (58).

Cette manifestation hongroise à Paris est la réplique de l'Exposition de l'édition française, organisée à Budapest par le Cercle de la Librairie le mois dernier. C'était la première fois depuis 1939 que la France était présente officiellement en Hongrie. Le succès fut immense. Plus de 40.000 visiteurs visitèrent les stands, le public commanda pour 6 millions de livres.

Bien entendu, aucun ouvrage du plus grand écrivain hongrois actuel, Tibor Déry, ne peut se trouver à Budapest (celui-ci étant toujours incarcéré, ainsi que vingt-quatre autres intellectuels hongrois). Pas plus d'ailleurs que les œuvres d'Albert Camus, dont on sait qu'il dépense une partie de son prix Nobel en pensions versées aux femmes des écrivains prisonniers.

★

LE grand-père de Jean-Claude Fasquelle avait jugé inutile de publier certains passages du journal des Goncourt (1). Son petit-fils en restitue aujourd'hui la version intégrale en quatre volumes qui seront en librairie le 5 décembre. Un bref regard sur le tome III (journal d'Edmond) et l'on est confronté avec toute la petitesse, l'aigreur et la vulgarité d'esprit du monde : « La princesse, depuis trois mois, m'assassine de l'éloge du livre de M. le duc de Broglie, mais de « Madame de Châteauroux » et des « Frères Zemganno », elle ne m'a jamais soufflé mot. Un compliment d'elle m'aurait fait peur, et je me serais dit : « Est-ce que par hasard, j'aurais fait un mauvais livre ? » Mais une allusion... m'aurait fait plaisir. »

« Zola a une gens de jeunes fidèles, dont le malin écrivain entretient et nourrit l'admiration... par l'octroi de correspondances à l'étranger, le faufilement bien payé dans les journaux où il règne en maître... »

« Déjeuné avec Flaubert... une mèche de ses grands cheveux de la nuque, remontée sur son crâne dénudé, fait penser à son ascendance de Peau-Rouge... A cinq heures, essoufflé et bedonnant dans un pantalon clair, arrive Zola, qui revient du Grand Prix, où il est allé étudier les courses pour mettre dans « Nana » un de ces placages à la mode dans les romans d'aujourd'hui. » (...)

« Une erreur de trois centimes dans le compte d'une année a fait passer cinq jours et cinq nuits aux sept employés de la fortune privée des Rothschild... » « J'ai publié mon « Théâtre » avec une préface qui méritait discussion et une biographie de la Saint-Huberty. Eh bien ! sauf deux ou trois articles d'amis, pas une ligne de ces journaux qui feraient six colonnes sur un rot de Sarah Bernhardt ou sur un pet de Zola. Décidément, mes contemporains ne veulent pas de moi... »

Passons sur une conversation de dîner où le comportement sexuel de Daudet est décrit avec minutie.

Un livre de plus de 1.000 pages qui trace le portrait le plus éclatant — et le plus tragique — qui soit de l'écrivain raté. Seule idée de génie ! le prix qui perpétue encore aujourd'hui le nom des Goncourt.

A.-M. V.

(1) Fasquelle, Flammarion.

LES SUCCÈS DE NOVEMBRE

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de novembre :

			Classement d'Octobre
1	A. Schwarz-Bart	*« Le dernier des Justes ».*	2ᵉ
2	Ch. de Gaulle	*« Le Salut ».*	1ᵉʳ
3	A. Blondin	*« Un Singe en Hiver ».*	
4	G. di Lampedusa	*« Le Guépard ».*	
5	A. Vidalie	*« La Belle Française ».*	
6	J. Grandmougin	*« Diagnostic de la France ».*	
7	Z. Oldenbourg	*« Le Bûcher de Montségur ».*	5ᵉ
8	F. Sagan	*« Aimez-vous Brahms.. ».*	3ᵉ
9	F. Parturier	*« L'Amant de cinq jours ».*	4ᵉ
10	Y. Lacoste	*« Les pays sous-développés ».*	

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des libraires suivants : Au Charlot-d'Or, 14 *bis*, avenue Bosquet. — Cidini, 43, avenue Secrétan. — Max Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe. — Flammarion, 25, boulevard des Italiens. — Galignani, 224, rue de Rivoli. — Gallimard, 15, boulevard Raspail. — La Joie de Lire, 40, rue Saint-Séverin. — Jonas, 14-16, rue Maison-Blanche. — Julliard, 229, boulevard Saint-Germain. — Lettre Ouverte, 213, rue de la Convention. — Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — Robert Marin, 18, boulevard Haussmann. — Librairie de Paris, 7-9-11, place de Clichy. — Presses Universitaires de France, 49, boulevard Saint-Michel. — Stock, 155, rue Saint-Honoré. — Librairie du XXᵉ siècle, 185, boulevard Saint-Germain. — Tschann, 84, boulevard du Montparnasse. — A l'Ecritoire d'Or, 60, cours Georges-Clémenceau, Bordeaux. — Mollat, 15, rue Vital-Carles, Bordeaux. — Librairie de l'Université, 2, square des Postes, Grenoble. — Le Furet du-Nord, 11 et 13, place du Général-de-Gaulle, Lille. — G. Landaud, 2, rue Jules-Guesde, Limoges. — Demortière, 8, place Bellecour, Lyon. — La Proue, 15, rue Childebert, Lyon. — Librairie Foch, 11, rue Foch, Montpellier. — Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem, Montpellier. — E. Escolan, 7, place du Palais, Rennes. — Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche, Rennes. — L'Astrée, 14, rue du Général-Foy, Saint-Etienne. — Plaine, 27, avenue de la Libération, Saint-Etienne. — Berger-Levrault, 23, place Broglie, Strasbourg. — Librairie de la Mésange, 12, rue de la Mésange, Strasbourg.

Vient de paraître
L'AUTRICHE
24ᵉ titre du "MONDE EN COULEURS"
Textes des meilleurs écrivains français et autrichiens
300 ILLUSTRATIONS ET CARTES EN COULEURS

Tous les renseignements sur les stations de SPORTS D'HIVER
ODÉ
Le volume 408 pages, cartonné : 1.950 frs • relié pleine peau : 3.600 frs

POÉSIE

« Les Deux Aurores » par Jacques Charpier

● *Un 'art de passion et d'ordre.*

APRES la première guerre mondiale, une génération de poètes s'était révélée dont nul ne conteste le génie (sinon pour amuser). Supervielle, Jouve, Perse, Ponge, Michaux (1)... Après la seconde guerre mondiale, une autre génération (2) est apparue, qui doit beaucoup et de cent manières à la précédente. Jean Paris, voici quelques années, lui consacrait une précieuse « Anthologie de la Poésie Nouvelle » (3). Ces poètes ont tous entre trente et quarante ans. Ils ne sont plus à « promettre » : les recueils qu'ils publient aujourd'hui affirment une personnalité, une singularité, une manière d'être et de faire que les précédents déjà dessinaient.

Ce sont des poètes adultes : Y. Bonnefoy, A. du Bouchet, R. Giroux, E. Glissant, J. Grosjean, J. Laude, P. Oster, H. Pichette, R. Weingarten. J'ajoute Ph. Jacottet, C. Vigée et J.-C. Renard, qui ne figurent pas dans l' « Anthologie ». Enfin, Jacques Charpier.

Les chiennes de la mort

Ce dernier nous donne, avec « Les Deux Aurores » (4), le grand poème que ses écrits antérieurs laissaient espérer, sinon pressentir. Moins sensible que jadis à l'influence de Saint John Perse (et qui se combinait avec celle exercée par le surréalisme), Jacques Charpier a trouvé sa voie et sa voix, les moyens d'un chant admirablement simple dont le présent recueil n'est sans doute qu'un fragment. Chacun s'interrogera sur la nature d'une poésie à la fois violente et retenue, où la ferveur s'allie à la tristesse, où l'emportement lyrique est balancé par la rigueur intellectuelle et le souci — plus que le souci, la passion — de *l'ordre*. Passion que l'argument du poème révèle, autant que la forme qui l'exprime : un homme s'interroge au moment que le jour se lève : tournera-t-il le dos à son adolescence qui l'habite encore et le poursuit de ses rêves vains, de ses mondes faussement secrets, en jouant de la nostalgie des paradis ? Ou s'il choisira le jour et sa dure lumière, le présent plutôt que le passé ? Poser ainsi la question, c'est répondre. Des vers de grand poète disent la tentation de *jouer* à l'enfant et à l'adolescent. Tel celui-ci, à l'accent racinien :

« *Mais le jour n'est pour moi qu'une [éternelle alarme...*

Ailleurs :

« *Je me veux en celui que je fus, embaumé,*
« *Brasier des nuits anciennes, ô mon Empire !*
« *Mille poignards me font mille sourires*
« *Et viennent me lécher les chiennes de la mort...*

Tout le poème est ainsi *dramatisé* par de multiples oppositions qui insistent sur l'hésitation du poète et montrent que le choix, lui, est plus que douloureux, déchirant : accepter l'âge d'homme, c'est accepter la mort, cet *ordre* dont je parlais. Riche Jacques Charpier : cette poésie de l'expérience est aussi une poésie de culture et qui doit beaucoup à la réflexion sur la nature de la poésie. De là, peut-être, qu'elle nous soit satisfaction profonde et totale et que naisse en nous cette émotion qu'il serait peu décent de rentrer.

YVES BERGER.

(1) Pour ne parler que des vivants.

(2) Il manque à la liste des « aînés », René Char qui, né en 1907, est à cheval sur les deux générations.

(3) Ed. du Rocher.

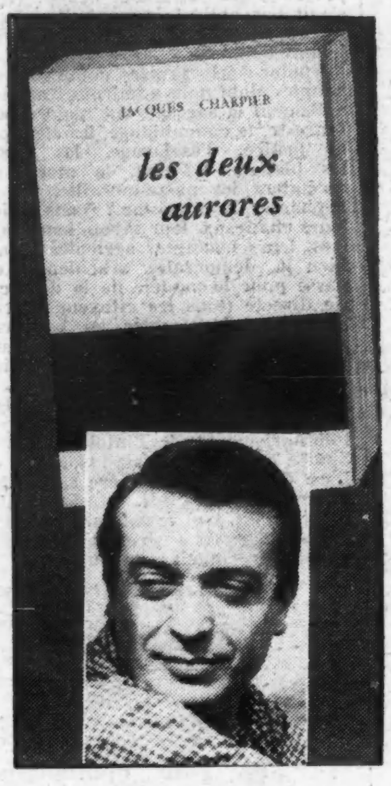
(4) Ed. Seghers, 60 pages, 480 fr.

HISTOIRE

« La vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès » par Robert Flacelière.

● *L'histoire d'une bourgade miraculeuse : Athènes.*

VOICI le vingt-neuvième ouvrage, si je ne me trompe, d'une collection précieuse, qui nous a déjà promenés de l'Egypte ancienne à la Russie du dernier tsar en passant par Carthage, Rome, la Gaule, les derniers Incas, la Florence des Médicis et la Vienne de Mozart. Elle nous offre la deuxième face de cette lune qu'est le passé de l'humanité : la face obscure, parce que le plus souvent méprisée par l'Histoire tout occupée de ses victoires ou de ses chutes d'empires, panaches, fanfares, grands cris, destins drapés.



JACQUES CHARPIER
Mille poignards et mille sourires.

ROBERT FLACELIÈRE
L'autre face de la lune.

Dans cette ombre, ce ne sont plus panaches et robes du sacre, oh ! non, mais la tunique du jardinier, le bleu de chauffe, la layette. Et si la guerre intervient (depuis que le monde est monde, elle participe — on ne le sait que trop — de la vie quotidienne), elle intervient non par le massacre ou le triomphe, mais par le brodequin, le rata, la discipline, l'infirmerie, les invalides.

Bref, nous voilà, comme disait Flambeau, du côté des obscurs, des sans-grade. Voilà tout ce qui, n'étant pas historique, échappe à l'Histoire : le banal, l'ordinaire, le lot commun : celui des gens trop petits pour que leurs histoires soient à l'échelle de l'Histoire.

Parler de la vie quotidienne en Grèce au siècle de Périclès (1) offre une double difficulté. La Grèce n'existe pas, c'est bien connu ; il existe des « Grèces » sans doute moralement unies dans leur opposition aux « barbares », mais profondément divisées sur le plan des institutions, des us et coutumes : le Thébain, le Spartiate, l'Athénien ne connaissent pas la même existence quotidienne.

Deuxième difficulté : le siècle de Périclès n'a duré que vingt ans (450-429 avant J.-C.), comme celui de Louis XIV. L'auteur, Robert Flacelière, est fort justement estimé pour ses travaux sur Plutarque. Après le IVe siècle avant J.-C., les Grecs basculeront sous la domination macédonienne, prélude « aux multiples et profondes transformations politiques et sociales de l'époque dite hellénistique ou alexandrine ». De plus, l'auteur a surtout braqué son projecteur sur Athènes, pour la raison nécessaire et suffisante que la plupart des auteurs classiques sont Athéniens et que les ruines d'Athènes ont été, si l'on peut dire, privilégiées.

Curieuse ville que cette bourgade, avec ses soutes de l'Agora, ses ruelles grouillantes au pied de l'Acropole, ses odeurs de friture. Giraudoux Athénien d'honneur (il a aujourd'hui retrouvé sa vraie patrie : Giraudoux est un auteur grec), a chanté une Grèce qui serait « des rois et des chèvres éparpillés sur du marbre » (je cite de mémoire) : cela est vrai d'une Grèce idéale, à la fois mythique et mythologique, bref : poétique, giralducienne.

La vraie Athènes, la terrestre, la quotidienne, il faudrait plutôt l'imaginer sous les traits d'un marché oriental, truffé de métèques discutailleurs (métèque : étranger toléré par les citoyens), de politiciens éloquents, infatigables, d'athlètes qui passent le plus clair de leur temps dans des gymnases suburbains dont la construction paraissait si belle que leur nom est demeuré immortel : l'Académie, le lycée. Et planant sur toute cette agitation merveilleusement bavarde, concrétisant cette fameuse esthétique de l'ordre harmonieux, alors oui, le marbre de Giraudoux — mais colorié, ruisselant de couleurs gueulantes — l'Acropole.

Une délicate question

Voulez-vous ne plus rien ignorer des fiançailles spartiates — *la jeune fille enlevée était remise aux mains d'une femme... qui lui coupait les cheveux ras, l'affublait d'un costume et de*

→

(1) Ed. Hachette, 368 pages, 850 francs.

RJ
Vient de paraître...
JULLIARD

Georges VAUCHER
Gamal Abdel Nasser et son équipe
Tome I - Les années de guerre et d'humiliation

Correspondant du Journal de Genève, et pendant la guerre 1940-1945, délégué de la Croix-Rouge Internationale pour le Moyen Orient, Georges Vaucher habite le Caire depuis plus de trente ans. Frappé par l'ampleur de la Révolution nassérienne, Georges Vaucher a voulu donner un portrait de l'homme qui a si profondément modifié l'avenir politique de l'Egypte. Dans le premier tome de cet important ouvrage qui vient de paraître en librairie, l'auteur analyse la formation intellectuelle et militaire de Nasser, il recherche quelles sont les diverses raisons qui l'ont amené à se dresser contre la monarchie et comment il a préparé et réalisé le fameux coup d'Etat de 1952 qui lui ont permis de conquérir le pouvoir.

Attilio GAUDIO
Le Pakistan, 90 millions de musulmans

Sait-on que ce pays étrange se compose de deux territoires séparés par 2.000 kilomètres de République Indienne, qu'il est le plus grand Etat musulman du monde puisqu'il compte 90 millions d'âmes ? L'ouvrage d'Attilio Gaudio qui vient de paraître décrit ce pays à la fois très ancien et tout jeune, explique sa formation, son histoire, sa vie économique et nous montre les merveilles archéologiques qu'il abrite. Il ne semble pas qu'un livre à la fois aussi complet et aussi attractif sur l'un des problèmes capitaux de l'Orient ait jamais été publié et c'est ce qui en fait tout le prix.

JULLIARD

ÉCONOMIE ET POLITIQUE

NOVEMBRE 1959

- Les facteurs économiques des changements politiques actuels.
- L'énergie en Europe et en France : conséquences et contradictions de la reconversion pétrolière.
- Le recul de la domination économique américaine et l'affaiblissement du dollar.
- L'économie des exploitations agricoles : comptabilité, rendements, profits.
- La concentration du commerce depuis 1950.
- Notes et chroniques sur le pouvoir d'achat paysan, la colonisation agricole en Algérie, la dette extérieure de la France, les niveaux de vie en Tunisie, la décentralisation industrielle, etc.

Vente et abonnements :
51, rue Cambon, PARIS - C.C.P. 17.400.09
ET DANS LES LIBRAIRIES
Le numéro : 275 francs
Abonnement d'un an : France 2.500 francs
Etranger : 3.200 francs

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
500 francs
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CORRESPONDANCE INÉDITE DE
IVAN LE TERRIBLE
un machiavel russe ?
SEGHERS-ÉDITEUR
UN VOLUME CLUB 1800 F.

Vient de paraître :
LE GUÉPARD
roman de G. Tomasi, prince de Lampedusa
"Un événement littéraire de résonance mondiale." RÉALITÉS
SEUIL

PRIX MÉDICIS
(LE RENAUDOT DU FEMINA)
à
CLAUDE MAURIAC
pour son roman
LE DINER EN VILLE
aux ÉDITIONS ALBIN MICHEL

le film
vous a passionné
pendant 2 h. 30
autopsie d'un meurtre
le livre
vous passionnera
pendant 400 pages
CALMANN-LEVY

LES ŒUVRES LITTÉRAIRES COMPLÈTES DE
DOSTOÏEVSKI
en 16 volumes
texte intégral
1 volume par mois depuis le 15 novembre

Après Balzac et Victor Hugo, les Editions RENCONTRE, société coopérative sans but lucratif, à Lausanne, présentent :

pour la première fois en langue française, les Œuvres littéraires complètes du grand écrivain russe qui a si profondément marqué notre temps.

Introduction générale — notes explicatives à chaque œuvre — traductions soigneusement sélectionnées et revisées, sous la direction de M. Alexandre Soloviev, professeur de littérature slave à l'Université de Genève, dont le père fut l'ami de DOSTOÏEVSKI.

Forts volumes jusqu'à 750 pages, typographie soignée en deux couleurs sur beau papier apprêté ivoire, reliure de luxe en plein cuir Pellier, plats rembourrés, gros grain maroquin bleu foncé, gaufrage or, tranchefile, fers originaux et gardes de couleurs de J.-P. Bittener.

Seul un examen personnel sans engagement vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative, à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume.

CHAQUE VOLUME 750 1 VOLUME PAR MOIS

BON POUR UN EXAMEN GRATUIT de 8 jours, sans engagement ni frais

Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement, le premier volume des « Œuvres littéraires complètes de DOSTOÏEVSKI », et le bulletin de présentation. Après 8 jours, je vous le retournerai, ou m'engagerai à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.

M./Mme/Mlle ______ Prénom : ______
Adresse : ______
Signature : ______
à découper et à envoyer aux J 1

ÉDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE — PARIS Ve
20, rue de l'Ale, LAUSANNE 69, bd Anspach, BRUXELLES

chaussures d'homme et la couchait sur une paillasse, seule et sans lumière. Le fiancé, qui avait pris son repas en commun avec ses compagnons, comme d'habitude, entrait, lui déliait la ceinture et, la prenant dans ses bras, la portait sur le lit. Après avoir passé avec elle un temps assez court, il retournait ensuite dormir auprès de ses camarades.*

Bizarre, non ? Ou significatif, comme on voudra. Tout se passe comme si les Spartiates voulaient dorer la pilule : il faut des enfants, Sparte punit par la loi les célibataires endurcis, Athènes les blâme, mais nul doute pour le Spartiate comme pour l'Athénien moyen, le mariage est un devoir civique, on se marie par convenance religieuse ou sociale, non par goût.

A ce détour, il faut rendre hommage à l'honnêteté et à l'érudition de M. Robert Flacelière, qui traite le délicat problème de la pédérastie en évitant aussi bien le ridicule de l'indignation que l'indiscrétion du prosélytisme. Il souligne simplement l'importance que cet amour occupe (il ne s'agit pas obligatoirement d'un commerce charnel) dans l'éducation des jeunes hommes.

Voulez-vous savoir comment ces peuples, dont nous admirons traditionnellement la sagesse, ont réagi devant l'inceste, le concubinage, les élections, la justice, l'esclavage, les dieux, les plaisirs, l'argent, la mort ? Ce qu'étaient les passe-muraille, les sycophantes, l'ostracisme ? Quels étaient leurs chapeaux, leur savon, leurs théâtres, leurs machines agricoles ? Combien la démocratie athénienne qui passe pour le modèle de la démocratie directe (tous les citoyens participent dans l'Assemblée au gouvernement), mais où la cité se proclame « souveraine sur les citoyens qui la composent » et « cimentée par les cultes », offre en fait le visage, malgré le réel libéralisme des Athéniens, du totalitarisme et de l'intolérance ? Et Sparte celui du parfait fascisme ? Le livre de Robert Flacelière satisfait à toutes nos curiosités. Il est, de plus, passionnant, tant le colossal travail de recherches qu'il a nécessité est camouflé derrière la vivacité du ton.

JEAN-LOUIS BORY.

DOCUMENT

Le Bestiaire

● *Tout homme qui aime son chien est-il un Léautaud en puissance?*

J'ai besoin, par moments, de caresser, d'aimer, de chérir, de m'apitoyer sur une tendresse.

La question des animaux m'a beaucoup servi de pierre de touche, souvent. Il y a là pour moi un grand enseignement sur les individus.

Je suis toujours du côté de celui qui souffre et qui pâtit. Je n'ai pas le goût du châtiment.

(« *Journal littéraire* ».)

(Les Editions Grasset vont publier, sous le titre « Le Bestiaire », un choix de textes de Paul Léautaud. Ce livre sera présenté par Mme Marie Dormoy, qui fut la confidente de Léautaud. Nous publions ici de larges extraits de sa préface qui éclaire de façon intéressante les relations de l'écrivain misanthrope et des animaux.)

LA principale, pour ne pas dire la seule constante de la vie de Léautaud, fut son amour pour les animaux. Amour actif, amour exclusif, amour fait de perpétuels renoncements et d'innombrables sacrifices. Ce qu'il n'a donné ni à sa famille, ni à ses amis, ni à ses maîtresses, il l'a donné aux bêtes. A cet amour, il sacrifia son bien-être, sa quiétude, ses amours, parfois même ce qui lui était le plus cher au monde : le bonheur d'écrire.

Avec les humains, il était dur, parfois féroce. Comme l'a si justement précisé Paul Valéry : « *Léautaud n'est pas méchant, il est mauvais et, pour les amis, il en rajoute.* »

Tabac

Il en « rajoutait » aussi pour sa famille, pour ses maîtresses. Quand Jeanne Marié, la première de toutes, souffrait de quelque malaise de jeune femme, il allait se promener. Quand Georgette, pourtant la plus aimée, se montrait triste ou soucieuse, il ne se rendait pas aux rendez-vous convenus. Quand son seul ami, Van Bever, fut immobilisé par un mal sans retour, il ne le visita que rarement, parce qu'il lui répugnait de constater, chez autrui, une déchéance dont il pourrait être lui-même, tôt ou tard, atteint. Quand son père fut à toute extrémité, il ne se tint auprès de lui que pour noter, avec une révoltante précision, les moindres détails de son agonie. Si le spectacle des moribonds, des cadavres, l'attirait, ce n'était pas par pitié, mais bien parce qu'il cherchait auprès d'eux à comprendre ce mystère qu'était pour lui la mort, afin de mieux s'en défendre, d'en reculer l'extrême échéance, tant il en avait la crainte et l'horreur. Mais si une de ses chattes était en gésine, si un de ses chiens se cassait une patte, si la guenon toussait de façon inquiétante, il n'était pas de soins qu'il ne leur prodiguât, pas de plaisir qu'il ne leur sacrifiât, ceci autant pour leur venir en aide que pour satisfaire à ce « *besoin de caresser, d'aimer, de chérir, de s'apitoyer sur une tendresse* ».

Cet exclusif amour des bêtes, Paul Léautaud le tenait très probablement de son père, Firmin Léautaud, qui avait la passion des chiens. Il en hébergeait une bonne quinzaine. Non des chiens recueillis, comme le fera plus tard son fils, mais issus d'un couple dont on gardait toute la descendance (...)

Enfant sans mère, Paul fut adopté, dans le plein sens du mot, par un des chiens de la maison, nommé Tabac, parce que sa robe, d'un beau brin doré, le faisait ressembler aux meilleurs cigares.

Tabac prenait son rôle au sérieux. Le matin, d'un léger aboiement, il réveillait l'enfant et présidait gravement à sa toilette. Après le petit déjeuner pris en commun, il le conduisait à l'école. A midi, il venait l'y rechercher, toujours en avance sur l'heure, assis sur le trottoir, impassible parmi les mères-poules caquetantes et jacassantes. L'enfant et le chien marchaient côte à côte, celui-ci attentif, celui-là étroitement surveillé (...)

Un déménagement

Ce fut pêle-mêle avec les chiens que Paul fit le voyage de Paris à Courbevoie, quand toute la famille, quittant la rue des Martyrs, alla s'installer en banlieue.

Le déménagement fut toute une affaire. Quand les meubles furent enfin calés dans la voiture, Firmin Léautaud et sa jeune maîtresse s'installèrent sur le siège, avec le cocher. A eux deux, ils occupaient toute la place disponible. Que faire de Paul ? Que faire des quinze chiens ? Firmin Léautaud, qui avait le génie des solutions pratiques, fourra son fils et ses bêtes dans la caisse généralement réservée à la batterie de cuisine, qu'on suspendait alors sous le coffre des camions.

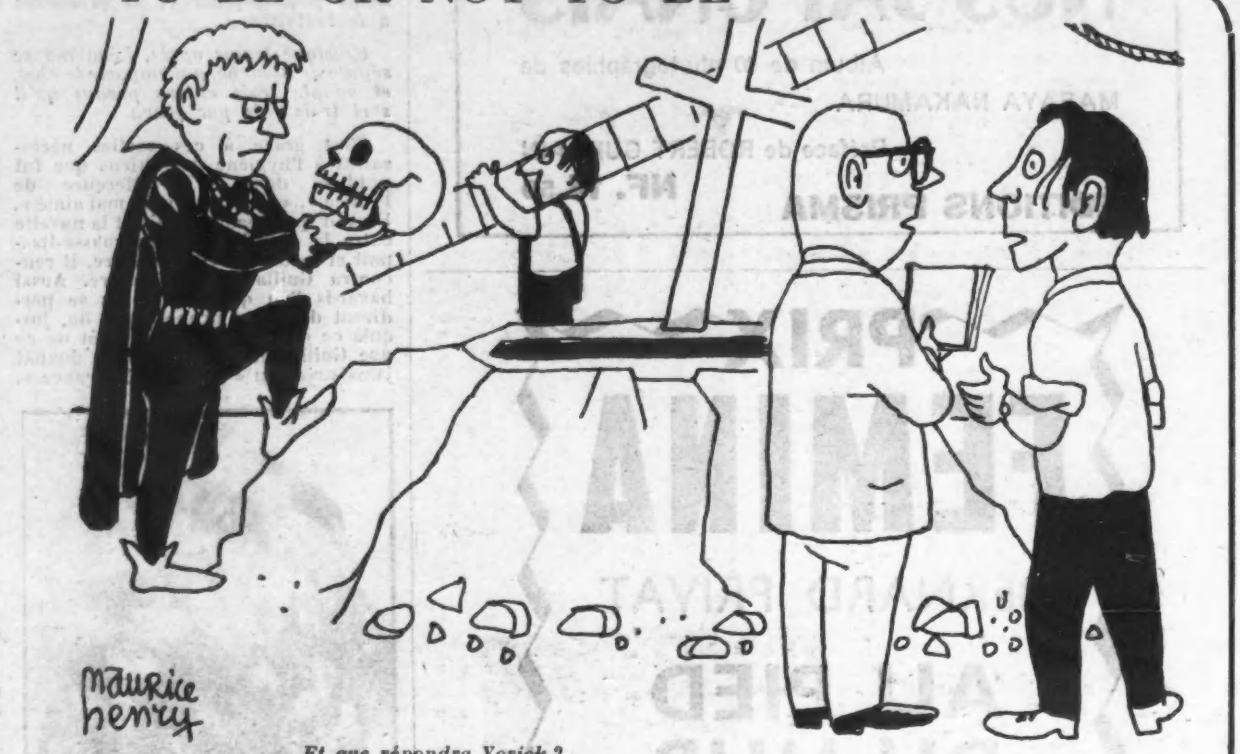
La voiture se mit en route, allégrement menée par deux solides perche-

REMISE ET CONDITIONS EXCEPTIONNELLES
aux premiers souscripteurs du
GRAND LAROUSSE ENCYCLOPÉDIQUE
en 10 volumes
Renseignements : CLUB DES BIBLIOPHILES DAN. 15-35
5, quai de Conti, PARIS (6e) ODE. 93-00

TO BE OR NOT TO BE

Yves Bonnefoy, le meilleur poète de la jeune génération, vient de publier au Club du Livre français la traduction de « Hamlet » et de « Jules César ».

Il est intéressant de comparer sa traduction du célèbre monologue d'Hamlet à la plus fameuse, celle d'André Gide et, bien entendu, à l'original pour ceux qui ont la chance de posséder à fond l'anglais.



— Et que répondra Yorick ?
— « Clac ! Clac ! » en esperanto.

André Gide :

HAMLET. — Etre ou ne pas être : telle est la question. Y a-t-il pour l'âme plus de noblesse à endurer les coups et les revers d'une injurieuse fortune, ou à s'armer contre elle pour mettre frein à une marée de douleurs ? Mourir : dormir ; c'est tout. Calmer enfin, dit-on, dans le sommeil les affreux battements du cœur; quelle conclusion des maux héréditaires serait plus dévotement souhaitée ? Mourir, dormir ; dormir... rêver peut-être. C'est là le hic ! Car, échappés des liens charnels, si, dans ce sommeil du trépas, il nous vient des songes... halte-là ! Cette considération prolonge la calamité de la vie. Car, sinon, qui supporterait du sort les soufflets et les avanies, les torts de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux, les affres de l'amour dédaigné, les remises de la justice, l'insolence des gens officiels, les rebuffades que les méritants rencontrent auprès des indignes, alors qu'un petit coup de pointe viendrait à bout de tout cela ? Qui donc assumerait ces charges, accepterait de geindre et de suer sous le faix écrasant de la vie, s'il n'y avait cette crainte de quelque sorte après la mort, mystérieuse contrée d'où nul voyageur ne revient ? Voici l'énigme qui nous engage à supporter les maux présents, plutôt que de nous en échapper vers ces autres dont nous ne connaissons rien. Et c'est ainsi que la conscience fait de chacun de nous un couard ; c'est ainsi que la verdeur première de nos résolutions s'étiole à l'ombre pâle de la pensée ; c'est ainsi que nos entreprises de grand essor et conséquence tournent leur courant de travers et se déroutent de l'action. Mais tout doux ! La belle Ophélie ! O Nymphe, intercédez pour mes péchés dans vos prières.

Yves Bonnefoy :

HAMLET. — Etre ou n'être pas. C'est la question.
Est-il plus noble pour une âme de souffrir
Les flèches et les coups d'une atroce fortune,
Ou de prendre les armes contre une mer de troubles
Et de leur faire front, et d'y mettre fin ? Mourir, dormir,
Rien de plus ; oh ! penser qu'un sommeil peut finir
La souffrance du cœur et les mille blessures
Qui sont le lot de la chair ; oui, c'est un dénouement
Ardemment désirable ! Mourir, dormir
— Dormir, rêver peut-être. Ah ! c'est l'obstacle !
Car l'anxiété des rêves qui viendront
Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons
Chassé de nous le tumulte de vivre,
Est là pour retenir, c'est la pensée
Qui fait que le malheur a si longue vie.
Qui en effet supporterait le fouet du siècle,
L'injure du tyran, les mépris de l'orgueil,
L'angoisse dans l'amour bafoué la lente loi
Et la morgue des gens en place, rebuffades
Que le mérite doit souffrir des êtres vils,
Alors qu'il peut se délivrer lui-même
D'un simple coup de poignard ? Qui voudrait ces fardeaux,
Et gémir et suer sous l'épuisante vie,
Si la terreur de quelque chose après la mort,
Ce pays inconnu dont nul voyageur
N'a repassé la frontière, ne troublait
Notre dessein, nous faisant préférer
Les maux que nous avons à d'autres obscurs.
Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,
Les natives couleurs de la décision
S'affaiblissent dans l'ombre de la pensée,
Et des projets d'une haute volée
Sur cette idée se brisent et viennent perdre
Leur nom même d'action... Mais taisons-nous,
Voici la belle Ophélie... Nymphe, dans tes prières,
Souviens-toi de tous les péchés.

Shakespeare :

HAMLET. — To be or not to be, — that is the question :
Whether 'tis nobler in the mind to suffer
The slings and arrows of outrageous fortune,
Or to take arms against a sea of troubles.
And by opposing end them ? To die —to sleep—
No more ; and, by a sleep, to say we end
The heart-ache, and the thousand natural shocks
Devoutly to be wish'd. To die —to sleep—
To sleep, perchance to dream: ay, there's the rub
For in that sleep of death what dreams may come
When we have shuffled off this mortal coil,
Must give us pause: there's the respect
That makes calamity of so long life ;
For who would bear the whips and scorns of time,
The pangs of despid'd love, the law's delay,
The insolence of office, and the spurns
That patient merit of the unworthy takes,
When he himself might his quietus make
With a bare bodkin ? who would fardels bear,
To grund and sweat under a weary life,
But that the dread of something after death.
The undiscover'd country, from whose bourn
No traveller returns, puzzles the will,
And makes us rather bear those ills we have,
Than fly to others that we know not of ?
Thus conscience does make cowards of us all ;
And thus the native hue of resolution
Is sicklied o'er with the pale cast of thought ;
And enterprises of great pith and moment,
With this regard, their currents turn awry,
And this to name of action—Soft you now !
The fair Ophelia, —Nymph in thy orisons
Be all my sins remember'd.

rons. Il y avait bien dix kilomètres à parcourir, et en pleine campagne, puisque, à cette époque, la butte Montmartre était encore couverte de moulins à vent. Quand il y avait des côtes, le conducteur et les deux passagers descendaient, autant pour soulager les chevaux que pour se dégourdir les jambes. L'enfant et les chiens, eux, ne bougeaient pas. Le chargement avait été trop difficile. On ne pouvait le recommencer.

Cette aventure marque la fin des rapports de l'enfant avec les animaux... (...)

Ce fut seulement en 1903, alors que Léautaud avait déjà trente et un ans, qu'apparaît, dans le « Journal », un compagnon à quatre pattes, sous la forme du chat Boule.

Boule ne fut pas un chat recueilli, mais un chat adopté, comme l'aurait fait d'un enfant un ménage stérile, et adopté sur la seule initiative de Léautaud.

Un jour qu'il allait déjeuner chez Van Bever, il pria Blanche de lui confier son panier à ouvrage. Elle s'inquiéta de ce qu'il en voulait faire. Il se regimba, disant que cela ne regardait que lui.

Le soir, il rentra, maniant le panier avec précaution et le déposa sur la table. Il pria Blanche de l'ouvrir. Ce qu'elle fit. Tout au fond du sac était un chaton semi-angora, ébouriffé, effarouché, si rond et si velu que tout de suite on l'appela Boule.

Cela devait se passer en 1900 ou 1901, car, au printemps de 1902, Boule avait pris assez d'assurance pour écrire à sa mère ce billet qu'elle trouva, un soir, sur sa table :

Maman,
Le livre de mon père est pris.
BOULE.

Ce livre, c'était « Le Petit Ami ».

Nouvelle preuve que Léautaud, qui n'avait pas assez de sarcasmes et de moqueries quand il voyait des parents bêtifier avec leurs enfants, bêtifiait, lui, avec son chat, bien plus encore.

Rapt d'enfant

Boule ne fut pas l'enfant de la maison, il en fut le maître. Les décisions du couple : choix d'un appartement, aménagement des lieux, « mécanique » du ménage, étaient prises en fonction du chat. Quand il tombait malade, les deux amants se relayaient au chevet de sa couche. Quand, à Dimancheville, Boule tomba dans la rivière, tous deux se querellèrent âprement, s'accusant l'un l'autre de négligence. Quand Léautaud, excédé par la vie commune, retournait vivre seul, il emportait Boule, le revendiquant pour sien. Blanche semblait céder, mais, à l'occasion, prenait sa revanche.

Un soir, elle arriva chez Paul, prétextant lui faire la surprise de venir passer la nuit ensemble. Au matin, elle s'attarda tant qu'il partit le premier. Aussitôt seule, elle se saisit de Boule et l'emporta, se promettant bien de ne plus le lâcher. Quelques jours plus tard, Léautaud vint, un soir, la héler par sa fenêtre, car elle habitait un rez-de-chaussée de la rue Lhomond. Elle arriva, toute souriante. Paul s'enquit de Boule. Elle le lui apporta. Etendant le bras comme s'il voulait le caresser, Paul s'en saisit vivement, le fourra dans un sac jusque-là traîtreusement dissimulé et s'enfuit à toutes jambes comme un voleur qu'il était. Rapt d'enfant comme s'y livrent maintenant les vedettes de Hollywood.

En 1905, Boule tombe malade. C'est l'affolement. A tel point que l'égoïste Léautaud avoue, dans son « Journal » : « *Avec quelle vivacité je serais malade à sa place... On peut rire si l'on veut : je m'en... moque.* »

En juin 1907, alors que Léautaud termine, pour le prix Goncourt, ce « Passé indéfini », jamais terminé, Boule tombe de nouveau malade. Une nouvelle fois Léautaud perd la tête, cette fois-ci à la façon d'une vieille femme superstitieuse, et, tâchant de désarmer le destin par un vœu, il écrit : « *Il m'est arrivé de jouer le sort : la santé de mon chat Boule ou le prix Goncourt ? Pas d'hésitation, la santé de mon chat Boule.* »

Il l'aime tant, ce chat, que pour garder son souvenir, il fait son portrait, seul moyen alors, la photographie n'étant pas d'usage facile, de garder les traits d'un être cher.

Quand, en 1908, Léautaud et Blanche se réconcilient une fois de plus et reprennent la vie commune, ils s'installent au 17 de la rue Duguay-Trouin, parce que l'appartement est

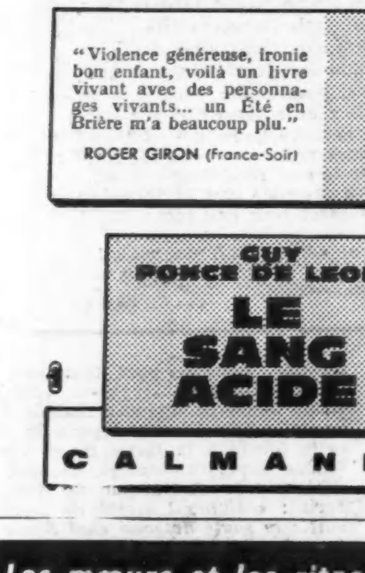
→

JEAN-LOUP DABADIE
LES DIEUX DU FOYER
"Cet auteur très jeune, joue du langage comme peu de ses contemporains le font".
FRANCE-OBSERVATEUR
650 fr.
SEUIL

NUS JAPONAIS
Album de 80 photographies de
MASAYA NAKAMURA
Préface de ROBERT GUILLAIN
NF. 14,50
ÉDITIONS PRISMA

PRIX FEMINA
BERNARD PRIVAT
AU PIED DU MUR
nrf

3 romans de qualité
MARCELLE CAPRON
LE VIN DU MATIN
"ce volume rayonne de l'intelligence du cœur." ANDRÉ ROUSSEAUX
"il faut marquer d'une pierre immaculée l'entrée en lettres de Madame CAPRON" RENÉ LEFÈVRE (Le Canard Enchaîné)
PAUL GUYOT
UN ETE EN BRIÈRE
"Violence généreuse, ironie bon enfant, voilà un livre vivant avec des personnages vivants... un Été en Brière m'a beaucoup plu." ROGER GIRON (France-Soir)
GUY PONCE DE LEON
LE SANG ACIDE
par l'auteur des TOURS DE LA 14e RUE. Un livre étrange de magie noire, de révolte et d'amour.
"roman juste, équilibré, sensible" KLÉBER HAEDENS
CALMANN-LEVY

Les mœurs et les rites secrets des derniers peuples primitifs

Edward Weyer
PEUPLES PRIMITIFS d'aujourd'hui
Un volume 22,5 x 28 de 290 pages avec 212 photographies dont 58 en couleurs, reliure pleine toile sous jaquette vernie illustrée.
HORIZONS DE FRANCE

pourvu d'un large balcon sur lequel Boule pourra jouer et se promener à sa fantaisie.

(Quelque temps après, Léautaud se sépare de Blanche, qui emporte le chat, et adopte trois chiens perdus qu'il sort trois fois par jour.)

C'est grâce à ces sorties nécessaires à l'hygiène des chiens que fut publiée, dans « Le Mercure de France », « La Chanson du mal aimé ». Un soir que Léautaud faisait la navette entre le carrefour Montparnasse-Raspail et celui de l'Observatoire, il rencontra Guillaume Apollinaire. Aussi bavards l'un que l'autre, ils se perdirent dans des propos sans fin, jusqu'à ce que Léautaud s'étonnât de ce que Guillaume Apollinaire ne donnât jamais rien au « Mercure de France ».

(Archives.)
LE CHIEN.
Comme on conduit son fils au lycée...

Apollinaire répondit qu'il avait envoyé un poème, cela depuis plusieurs semaines, mais n'avait jamais reçu d'avis d'acceptation.

Apollinaire et les chiens

Dès le lendemain matin, Léautaud fouilla la case des manuscrits en attente. Il trouva celui d'Apollinaire, le lut d'un trait, le trouva si émouvant qu'il s'en fut aussitôt le porter à Vallette, lui faisant part de son admiration. Sans même le lire, tant le jugement de Léautaud était pour lui sans appel, Vallette le fit envoyer à l'imprimerie, et « La Chanson du mal aimé » parut quelques semaines plus tard. A quoi tiennent les choses ! Pas de chiens chez Léautaud, pas de « Chanson du mal aimé » dans le « Mercure ».

Le remerciement du poète à son bienfaiteur se fit de façon toute apollinarienne. Dans « Les Mamelles de Tirésias », alors que le speaker lance dans l'espace les nouvelles du jour, on entend tout à coup cette phrase inattendue, à laquelle personne n'a jamais donné son véritable sens : « Les chiens de M. Paul Léautaud se sont mis en grève. »

Ce fut pour assurer le bonheur de ses chiens que Léautaud, ayant une fois de plus renoué avec Blanche, consentit à quitter Paris.

Blanche avait le génie des entreprises chimériques. Pressée par le besoin de gagner sa vie, elle avait imaginé, à cette époque où les moyens de communication étaient rares et chers, de créer une pension de famille en banlieue. Après bien des marches et des démarches, elle avait jeté son dévolu sur un pavillon situé rue Guérard, à Fontenay-aux-Roses, celui-là même où, plus tard, Léautaud habita jusqu'à ses derniers jours.

Ce n'était pas le tout de s'installer à la campagne. Encore fallait-il, pour justifier cette appellation de « Madame Léautaud », qu'on lui donnait couramment — Léautaud lui-même quand il lui écrivit de Calais — que Blanche décidât son amant à l'y suivre. Habile à manier l'immaniable, elle invoqua le bien-être des chiens. A la pensée que ceux-ci jouiraient de la liberté, qu'il n'aurait plus l'ennui de les sortir trois fois chaque jour, que cette nouvelle organisation lui donnerait plus de temps pour son travail personnel, Léautaud se laissa convaincre, mais, soucieux en même temps de sauvegarder son indépendance, il loua, pour lui tout seul, au 19 de la rue Ledru-Rollin, toujours à Fontenay, un petit appartement. Chaque matin, il conduisait ses chiens chez Blanche comme un père conduit ses fils au lycée. Chaque soir, sauf les jours de théâtre, il allait les chercher pour les ramener chez lui. Bientôt, las de telles allées et venues, il laissa ses chiens rue Guérard, et bientôt fit comme ses chiens. Une fois encore, il reprit la vie commune.

Comme cette maison de la rue Guérard était grande, et vaste le jardin, Léautaud ramena un autre chien, un autre chat, quelquefois deux ensemble. Au début, Blanche leur fit bon accueil. Un beau jour, excédée, elle se cabra : « *Si tu en ramènes encore un, c'est moi qui m'en irai.* » Ce même soir, Léautaud en ramena trois.

Dès le lendemain, Blanche, tenant sa promesse, quittait la maison. Par lassitude ? Pour un autre amour ? Chacun des deux amants avait sa version (...)

Le Fléau

Si l'amour excessif des bêtes avait privé Léautaud de la piètre maîtresse qu'avait été Blanche, il lui en procura, en revanche, une autre, et de qualité, le Fléau.

Ces deux amants férocement égoïstes, qui ne faisaient que s'étreindre et se déchirer, que se courir après pour se vilipender, se retrouvaient, dès qu'il s'agissait d'animaux, en plein accord. Cet amour fut la base de leur union.

Quand il s'agissait d'eux, le Fléau se lançait, et surtout lançait ses partenaires, dans les aventures les plus inattendues. Alors qu'ils ne se connaissaient encore que comme membres de la Société protectrice des animaux, elle trouva tout naturel, un soir qu'il assistait avec André Billy à la répétition générale d'une pièce, dans un théâtre lointain, d'aller l'y quérir au premier entracte, afin qu'il l'aide à sauver un chat grimpé sur un appentis de l'impasse Dauphine, couvert de neige, et duquel la bestiole ne pouvait plus redescendre. Bien plus pour le chat que pour Mme Cayssac, Léautaud quitta immédiatement le spectacle, ne se souciant ni de Billy, ni de la pièce jouée, ni du « Mercure de France », qui attendait le compte rendu, ni de la perte matérielle qui résulterait de tout ceci...

(Archives.)
LA GUENON.
La jouvencelle du barbon.

Parmi toutes ces bêtes recueillies et adoptées, deux lui furent particulièrement chères : la guenon, dite Guenette, un petit chat né chez lui, le Chinois.

La façon dont il a capturé la guenon, il l'a racontée lui-même. Ce qu'il n'a pas dit, c'est comment il vivait avec elle.

Ce fut un vrai ménage. Lui qui fut si dur avec ses maîtresses, qui leur dit les mots les plus cruels, les plus injustes, avec la guenon il était toute douceur et toute mansuétude. Elle n'était pourtant pas d'un commerce facile ! Capricieuse, égoïste, versatile, elle jetait en l'air tout ce qui ne lui plaisait pas, même les nourritures les plus délicates et les plus variées que son maître lui présentait et aussi bien sur le lit ou les meubles que sur le plancher.

Les dégâts qui en résultaient, elle

ne s'en souciait guère, et lui, après un « oh ! » sonore, patiemment, sans murmures, armé d'un chiffon et d'une bouteille d'eau de Javel, il réparait le mal. Il suffisait qu'elle se mirât dans un éclat de verre, qu'elle se drapât dans un bout de chiffon, qu'elle le regardât de ses grands yeux mélancoliques — ses yeux d'une douceur israélite, disait-il d'elle comme il l'avait dit de sa mère — pour que tout fût oublié. Il l'aimait comme sa femme, comme sa fille. Elle aussi l'aimait — à sa façon ! Elle grimpait sur ses genoux, elle se pendait à son cou, elle lui grattait la tête, et surtout, preuve du plus grand amour, elle exigeait sa présence, jalouse, ombrageuse, voire vindicative à l'égard des visiteuses. Il en était secrètement heureux. Cet homme édenté, hirsute, qui n'était plus jeune, qui se soignait peu, il était aimé par cette guenon comme il ne l'avait jamais été par une femme. Sur ce point encore, François Mauriac a vu juste : « Les bêtes ne savent pas que nous sommes vieux et que nous sommes laids. » Entre les pattes de la Guenette — ménage d'une jouvencelle et d'un barbon — Léautaud pouvait se croire le jeune premier séduisant qu'en secret il a toujours rêvé d'être...

Non seulement Léautaud hébergeait-il et nourrissait-il de nombreux animaux, mais encore les enterrait-il. On a pu voir, à l'exposition organisée en 1957 à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, un plan en couleurs, établi par lui-même, indiquant avec minutie, dans le jardin, les tombes des disparus. Il y en avait partout. En plus des 300 chats avoués, il y eut aussi une bonne centaine de chiens.

La guenon

C'est encore en fonction de son sentimentalisme que Léautaud avait ordonné les sépultures de ses bêtes. Certaines occupaient une place d'honneur, au milieu du jardin, et cela parce qu'il les avait beaucoup aimées. Les autres étaient reléguées plus loin. Outre ses préférences personnelles, il les avait groupées selon leurs affinités. Chez les animaux comme chez les hommes règnent des sympathies, sévissent des antipathies. Un refuge pour eux ressemble en tous points à un asile pour les humains. A Fontenay, il se formait des clans qui s'unissaient ou se bataillaient, parfois dangereusement, suivant les jours et les heures.

Si chiens et chats finissent toujours par s'entendre, il y avait, entre chiens, des haines inexorables. Quand cela se produisait, il fallait séparer celui ou ceux que les autres ne pouvaient pas supporter, les faire manger et dormir à part. Ce qui amenait un surcroît de travail, que le maître du lieu acceptait avec tristesse, mais avec résignation.

Cinq ou six ans avant sa mort, se sentant vieillir, Léautaud ne recueillait plus de bêtes, se contentant de celles qu'il avait depuis quelque temps et de celles qu'on jetait par-dessus la grille de son jardin. Il s'inquiétait souvent de celles qu'il laisserait après lui. Les jours où il me disait que ce serait moi qui serais chargée des derniers soins, je l'assurais que, ne pouvant trouver assez d'âmes charitables pour recueillir les chats — les chiens, depuis la guerre, il ne s'en chargeait plus parce que donnant plus de mal que les chats — qu'il laisserait, et surtout la guenon, de placement difficile, mon intention était de faire piquer, sans souffrances et après distribution de bonnes pâtées, les quelques survivants, la guenon comprise, et que, moyennant un bon pourboire, je mettrais ces quelques bêtes dans le cercueil le contenant, lui, afin que l'incinération fût faite en commun. Ce projet ne lui déplaisait pas. Il en fut tout autrement.

Le drame des derniers mois de la vie du solitaire, je l'ai caché à tous. Il est temps d'en faire le récit, puisque la vérité, selon lui, doit toujours être dite.

Le lundi 4 juillet 1955, au matin, la propriétaire de Léautaud m'appela au téléphone :

— *Léautaud a tué sa guenon.*

— *Pourquoi ? Comment ?*

— *Je ne sais pas. Il a appelé le jardinier ; de bonne heure, il lui a demandé d'apporter une grande bassine d'eau. Croyant que c'était pour une besogne ménagère, j'ai prêté ma lessiveuse. C'était pour noyer sa guenon.*

J'étais atterrée. Cette bête si aimée, si choyée, morte, et morte assassinée !

M'étant un peu reprise, j'appelai Léautaud. Il répondit d'une voix blanche. Nous échangeâmes quelques banalités. Je m'enhardis à lui dire :

(Izis.)

PAUL LÉAUTAUD.
« Les bêtes ne savent pas que nous sommes vieux. »

— *Rien de nouveau ?*

— *Si, la guenon est morte.*

— *Comment ? Hier elle se portait très bien !*

La noyade

Un long silence que je n'osai rompre. Puis, comme un enfant qui avoue une lourde faute, comme un assassin repu de son crime :

— *Je l'ai supprimée. Je n'en pouvais plus. Elle faisait des saletés partout. Il aurait fallu que je passe tout mon temps à ranger et à nettoyer. Je n'en pouvais plus.*

— *Comment avez-vous fait ?*

— *J'ai demandé à Maurice de m'apporter un grand baquet et nous l'avons noyée.*

— *C'est monstrueux ! Vous auriez pu m'en parler, je l'aurais conduite chez un vétérinaire.*

— *J'y ai pensé, mais le fait de l'enfermer dans un sac, de la conduire chez le vétérinaire, d'attendre...*

— *J'aurais pu amener chez vous un vétérinaire.*

— *J'y ai pensé aussi, mais je me suis dit qu'en voyant entrer des gens qu'elle ne connaissait pas ou qu'elle détestait, comme vous, elle aurait encore plus souffert et que ce supplice aurait été plus long. Je croyais que la noyade ce serait subit.*

— *Faire tout cela ainsi, sans s'y préparer à l'avance !*

— *Ce matin, j'étais excédé. Elle m'avait encore, toute la nuit, empêché de dormir. Maintenant qu'elle était devenue vieille, elle ne dormait presque plus et ne supportait plus que je dorme. Ce matin, je me suis décidé et j'ai fait tout de suite tout ce qu'il fallait, me disant qu'un autre jour je n'aurais peut-être pas le courage... Ah ! je ne suis pas fier de moi !*

— *Elle a dû se débattre ?*

— *Pour sûr! Elle m'a griffé la main, elle m'a mordu un doigt, j'ai failli tomber. C'est Maurice qui en est venu à bout. Une fois dans l'eau, elle se débattait encore. Elle a failli se sauver. Et elle me regardait avec des yeux ! Je suis parti. C'est Maurice qui a tout fait, et ce fut long ! Mais je n'en pouvais plus !*

Loulou et Jaunet

Cette dernière phrase revenait comme un leitmotiv.

Quinze jours plus tard, la propriétaire m'annonça que trois chats sur cinq avaient été supprimés. De cela, je ne parlai jamais à Léautaud, pas plus que lui à moi. Ces chats étaient là depuis peu, n'avaient même pas de nom, venaient on ne sait d'où. Seuls survécurent Loulou et Jaunet. Il les aimait trop pour s'en priver.

Ces noyades en série peuvent paraître monstrueuses. Il faut penser qu'à cette époque, Léautaud était presque aveugle, qu'il ne sortait plus de chez lui, qu'il assumait toutes les corvées domestiques sans aucune aide, ne voulant prendre personne à demeure, afin qu'il n'y ait pas de témoin aux inconvénients de sa vieillesse. Il souffrait de tels vertiges qu'il ne circulait dans son intérieur qu'en s'appuyant aux murs, qu'il mettait plus d'un quart d'heure pour aller de son lit à son fauteuil. Cela, il le cachait à tous. Il recevait ses visiteurs assis dans son fauteuil, ne se levant ni à leur arrivée, ni à leur départ. On ne s'en souciait pas : une bizarrerie de plus. Si on lui proposait de lire un texte qu'on voulait lui faire connaître, il vous rabrouait : « *Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ! Je ne lis plus rien.* » Quelques minutes plus tard, d'un air détaché : « *Qu'est-ce qu'il y a dans ce que vous vouliez me faire lire ?* » Si on lui présentait le papier ou la lettre : « *Mais non, dites-le moi comme cela, en gros, ce sera bien suffisant.* » Là non plus on n'y voyait pas malice et on lui lisait le texte sans se douter de rien.

Plusieurs mois après sa mort, triant ses papiers, je trouvai cette note : « *C'est pour... que j'ai tué la guenon. Elle la trouvait trop sale et trop encombrante. Elle ne m'en a su aucun gré.* »

Ainsi, dans cet assassinat, tout a joué : la vieillesse, la lassitude — et l'amour.

MARIE DORMOY.

le Style Anglais
1750-1850

le nouveau volume de la collection "CONNAISSANCE DES ARTS"

Un siècle qui vit en même temps Chippendale, Adam et le style Regency, un siècle qui domine l'évolution du style décoratif d'aujourd'hui et, pour cette raison, le siècle que l'amateur doit connaître pour être initié à la décoration française actuelle.

Un splendide volume 24 × 32 cm, de 230 pages, avec plus de 800 reproductions dont 40 planches en couleurs. Reliure illustrée sous jaquette rhodoïd. . . . 54 NF (*5400*)

hachette

GÉRARD PHILIPE

La mort du héros

Qui pleure-t-on ? Jean Cau répond.

IL meurt à cet âge indécis où meurent les héros : juste avant que les dieux ne cessent de les aimer. Dans nos mémoires confuses, dans cet inconscient collectif d'où brusquement montent les joies, les colères ou les tristesses des foules, sommeille la certitude que les étoiles d'Alexandre, Mozart, Saint-Just, Shelley, Byron, Rimbaud, Guynemer... ont dû vaciller et s'éteindre au même point, fixe et fatal, du Ciel. Il n'avait pas 37 ans mais l'âge de Patrocle devant la dépouille duquel — vous en souvenez-vous, paresseux collégiens ? — Achille, roi des Myrmidons, poussa des cris et versa d'abondantes larmes. Il avait l'âge d'Achille abattu par un dieu et pleuré des déesses. Et l'âge de Roland trahi par Ganelon ; l'âge de Lancelot et de Julien Sorel dont jamais la tête *« n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber »*. Et l'âge de Bonaparte qui, balayé à Arcole par la mitraille autrichienne, mourut à la République et à la Liberté pour renaître à l'Empire et à la Tyrannie... J'ai même lu dans un journal cette vaillante phrase qui réconcilie les siècles par-dessus lesquels se donnent la main les héros et s'entrelacent en guirlandes les légendes ; cette phrase si belle tant elle est naïve : *« Lorenzaccio a été enterré à Ramatuelle dans la cape rouge du Cid. »*

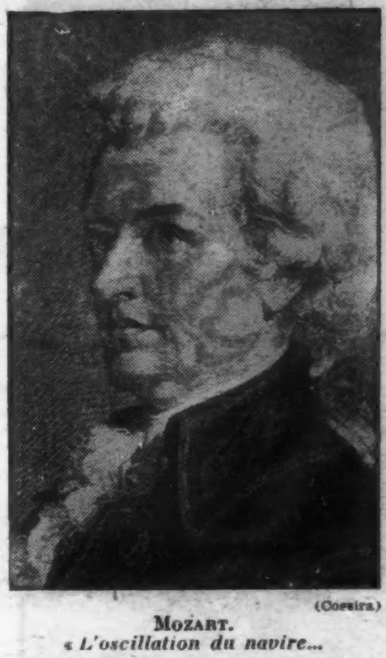
L'homme est-il mort ?

Alexandre, Mozart, Saint-Just, Shelley, Lorenzaccio, Guynemer..., ce n'est pas un hasard si j'évoque pêle-mêle vos noms dissonants — et votre jeunesse et votre mort — à propos de la fin, en cette année 1959, d'un illustre comédien. Je sais, voyez-vous, qu'un acteur nommé Gérard Philipe vient de mourir. Il avait été l'interprète de nombreux films, bons ou mauvais, et de nombreuses pièces, bonnes et moins bonnes. C'est maquillé et devant des projecteurs qu'il avait été Fanfan la Tulipe et Valmont ; sur des planches et devant des spectateurs qu'il avait incarné le prince de Hombourg, Ruy Blas et Lorenzo de Médicis. Il avait une tête énergique et charmante à la fois, qu'il portait fièrement ; une voix nasillarde et métallique aux séductions certaines. Il était bien pris de sa personne. Il aimait son métier et l'exerçait avec talent et pudeur. Il ne traînait pas femme et enfants devant les photographes et ne prostituait jamais sa vie privée à sa gloire. Il s'intéressait aux événements de ce monde et c'est en conscience qu'il choisit d'être, à son rang et à sa place, sans nul souci de son box-office, le combattant ou le défenseur de certaines causes. Vous voyez que je sais tout cela.

Ce n'était qu'un comédien. La face du monde n'est pas changée. Alors pourquoi appeler au rendez-vous ce défilé de spectres immortels — héros ou génies — pour introduire une réflexion sur cette mort ? Parce que vient de mourir, en la personne de Gérard Philipe, le véritable « héros » de notre temps.

> « *A la fin du XIX*[e] *siècle,* dit Malraux, *la voix de Nietzsche reprit la phrase antique entendue sur l'archipel : « Dieu est mort... » et redonna à cette phrase tout son accent tragique. On savait très bien ce que cela voulait dire : cela voulait dire qu'on attendait la royauté de l'homme. Le problème qui se pose pour nous, aujourd'hui, c'est de savoir si sur cette vieille terre d'Europe, oui ou non, l'homme est mort.* » Et c'est Valéry qui disait : « *L'oscillation du navire a été si forte que les lampes les mieux suspendues se sont à la fin renversées.* » Et c'est dans le noir que nous nous soufflons à l'oreille l'incroyable question : « L'homme est-il mort ? ».

Le Saint, le Génie et le Héros ont



(Cossira)

MOZART.
« L'oscillation du navire...

été, au cours des siècles, les trois visages — sculptés pour défier et le temps et la mort — de cet homme dont nos philosophes, nos artistes et nos poètes ont perdu la trace. Le Saint, c'était celui qui portait, au plus haut frisson de sa flamme, la foi d'un peuple ; le Génie c'était celui qui exprimait dans l'œuvre « l'âme » de ce peuple et, par-delà, révélait de nouvelles dimensions de l'homme ; le Héros c'était celui dont la vie, à travers la solitude de l'acte, signifiait une éthique universelle dont la mort répondait. Tous trois répondaient de l'homme. Trinité rassurante à la proue du navire occidental qui naviguait en se guidant aux étoiles fixes piquées dans son ciel par la main des dieux.

Une merveilleuse incohérence

Aujourd'hui, l'élan de foi s'est brisé qui portait le Saint au pinacle de son rayonnement ou de son martyre ; il

(Cossira)

SAINT-JUST.
...a été si forte...

n'est plus d'individu dont l'action ou le verbe rassemble le génie d'un peuple et le diffuse en message d'amour ou de violence aux rivages du monde ; le Héros, enfin, n'est plus innocent de son acte et si l'adjudant Sentenac qu'a célébré fraternellement le colonel Bigeard n'arrive pas à être Jeanne d'Arc ou le tambour Bara, c'est parce que nous ne sommes plus très sûrs que son sacrifice et sa mort aient pleinement réconcilié la morale et l'héroïsme. Quant à la dernière entreprise « d'héroïsation » tentée par les communistes (avec Danièle Casanova, Guy Môquet, etc.) il se trouve qu'elle ne fut pas reçue par la collectivité qui ne voulait pas de héros dont l'héroïsme avait été mis d'abord au service d'une idéologie dont l'excellence n'était pas partout admise.

Aujourd'hui, après avoir orgueilleusement proclamé la mort de Dieu, nous attendons « la royauté de l'homme ». Alors, demande impatiemment Malraux, oui ou non, l'homme est-il mort ? Il resterait, entre parenthèses, à prouver la mort de Dieu. Si l'on entend les philosophes qui la proclament, on voit l'humanité refuser obstinément le permis d'inhumer. « *S'il n'est plus de sauveur suprême, ni Dieu, ni César, ni tribun* », que l'on cesse de dire que le marxisme est un formidable messianisme inversé et la fin de l'histoire le paradis terrestre des athées apaisés ; que l'on ne rappelle plus qu'un César tout-puissant nommé Staline régna à l'Est ; que l'on oublie que la France de 1959 est entre les mains d'un sauveur suprême très-chrétien acclamé par son peuple sous le nom de de Gaulle (et dont, d'ailleurs, André Malraux est le ministre). Ainsi, il faut d'abord admirer la merveilleuse incohérence de nos penseurs qui, d'un revers de plume, posent pour acquise la mort de Dieu, proclament le règne de l'homme et, peut-être pour avoir pensé trop vite, se retrouvent avec le cadavre de cet homme sur les bras sans trop savoir qu'en faire.

Une boussole brisée

En effet, l'humanité semble assez peu pressée de vérifier les sentences des philosophes et les prophéties des poètes. Maladroitement, au petit bonheur, elle continue de sacraliser, d'adorer, d'admirer et d'honorer. Certes, il y a crise de Saints malgré nos prêtres-ouvriers ; crise de génies encore que les chefs d'orchestre de cinq ans courent les rues ; crise de « héros » bien que tel pays (l'Union Soviétique en l'occurrence) les fabrique par décrets gouvernementaux et les sacre « héros du travail » ou « héros de l'Union Soviétique ». Mais, en vérité, l'homme n'est pas mort. Il a « *renversé les lampes les mieux suspendues* » et tâtonne dans l'obscurité. Il n'y va pas de sa faute si dans cette ténèbre Roberto Benzi chipe le masque de Mozart, le Docteur Schweitzer celui du pauvre d'Assise, le général de Gaulle celui de Jeanne d'Arc et Staline — à qui des banderoles de 1[er] mai et de Place-Rouge assuraient qu'il vivrait mille ans — celui de Dieu. En vérité, plutôt que de mourir de désespoir ou de peur, l'homme se raccroche aux épaves du vaisseau qu'il a allégrement sabordé.

Liberté, justice, individualisme, Marx nous apprenait que ces « valeurs » n'étaient qu' « intérêts capitalistes camouflés ». Nietzsche nous assurait que la volonté de puissance sous-tendait toute Sainteté. Freud mettait en pièces nos affections les plus modestes, décidait qu'Œdipe et Electre n'étaient plus bons qu'à baptiser des « complexes », tordait le cou aux muses car, comme chacun le sait désormais, l'art n'est plus que le champ clos où l'homme se collette avec sa « libido »...

O joie ! le navire flambait ! L'équipage célébrait sa libération et crevait les tonneaux de la raison pour se saouler de ce moderne hydromel ! Saints, génies, héros étaient balancés par-dessus bord. Lors, une nuit de poix s'abattit sur les flots et les mutins commencèrent à se demander si, comme le dit Lénine, ils n'avaient pas jeté le bébé avec l'eau du bain. Ils contemplèrent avec inquiétude la vieille boussole qu'ils avaient brisée. De quel côté la Terre ? De quel côté l'Abîme ? Comment savoir ? Nous en sommes là. A cette dérive...

(Cossira)

BONAPARTE.
...que les lampes...

Des rêves remâchés

Et nous voici loin de Gérard Philipe ? Tout près. Acteur, il est normal qu'il soit le héros de nos temps stériles qui savent fabriquer des Spoutniks mais ratent la confection de l'homme. Puisque l'histoire se révèle incapable de « produire » des héros, la scène sera le dernier lieu où la fiction nous donnera rendez-vous avec ceux que le réel a asphyxiés. Puisque nous nous défions des mouvements réels et freudiens de nos cœurs, c'est sur scène que nous écouterons battre ceux des morts de légende qui s'appelèrent Rodrigue ou Lorenzaccio. Puisque la gloire n'est plus signe de « valeur », nous accepterons qu'elle se dégrade en publicité d'affiches et de génériques. Puisque le « héros » ne peut plus être innocent, un acteur mimera pour nous l'héroïsme. Puisque nous ne savons quel réel réaliser, nous mâcherons et remâcherons nos rêves. Les temps sont révolus où Chimène balançait entre l'amour et le devoir, où un noble cœur rachetait une vie de vilenies en assassinant le Tyran, où Fanfan la Tulipe séparait le Bien du Mal de la pointe du fleuret... Reste l'acteur qui jouera pour nous ce que nous ne pouvons plus être. Mais elle est en danger de mort, une culture qui passe

VIENT DE PARAITRE

Collection « PROPOS ET PRESENCE »

Les peintres parlent de leur art.

FERNAND LÉGER

- *12 illustrations en couleurs*
- *Les principaux écrits de Fernand LEGER sur la Peinture*

PARU :
Gustave COURBET

A PARAITRE :
Max ERNST
Léonard de VINCI

Chaque volume, sous couverture acétatée : 1.200 francs (12 NF)

Edit. d'Art GONTHIER SEGHERS
Paris

Distribution L'INTER, 228, bd Raspail PARIS (14[e])

REUNION DES THEATRES LYRIQUES NATIONAUX

OPERA

Lundi 7	20 h.	CARMEN
Mercredi 9 ..	21 h.	SYMPHONIE - IDYLLE CHEMIN DE LUMIERE SOIR DE FETE
Vendredi 11.	20 h.	AIDA
Samedi 12 ..	20 h.	CARMEN
Dimanche 13.	20 h.	CARMEN

OPERA-COMIQUE

Mercredi 9..	20 h. 45	LE CHATEAU DE BARBE-BLEUE - FRERES HUMAINS LA VOIX HUMAINE
Jeudi 10	21 h.	ORPHEE
Vendredi 11.	21 h.	LES PECHEURS DE PERLES
Samedi 12 ..	20 h. 45	LA FILLE DE Mme ANGOT
Dimanche 13.	14 h. 15	LE BARBIER DE SEVILLE

(Cossira.)

RIMBAUD.
...les mieux suspendues...

ainsi tout entière à l'imaginaire et qui ne sait plus s'offrir que l'exquise volupté des comédies de sa grandeur. Si Dieu n'est plus, l'homme l'aurait-il suivi dans la tombe ? L'assassin se serait-il fait justice ? O mort, où est ta victoire si, de Tokyo à Paris et de New York à Moscou, en pleurant Gérard Philipe, nous pleurons le reflet de l'homme que nous avons assassiné dans l'impatience de notre orgueil et sans prendre le temps de donner un nom à son héritier.

JEAN CAU.

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● ***Gérard Philipe: vous savez qu'il était communiste? – Robert Hirsch: il faudrait lui parler avec douceur. – Silvia Monfort : petite reine qui deviendra féroce.***

JOURNAL télévisé. Une mauvaise nouvelle : quelqu'un est mort dont on ne nous donne pas d'abord le nom. Que la manie du « suspense » est déplaisante à ces moments-là ! Gérard Philipe... Je ne le connaissais pas. Je n'en prends pas moins ma part de chagrin. Ce qui montre bien la grandeur de cette profession autrefois décriée : Gérard Philipe a donné de lui-même à tous. Il n'est personne en France qui ne l'ait perdu. Et même dans le monde... Nous devrions finir par le savoir, que les êtres charmants et jeunes meurent eux aussi, mais c'est toujours le même étonnement, le même scandale qui faisait crier de douleur jusqu'à l'austère Bossuet devant la dépouille de Madame.

Gérard Philipe, héros cornélien et romantique : il était Rodrigue et il était Octave, l'Octave des « Caprices de Marianne » : il l'était à la perfection ; avec ce cynisme à fleur de peau et cette secrète tendresse qui jaillissait dans un cri. Ah ! je crois l'entendre encore : « C'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre. Adieu la pureté de ma jeunesse, l'insouciante folie, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve... Adieu l'amour et l'amitié ! »

Quelqu'un me dit : « Vous savez qu'il était communiste ? » C'est donc que les autres existaient pour lui et qu'en dépit de sa merveilleuse réussite, il ne demeurait pas indifférent à la souffrance des hommes. Le voici tout à coup sur le petit écran, il nous parle. Les projecteurs font étrangement briller ses yeux. Je n'aimais pas toujours sa voix. Je l'aime ce soir.

Il est revenu en fin de semaine pour une interview. Il explique pourquoi il peut interpréter des rôles qui ne répondent pas à ses idées, à ses sentiments personnels, un rôle religieux, par exemple. Ce qu'il dit à ce propos va loin. « Cette part de Dieu qui est en nous... » Oui, je suis sûr d'avoir entendu cela. Le mal qui l'a tué, était-il lié à sa vie épuisante ? Toutes ces phalènes autour des sunlights... Mais lui, il était d'une autre race. C'était une âme. C'est une âme.

⁂

CETTE semaine, que de théâtre ! Je ne saurais parler de tout. « Inquisition », de Diego Fabbri : deux prêtres, un saint et un mauvais, un couple... tout cela fort bon, mais trop bernanosien, trop mauriacien pour que j'aie le courage d'y mettre le nez. « Les Pigeons de Venise », un condensé de tout ce qu'il ne faut pas faire à la télévision ; exemplaire à ce point de vue et qui mérite de devenir classique.

(Cossira.)

GUYNEMER.
...se sont à la fin renversées. »

⁂

CE soir, Robert Hirsch. Ce que vaut ou ne vaut pas « L'homme qui se donne la comédie », d'Evelyn Williams, je n'en déciderai pas. Robert Hirsch occupe la scène. Il est « Dan » qui étrangle les femmes et qui les enchante en jouant un personnage, moins pour les séduire que pour se tromper lui-même, pour devenir un autre que le monstre qu'il est. Mais à travers le charmant et poétique Fantasio qu'il joue, le monstre fuse, si j'ose dire, par brusques échappées.

Robert Hirsch, de quel air supérieur on le morigène, on lui fait la leçon, on le menace de règlements et de procès ! Il faudrait lui parler avec douceur et respect et lui dire : « M. Robert Hirsch, vous êtes un acteur comme il n'y en a pas deux, sans autre défaut que d'être trop riche et quelquefois « d'en mettre trop ». Et vous auriez grand tort de croire, si vous le croyez, que votre destin est lié à la seule comédie. Certes, votre don comique est incomparable, mais vous êtes aussi, comme tous les vrais grands acteurs, doué pour tous les genres et sinon pour la tragédie, en tout cas pour le drame, et pour Shakespeare. Demeurez à la Comédie-Française, vous y régnerez. Et le cinéma ne vous détruira pas, comme il fait de presque tous les autres. »

⁂

MME MEININGER, qui fait honte aux prétendus balzaciens de mon espèce, a gagné, Dieu merci, ses cinq millions. Je vais en son honneur relire « Les Employés », le roman de Balzac qu'elle préfère (si j'ai bien compris) et qui m'est au contraire le moins familier. J'essaierai d'imaginer, au cours de ma lecture, les raisons qu'a cette jeune femme, qui a de « La Comédie humaine » une vision quasi divine, pour mettre ses complaisances dans « Les Employés » de Balzac...

« L'Habit vert ». Ce film vieux d'un quart de siècle m'a paru trop jeune, à moi qui me souviens de la pièce aux « Variétés », avec les créateurs d'il y a cinquante ans : Jeanne Granier, Lavalière, Brasseur, Guy... Je n'ai pas ri, ce soir : je me suis souvenu d'avoir ri il y a un demi-siècle. Ah ! ce n'est pas gai ! Je me disais : « A cet endroit, Lavalière faisait ceci ou cela... »

(Agnès Varda.)

GÉRARD PHILIPE.
« Adieu l'amour et l'amitié. »

⁂

A VISAGE DECOUVERT : Fresnes, un prisonnier dont nous ne voyons que le dos, la nuque puissante. Il a été condamné à mort, son recours en grâce rejeté. Quelques heures avant l'exécution, le Président Doumer est assassiné. Ce crime le sauve. Louis Pauwels et Jean Farran posent les questions attendues sur sa dernière nuit. Ce sont des questions d'intellectuels, d'écrivains. Ce qu'il y a derrière les vagues mots de la réponse, à nous de l'inventer. Pour moi, je regarde cette nuque, ces mains. L'homme parle d'une voix posée, presque douce. Un homme pareil à tous les hommes. Pourtant c'est un assassin. Il ne croit pas que la peine de mort ait jamais fait hésiter personne au bord du crime. Il a vu à la Guyane plusieurs exécutions capitales. Il parle de ce corps décapité qui se vide de tout son sang. Il s'anime un peu à ce moment-là.

⁂

IL faudrait tout pardonner à la Télévision pour cette « Bérénice » de Jean Kerchbron : ce soir, des milliers de Français ont dû pleurer comme pleura Madame à la lecture que lui en fit Racine. Silvia Monfort, petite reine qui deviendra féroce (si on la juge sur sa figure), Jacques Dacqmine, le plus beau Titus et le plus ressemblant qui ait jamais paru au théâtre, René Arrieu, n'ont rompu à aucun moment cette harmonie qui naît de mots très ordinaires. Et pourtant ces mots sont au service d'une passion raisonnée et raisonneuse. La musique (quelle musique !) est donnée par surcroît. C'est le miracle de Racine, dont grâce à vous, chers interprètes, beaucoup de téléspectateurs auront eu la révélation.

FRANÇOIS MAURIAC.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte :

● ***Michel Magne donne un solo de « Cymbalum englobant ». — François Truffaut tourne son second film « avec une forte documentation ». — Les Français ont aux U.S.A. deux vedettes et demie.***

CETTE semaine, dans ce théâtre Récamier que Jean Vilar a mission de transformer en laboratoire avant-gardiste, a eu lieu, entre deux pauses du « Crapaud-Buffle », un concert de « musique tachiste », dernière invention de Michel Magne.

Un public bien sage a écouté sans sourciller quelques morceaux intitulés « Mémoire d'un trou », solo de cymbalum englobant (instrument qui a l'avantage de mettre en jeu la sensibilité personnelle de l'exécutant, cf. programme) ; « Carillon dans l'eau bouillante » ; « Self-Service » (avec accompagnement de fourchettes et de cuillères) ; « Pointes de feu amorties au dolosal » (l'élément soliste se manifeste par des respirations haletantes); « Larmes en sol pleureur » (Extrait d' « Un chagrin emmitouflé »), etc.

Tout cela devant un rideau baissé, avec une bonne installation stéréophonique qui tient lieu d'orchestre.

Michel Magne, qui a déjà fait parler de lui en mettant quelques notes de musique normale sous des paroles de Françoise Sagan a, sinon le génie de la musique, celui de la publicité.

Mais comme dans le surprenant programme de ce concert on lit également que Michel Magne est « *en pleine pos-*

→

STUDIO DES CHAMPS-ELYSEES
ONCLE VANIA
IRREVOCABLEMENT
de TCHEKHOV
30 dernières
par la Compagnie Sacha PITOEFF
BAL. 00-07

exposition
SCANDINAVE
du 3
au 29 Mars
Christofle
12, Rue Royale
ouvert sans interruption
de 9 h. 30 à 19 h.

Accomplissez un Geste de Solidarité
Achetez vos cadeaux à des prix exceptionnels à la 9ème
KERMESSE des ÉTRENNES
Organisée au profit :
Des Œuvres Sociales de l'Association pour le Soutien des Enfants de Fusillés de la Résistance "Bol d'Air des Gamins de Paris" et de la Fédération Nationale des Déportés et Internés - Résistants - Patriotes - Association de la Seine.
94, rue J. P. Timbaud
Métro : Couronnes
Ouverture Vendredi 4 Décembre à 17 heures et
Samedi 5, Dimanche 6, Lundi 7 de 9 à 22 heures.

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

LA BRUYERE - Dir. VITALY
L'EFFET GLAPION
d'Audiberti
Mise en scène de G. VITALY

session des moyens qu'il met en œuvre », j'ai voulu (comme vous, je suppose) savoir de quoi il s'agit exactement).

Michel Magne a 29 ans. Il est d'origine normande et a acquis les bases de ses connaissances musicales au Conservatoire de Caen. Venu très jeune à Paris, il a dormi longtemps à la salle d'attente de la gare Saint-Lazare, sonnant dans la journée aux portes des producteurs de films avec un magnétophone sous le bras. Il a tiré ainsi 162 sonnettes avant de trouver quelqu'un qui écoute sa musique. Depuis, il a fait la musique de 60 longs ou courts métrages. Il a le visage carré, pâle, les lèvres minces, un air famélique et fatigué de petit « dévoreur » traqué. Il m'explique qu'il dort très peu : travail et « nouba » avec les copains rue Lepic où il habite. Mi-bohème, mi-ambition.

(Archives.)
SIMONE SIGNORET.
Deux...

— *Ce que je veux, dans la vie, c'est faire ce qui me plaît. Jusqu'à présent, je n'ai fait aucune concession. Je n'ai pas passé d'examen : c'est du spectacle.*

— Votre musique donne l'impression d'un canular ?

— *Je me f... des impressions. Le canular n'existe pas quand il y a travail et perfection technique.*

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— *Répondre serait un canular. Je sais ce que je fais et encore tout juste. Petit à petit, je prouverai que si j'utilise des fourchettes et des cuillères, c'est que j'en ai besoin. Ce que je cherche souvent : simplement un plaisir amusant. Ce que je crains le plus : qu'on me prenne au sérieux.* »

Que Michel Magne ne s'inquiète pas inutilement (1).

★

PLUS sérieusement, François Truffaut donne, cette semaine, le premier tour de manivelle de son second film « Tirez sur le pianiste », d'après un « Série Noire » de David Goodis.

— *J'ai été emballé par ce bouquin*, dit-il. *Comme un cinéphile. Je voyais une séquence sensationnelle. Après, quand je me suis lancé dedans, ce n'était pas si facile. Il fallait faire tout un film. C'est l'histoire d'un gars, un petit « tapeur » de boîte de nuit, qui ne veut plus avoir d'ennuis dans la vie. Mais il a trois frères et il y a deux gangsters qui leur veulent du mal. Le pianiste ne pourra pas faire autrement que de se « mouiller ». C'est, si vous voulez, un film sur l'impossibilité du non-engagement. Et puis aussi un film sur la timidité.* »

Et Truffaut ajoute timidement :

« *Avec une forte documentation.* »

Et Aznavour, qui jouera le pianiste, hoche la tête en connaisseur.

J'ai lu le scénario du film. Il ne ressemble pas aux précis découpages habituels. Il est ponctué de « *On verra au moment du tournage* », « *Cela dépendra de ce que je voudrai faire ce jour-là* », « *X tournera la tête de gauche à droite, et de droite à gauche, pour faciliter le travail de Cécile* » (2), « *Flash-back, le premier de mon œuvre (mince encore)* », etc... Le scénario s'arrête en plein suspense. Personne ne connaît encore la fin du film. Ni le producteur, Pierre Braunberger, ni Aznavour, et peut-être même ni Truffaut.

Il a engagé pour jouer dans ce film des acteurs assez insolites : le metteur en scène Alex Joffé, le producteur-scénariste Claude Heymann, qui jouera un rôle d'imprésario. Serge Davri, qui fait au music-hall un incroyable numéro de folie avec tonneau explosif et cassage d'assiettes, sera le « videur » (3) de la boîte de nuit. Truffaut a également reconstitué à Aznavour toute une famille arménienne en faisant notamment jouer, comme frère cadet, le petit Richard Kanayan, le turbulent élève des « 400 coups ».

(1) Si vous voulez juger vous-même : « Paris », 24 chansons anciennes sur Paris (de « Frou-frou » à « L'Ame des Poètes ») marque Paris, distribué par Bel-Air, n° 323001, et : « Musique tachiste », marque Paris, distribué par Bel-Air, n° 313001.

(2) Cécile Decugis, la monteuse.

★

AUX Etats-Unis, juste revanche. Comme on avait jugé globalement la jeunesse américaine d'après « La Fureur de vivre », les Américains sont en train de se faire une idée générale de la jeunesse française d'après « Les Cousins ». Voici ce qu'écrit Bosley Crowther dans le « New York Times » :

« *L'attitude de Chabrol est inspirée par le sens de la défaite et de la ruine, et si l'on peut avoir confiance dans son compte rendu lucide et cruel, il y a de bonnes raisons de s'inquiéter de la jeunesse française. Un vent morbide de folie a contaminé la jeunesse intellectuelle de ce pays... C'est plus que de la fantaisie, c'est un cynisme profond... Tout cela est indiqué avec une candeur choquante dans la partie la plus puissante du film, une véritable orgie qui relègue loin dans l'ombre les parties de Greenwich village... Le*

(Archives.)
BRIGITTE BARDOT.
...vedettes...

concept de la jeunesse corrompue par l'image nazie est profond. »

Le cinéma français gagne toujours du terrain aux U.S.A. Mais cette fois par l'intermédiaire du cinéma anglais. En effet « Room at the top » (« Les Chemins de la Haute Ville ») bat tous les records de recette, faisant de Simone Signoret une autre vedette française aussi admirée que B. B. Les Américains disent maintenant : « En France, il y a deux vedettes et demie. Il s'agit de Mmes Bardot, Signoret et demi-Moreau, qui s'impose lentement mais sûrement dans « Les Amants ».

★

LE cinéma américain, lui, s'impose à force de chiffres. Ceux concernant la dernière super-production de la M.G.M., dirigée par William Wyler, « Ben-Hur », sont impressionnants. Ce film a demandé cinq ans de préparation, un an de tournage en Italie, 9 mois de montage à Hollywood. Il dure 3 h. 37 minutes. (Il n'y a que « Autant en emporte le vent », 3 h. 42, et «Les Dix Commandements», 3 h. 39, qui soient plus longs.) Le film comprend plus de 400 rôles parlants, environ 10.000 costumes et 300 décors. La construction du cirque à Cinecitta a duré un an, coûté 1 million de dollars. La course, qui dure 9 minutes sur l'écran, a été tournée pendant trois mois et a coûté un autre million de dollars.

Pendant le tournage, le directeur de production, Henry Henigson, eut une attaque cardiaque et celle du producteur délégué, Sam Zimbalist, lui a été fatale.

Ce film, qui a coûté 15 millions de dollars, n'est pourtant pas une folie. Le livre du major général Wallace publié en 1899 est le plus grand best-seller du monde après la Bible et, en 1936, la première version avait déjà rapporté 10 millions de dollars.

M. M.

(3) Malabar qui fait respecter l'ordre.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● ***« Long voyage vers la nuit ». La confession d'O'Neill avec une totale impudeur.***

POUR le grand public français, Eugene O'Neill, c'est le beau-père de Charlot, qui a eu le prix Nobel il y a vingt ans. Né en 1888, la même année que Bernanos, que Paul Morand, que Marcel Jouhandeau, mort il y a cinq ans, il a fait jouer plus de trente-cinq pièces, il a eu non seulement le prix Nobel, mais trois fois le prix Pulitzer (le « Goncourt » du théâtre aux Etats-Unis). S'il est par sa fille le beau-père de Charlie Chaplin, il est par son œuvre le père du théâtre américain, et il domine de très loin, à sa manière et dans sa génération, les grands auteurs de la génération suivante, Arthur Miller ou Tennessee Williams.

Pourtant, il reste moins connu qu'eux du public parisien, malgré la représentation de quelques-unes de ses pièces chez Pitoëff, chez Baty (« Empereur Jones », « Le Deuil sied à Electre », « Le Désir sous les ormes ») ou la projection des films qu'on en a tirés : il faut souhaiter que ce « Long voyage vers la nuit » (1), pièce posthume, et surtout pièce autobiographie, pièce-confession, l'impose enfin.

La littérature américaine est la littérature d'un continent autodidacte. C'est ce qui fait sa force, sa fraîcheur, et parfois aussi ses engouements inconsidérés. Faute de tradition propre, elle réinvente en toute indépendance des styles dont la vieille Europe a déjà fait l'essai, et elle leur prête souvent une nouvelle vigueur.

Ainsi, de même qu'en biologie, l'embryon revit au pas accéléré l'histoire de son espèce, l'œuvre d'O'Neill nous oblige à reparcourir l'histoire du

(Archives.)
JEANNE MOREAU.
...et demie.

théâtre. Ses premières pièces, faites avec ses souvenirs de marin, nous ramènent au réalisme du Théâtre libre. Puis voici des œuvres où on reconnaîtrait le stade d'Ibsen et de son disciple Bernard Shaw, mais O'Neill en est déjà à l'expressionnisme à la manière allemande, puis aux œuvres marquées par Freud, à la réinvention du mythe grec et de la tragédie en costumes presque modernes (Electre et la guerre de Sécession), il est déjà plus loin... Joignez à cette incessante évolution le décalage des traductions (dix ans pour « Le Deuil sied à

(1) Théâtre Hébertot.

LUTECE
29 rue jussieu - métro jussieu
les nègres
de jean genêt
odé 61-67

Electre », trente ans pour « Le Désir sous les ormes ») et vous comprendrez pourquoi O'Neill n'est pas à sa place en France.

Mais, en fait, il y a une unité, ce grand écrivain lyrique a cherché sous les formes diverses à nous communiquer son expérience de la vie la plus intérieure. Tout son théâtre cherche avec lucidité, avec cruauté, à mettre l'homme en présence de lui-même, à faire tomber les masques, abandonner les rôles. Ibsen ou Freud ont été ses maîtres parce qu'ils pouvaient être ses collaborateurs dans cette œuvre de dévoilement jusqu'au moment où nous sommes obligés de reconnaître que le héros tragique est au-dedans de nous.

Ce tragique intérieur, O'Neill devait peut-être avoir tâté de toutes les formes théâtrales, jusqu'aux plus saugrenues, pour arriver à l'enfermer dans son œuvre la plus simple, ce « Long voyage vers la nuit ». Un seul décor, le salon d'une villa au bord d'une petite plage américaine en août 1912. Une seule journée dont nous vivrons cinq moments entre huit heures du matin et minuit. Quatre personnages : le père, vieil acteur qui a eu des succès, égoïste et avare ; la mère, morphinomane guérie, mais au bord d'une rechute ; les deux fils qui sont en train de rater leur vie, le jeune acteur par goût de l'alcool et de la débauche, le jeune écrivain parce qu'il est rongé par la tuberculose. Point d'autre action enfin que la montée des passions et le dévoilement progressif de chacun devant lui-même et devant les autres.

Une poignante tristesse

C'est une pièce autobiographique ; c'est la famille O'Neill qui vit devant nous, le jeune tuberculeux, c'est l'auteur lui-même. Tous les détails anecdotiques sont strictement vrais, tous les sentiments, jusqu'aux plus vils, sont ceux d'O'Neill et des siens fixés avec une totale impudeur. Mais ce qui compte, c'est que ces personnages noirs et déprimants, l'auteur ne les abandonne pas. Ce n'est pas une tragédie immobile : c'est une tragédie, comme chez Racine, où le mouvement est dans le progrès de la connaissance. Parce qu'un acteur ne devient pas un vieil homme mesquin, mécontent de lui et des autres sans raison ; parce que sa tendre et belle jeune femme ne devient pas une vieille droguée pour rien ; parce que ce n'est pas de gaieté de cœur que deux garçons se détruisent ou se laissent détruire. Tout au long de la pièce, ils s'interrogent, ils cherchent à tâtons dans leur passé et dans leur nuit la forme de leur fatalité intérieure, la maigre liberté dont ils disposaient entre les accidents de leur vie et le visage de leur destin. Et c'est cela qui compose, pour le spectateur attentif, un poème dramatique d'une poignante tristesse.

La représentation française ne m'a point paru indigne de celle donnée en anglais au Théâtre des Nations il y a deux ans avec Fredric March, Florence Elridge, Bradford Dillman, etc. L'adaptation très soignée de M. Pol Quentin et la présence de Mme Gaby Morlay décalent peut-être un peu la pièce du côté de la mère. Mais la diction mise à part, qui impose une fatigue supplémentaire et inutile aux voyageurs de cette soirée austère, Mme Gaby Morlay a été très émouvante avec beaucoup de sobriété, de retenue, de simplicité vraie. De même pour M. Jean Davy, qui « cabotine » moins que Fredric March. M. Pierre Vaneck a de l'éclat, de la sensibilité, du métier aussi.

Tous doivent sans doute beaucoup à l'intelligente mise en scène de Mme Marcelle Tassencourt (à peine un peu trop constamment « adagio »).

ROBERT KANTERS.

EXPOSITIONS

La chronique de J.-F. Chabrun

● *Trois cents galeries à voir avec des jumelles.*

Si vous voyez, un jour, le conducteur d'une voiture arrêtée en double file scruter avec des jumelles la vitrine d'un marchand de tableaux parisien, ne cherchez pas : c'est moi.

(Philippe Daniel)

JEANNIE DUMESNIL.
Dix ans de travail solitaire.

Plus de cent expositions ouvertes aux quatre coins de Paris pendant ces deux dernières semaines ! Impossible de savoir « ce qui se passe » si l'on n'a pas au moins jeté un coup d'œil sur la plupart d'entre elles. Impossible de les visiter sans un moyen de transport personnel. La solution des jumelles — que d'autres seront bien forcés d'adopter à leur tour — permet seule de savoir si, oui ou non, l'exposition vaut bien la peine de perdre vingt minutes à trouver une place libre dans un lieu de stationnement autorisé.

« Pour son inauguration, la Galerie Z... présente le peintre X... ». Ce genre d'invitation, depuis le mois d'octobre, arrive au rythme de deux ou trois par semaine. Il y avait environ 150 galeries à Paris en 1957. Il y en a maintenant aux alentours de 300. Collectionneurs décidés à faire fructifier eux-mêmes leur capital, femmes du monde qui « ont du goût » et cherchent à s'occuper, femmes du demi-monde qui se font offrir une petite galerie comme, autrefois, un magasin de mode ou de parfumerie, libraires, antiquaires, cafetiers forment le gros de cette troupe de chercheurs d'or peint qui se répand aujourd'hui sur le pavé de Paris.

Sans oublier les spéculateurs impénitents.

« Vous savez, je n'y connais rien, mais j'aime ça, oui, j'aime ça. Alors, comme j'ai un peu d'argent devant moi, j'ai l'intention d'ouvrir une galerie. Je me suis dit que vous connaissiez peut-être des jeunes peintres qui... »

Tous les critiques reçoivent périodiquement de semblables coups de téléphone.

Toujours « à la hausse »

Il arrive même que pour des raisons familiales ou autres ils ne puissent pas ne pas accorder un rendez-vous à leur interlocuteur. C'est généralement dans le bar d'un hôtel de luxe que la chose se passe. L'homme, un brasseur d'affaires, du type direct, hyper-actif et, tout compte fait, de rapport agréable, se montre absolument ravi d'apprendre que le Gréco est un peintre, non un toréador. Si on lui révèle que Van Gogh n'est pas un primitif flamand, il jubile : « *J'étais sûr que la peinture moderne avait de l'avenir. Vous avez vu les derniers prix des toiles de Van Gogh, n'est-ce pas ?* »

Les futurs grands peintres n'ont rien à attendre de pareils amateurs. Quand ils achètent leur premier stock de toiles, c'est toujours «à la hausse». Leur méfiance naturelle les porte à ne faire confiance qu'aux artistes assez débrouillards pour « faire » des prix élevés par n'importe quel moyen. Il n'y avait que les « fous » qui achetaient cinq francs-or un Gauguin, quand un Bouguereau en valait cinq mille. Soixante-quinze ans après, les « malins » sont aussi méfiants et les « fous » malheureusement toujours aussi pauvres.

Il est vrai qu'alors les marchands manquaient. Maintenant, il y en a trop. Mais c'est, finalement, une situation aussi préjudiciable aux véritables « patrons » de galeries (une trentaine tout au plus) qu'aux peintres eux-mêmes.

Dans cette invraisemblable cohue d'expositions qui annoncent Noël, le rôle du critique ne consiste plus qu'à mentionner celles (1) consacrées à des gloires déjà notoirement homologuées (Max Ernst, Manessier, Atlan, Venard, Poliakoff, par exemple). Il serait toutefois insultant pour le public de ne pas signaler, au moins en quelques mots, celles de peintres dont les noms ont de bonnes raisons d'être, demain, tout aussi connus.

Même dans l'arrière-boutique

Par ordre alphabétique, en voici neuf :

● BAUCHESNE : professeur de tennis, peint depuis douze ans. C'est sa première exposition. Il s'agit de sortes de « paysages » qui ne sont ni « abstraits », ni « informels », ni « réalistes », mais de la main d'un véritable peintre, ce qui est assez rare, aujourd'hui, pour qu'on puisse affirmer que son œuvre est de celles dont on reparlera (2).

● BOURDIL : à partir de ses «signes» qui traduisent les thèmes réels, trente ans de travail lui ont permis de tracer, en couleurs sourdes et tendres, le chemin d'une peinture où revit la fascinante obsession magique de l'art original (3).

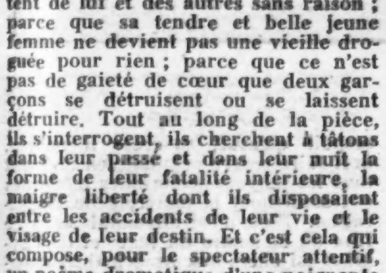
● COTTAVOZ : la Toscane et Florence « sortent » de la pâte comme Sainte-Victoire de la palette de Cézanne. Il s'agit là d'un peintre exceptionnel. Son « modernisme » propre s'inscrit déjà, comme celui de Soutine, dans la grande tradition de la peinture de toujours (4).

● DUMESNIL : dix ans de travail solitaire ont transformé cette jeune femme très douée pour le réalisme poétique en un des meilleurs tenants de l'abstraction. De l'abstraction véritable, qui nous force à repenser la réalité en couleurs heureuses, à la recomposer en volumes équilibrés (5).

→

(1) Pour les adresses des galeries exposantes, voir page 28 la sélection « Expositions ».
(2) Berri-Lardy, 6, rue des Beaux-Arts.
(3) Synthèses, 66, boulevard Raspail.
(4) Art Vivant, 72, boulevard Raspail. Voir l'article sur Cottavoz paru dans « L'Express » n° 404.
(5) Craven, 5, rue des Beaux-Arts.

GALERIE MAEGHT
François FIEDLER
PEINTURES



BERRI-LARDY et Cie
4, rue des Beaux-Arts (6e)
MONTANIER
Vern. mardi 1er déc. - Jusq. 23 inclus

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (6e)
Manessier
ŒUVRES RECENTES

GALERIE ARNAUD
34, rue du Four
MARTIN BARRÉ
19 novembre au 15 décembre

Gal. Louise LEIRIS
47, rue de Monceau, PARIS (8e) - LAB. 57-35
50 ans d'Edition de D. H. Kahnweiler

GALERIE RIVE DROITE
23, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e) - ANJ. 02-28
Victor Brauner
24 novembre - 20 décembre 1959

GALERIE BELLECHASSE
266, boulevard Saint-Germain - Paris (7e) - INV.20.39
GERALDINE STERN
« LES GRATTE-CIEL »
Vernissage le 4 décembre

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
58, rue de Richelieu
EXPOSITION DES
PEINTRES - GRAVEURS
français et hommage à
PASCIN
7 décembre - 2 janvier

Galerie Denise RENE
124, rue La Boétie
VASARELY

● Gleb : un étrange mélange de Miro et de Klee, revigorés par l'humour polonais (6).

● Glodek-Miailhe : bien que présentée par l'un des farouches défenseurs du « passéisme », l'œuvre de Mireille Glodek-Miailhe s'impose toute seule parce qu'elle appartient à ce qu'il y a de plus vivant dans le réalisme d'aujourd'hui : Picasso ne désavouerait pas son sens du raccourci, ni Villon sa composition (7).

● Lagrange : hier encore, il concevait et réalisait la maison de « Mon Oncle » ou les décors d' « Ubu Roi » pour le T.N.P. Aujourd'hui, il retrouve sa vocation picturale et reconstruit Chartres : « *Je veux dire mes impressions, traduire le murmure, le cerner, en prendre la responsabilité, quoi !* » Son interprétation de l'exemplaire « murmure » gothique de la fameuse cathédrale est une réussite. Il a su retrouver le rythme d'un temps où l'on savait les masses de lumière et d'ombre moins périssables que les pierres servant à les définir (8).

● Seigle : pour la première fois, le « couple peignant » que constituent les Seigle livre ses secrets : dessins et gouaches ayant servi à la préparation de tableaux exécutés en commun. Aventure majeure où se nouent et se dénouent — avec une grâce décorative non négligeable — les faux problèmes qui séparent l'art dit réaliste de l'art dit abstrait (9).

● Vilato : neveu de Picasso, il ne lui doit rien si ce n'est sa fureur de peindre. Ses « souvenirs de vacances », ses enfants ronds comme les arbres en forme de bulles et ses baigneuses mêlées à l'horizon composent des mosaïques qui donnent envie d'être heureux. Ce n'est pas l'une des moindres vertus de la peinture (10).

Ces expositions à ne pas manquer seront pour la plupart décrochées d'ici quelques jours. Mais si les marchands de tableaux, par leur prolifération, empoisonnent la vie d'un critique, il a le droit et le devoir de les empoisonner à leur tour. En donnant au public un « tuyau » : il reste toujours dans les arrière-boutiques, des tableaux d'une exposition ancienne et nul marchand ne peut, décemment, refuser de les montrer à qui demande de les regarder aussi longtemps qu'il veut, pour son simple plaisir.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(6) Péron, 5, faubourg Saint-Honoré.
(7) La Cave, 41, rue Saint-Placide.
(8) Villand-Galanis, 127, boulevard Haussmann.
(9) Motte, 22, rue Bonaparte.
(10) Alex Maguy, 69, faubourg Saint-Honoré.

(Pic)

Marlène Dietrich...
Une mise à mort...

CINÉMA

La critique de Bruno Gay-Lussac

● *« L'Ange Bleu » 1960 : aseptisé.*

« Les *Etats-Unis veulent supprimer la mort. Ils tuent la vie* », a dit récemment Orson Welles. On pourrait ajouter que leur curiosité pour les chefs-d'œuvre de l'Europe, leur impuissance à les comprendre et ce besoin entêté, maladif d'en faire « leur chose », n'ont pas fini de nous dérouter. Et l'on s'étonne encore aujourd'hui que l'univers fascinant de l'Allemagne dont ils sont un peu les fils échappe, lui aussi, à leur entendement.

Ce souffle inconnu d'un peuple étrange et redoutable qui passa sur notre visage d'enfant avec « La Rue sans joie », « L'Opéra de quat'sous » et « L'Ange Bleu », tandis que la musique de Kurt Weil battait à nos oreilles le rythme sourd du malheur, qu'en reste-t-il dans ce nouvel « Ange » ? Cette soif d'amour et de corruption que nous inspirait la voix de Marlène, cette âme trouble et lyrique de l'Allemagne que le cinéma d'entre deux guerres nous révélait, qu'en a fait Hollywood ? (1)

L'histoire, tirée d'un roman de Heinrich Mann, n'est pourtant pas sans beauté.

Une sourde menace

Une petite ville allemande, un professeur de lycée vieillissant dont les élèves, ensorcelés par la voix d'une chanteuse, passent leurs soirées dans la pénombre d'un beuglant, « L'Ange Bleu » où Lola-Lola affiche ses jambes et sa beauté. Le professeur y poursuit ses élèves, rencontre l'actrice et l'aime.

Cet homme vertueux, dont l'érotisme se dissimulait sous une passion peu commune pour la botanique et la fécondation des fleurs, fait soudain front au démon de midi et succombe. Mais il y a plus : l'homme ici ne se contentera pas de plaisirs charnels. Il lui faudra se livrer tout entier, se perdre. Et c'est là qu'apparaît le côté fou de la nature humaine, cette soif d'anarchie intérieure dont la femme est le prétexte, ce besoin impérieux de rêve et de détachement, cette nostalgie d' « errant » et de « banni » que chacun de nous porte en soi. Le professeur Rath perdra son poste, suivra Lola Lola dans ses tournées, acceptera pour rester près d'elle les plus basses besognes, et, pour finir, remplacera le clown de la troupe qui, témoin de la rencontre des amants, prédisait la déchéance du professeur. L'homme parvient au bout de sa nuit et revêt officiellement le déguisement que nous portons tous à notre insu tous les jours. On lui casse des œufs sur la tête, on lui fait chanter « cocorico ». Et c'est un horrible cri plein de larmes qui sortira de sa gorge, tandis que sous ses yeux sa femme le trahira.

Sur ce beau sujet, Sternberg, en 1929, au début du parlant, avec un goût peut-être abusif du « Kammerspiel » (2) avait bâti un « Ange Bleu » dont le principal mérite fut de nous révéler Marlène, sa voix, son érotisme bestial, et aussi, avec la débauche outrancière de Jannings, quelque chose inimitable de l'âme allemande, un reflet du délabrement social de l'époque, ferment du nazisme. L'œuvre était d'autant plus belle que germait en elle une sourde menace.

La manie du luxe

Aujourd'hui, Hollywood, en reprenant l'adaptation du roman, a voulu délibérément effacer le souvenir de Marlène, détruire l'atmosphère de désespoir qu'avait su créer Sternberg, bref faire œuvre originale en utilisant tous les moyens techniques modernes qui soulignent la pauvreté de l'inspiration. Rien n'est allemand dans ce film où la manie du luxe et de l'hygiène (si chers aux Américains) apparaît dans tous les détails du décor et jusque dans la volonté désarmante du metteur en scène de créer une atmosphère sordide. Ce bordel pour marins qu'était « L'Ange Bleu » est devenu un cabaret de gens du monde. Sans doute le réalisateur, Dmytryk, comptait-il sur Curd Jurgens pour donner un accent personnel au film. Mais s'il est vrai que le cabotinage de Jannings nous agaçait autrefois, il y avait cependant derrière son regard tout un pays égaré. Avec Jurgens, qui emprunte involontairement la silhouette d'un pasteur, c'est l'Amérique puritaine et glacée qui se dresse devant nous. Voilà pourquoi, en dépit du talent de l'acteur et de l'intelligence qu'il déploie pour nous troubler, nous ne croyons pas à sa chute et nous étonnons des étapes de sa déchéance que combat, à nos yeux, le jeu très mince de sa jolie partenaire, May Britt, dont les charmes parfaitement « dirigés » ne nous touchent pas.

Reconnaissons cependant que les efforts de Jurgens pour créer un type font l'attrait essentiel de ce film et son unique qualité. La scène atroce et finale du clown où l'homme déchiré, devenu fou, hurle sa souffrance, serait

(1) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

(2) Littéralement : théâtre de chambre, comme on dit musique de chambre. N.D.L.R.

Restaurants
LA PONCHE SNACK JOUR ET NUIT 43, r. de Ponthieu - ELY. 13.37

Sofradiam 38 r. de châteaudun Paris 9e
Rexon automatique
rexon
dépoussiéreur électro-statique. En vente chez les disquaires.

LA PAGODE 57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
LE CHEMIN DU CIEL
d'ALF SJOBERG

La KERMESSE des ETRENNES
Manifestation traditionnelle de solidarité en faveur des enfants de fusillés et déportés de la Résistance et de l'Enfance malheureuse, se déroulera pour la 9e fois cette année du 4 au 7 décembre, 94, rue Jean-Pierre-Timbaud. De nombreuses vedettes tiendront les stands, organisés avec le concours des corporations patronales de la coiffure, de la fourrure et de la maroquinerie et celui des antiquaires de Saint-Ouen.

les Reproductions SPITZER sont les meilleures
14, rue la Boétie
CATALOGUE E SUR DEMANDE

(Pic)

...AU THÉATRE DE L'ETOILE.
...qui n'a pas eu lieu.

sans doute bouleversante si, dès le début, nous avions « marché ».

Aussi, parce que nous respectons de vieux souvenirs et le trouble que la voix de Marlène éveille encore en nous, cet « Ange Bleu » mérite-t-il qu'on le frappe de son « millésime », comme le titre glorieux d'un film récent.

R. G.-L.

Jean Grémillon

● *Une place dans l'histoire du cinéma.*

JEAN GREMILLON est mort à cinquante-huit ans, presque oublié du grand public. Cet ancien violoniste qui, dans la fosse du Max-Linder, accompagnait des films muets, et qui composa lui-même la musique de bon nombre de ses œuvres, a eu une carrière irrégulière, entrecoupée de longues périodes de silence. Son caractère difficile, ombrageux, n'y fut pas étranger.

Jean Grémillon gardera cependant une place importante dans l'histoire du cinéma français.

Ses meilleurs films d'avant guerre (« Gueule d'Amour » avec Jean Gabin, « L'Etrange M. Victor » avec Raimu, « Remorques », d'après le roman de Roger Vercel, avec Gabin et Michèle Morgan) furent parmi les plus représentatifs de l'école réaliste française, celle de « La Bête humaine », de « Quai des Brumes », de « La Belle Equipe ». Mais déjà « Remorques » qui, interrompu par la guerre, ne fut terminé qu'en 1941, se dégageait des mythes de cette école populiste et s'orientait vers une description plus approfondie d'un milieu social et un sentiment plus large de la nature.

Il réalisa ensuite deux films qui sont sans doute les deux meilleurs films français tournés pendant la guerre : « Le Ciel est à vous », et surtout « Lumière d'été », qui opposait les habitants corrompus et torturés d'un château et les ouvriers d'un barrage.

Il faudrait pouvoir revoir aujourd'hui cette « fantaisie dramatique » dont la liberté créatrice et critique faisait penser à « La Règle du jeu ». Mais alors, ces deux films donnèrent l'impression que Grémillon pouvait prendre la tête des réalisateurs français.

Un étrange châtelain

Jusqu'en 1948, cependant, malgré de nombreux projets, Grémillon ne devait tourner qu'un court métrage : « Le 6 juin à l'aube ». En 1948, ce fut « Pattes blanches » où, avec la collaboration de Jean Anouilh, Grémillon devait donner à nouveau un très beau rôle à son interprète de « Lumière d'été », Paul Bernard : celui d'un étrange châtelain breton.

Un excellent court métrage, tourné avec Pierre Kast, devait suivre en 1949, « Les Charmes de l'existence », sur la peinture « pompier » de la fin du XIX[e] siècle. Mais ni « L'Etrange Madame X » (1950) ni « L'Amour d'une femme » (1953), malgré de belles et fortes images de la Bretagne, ne devaient tenir les promesses de « Lumière d'été ».

Depuis la guerre, cependant, et jusqu'en 1951, Grémillon eut une autre activité importante : celle de président de la Cinémathèque française, dont il fit, au côté d'Henri Langlois, une des plus complètes du monde.

R. G.

MUSIC-HALL

Marlène Dietrich

● *Est-ce un spectacle pour vieux ?*

CE n'est pas une femme qui avance sur la scène, mais une idole païenne, ornée de plumes, enveloppée de fourrures, cuirassée de paillettes. Depuis trente ans — oui, exactement trente ans — elle incarne ce fétiche du monde moderne : une star.

Tout le monde connaît cette démarche aux jambes longues, au pas souple, légèrement ondulante. Elle est étudiée, comme le sont les gestes de la main, les mouvements des bras qui se déplient puis serpentent comme ceux d'une danseuse orientale exécutant une danse hiératique. Tout est calculé, mis au point avec une précision implacable : il n'est pas de sacré sans rite.

Puis, brusquement, elle chante. C'est la célèbre voix rauque et lorsqu'elle s'élève l'artifice s'évanouit. On se dit que le film parlant a eu de la chance de s'incarner, dès ses débuts, dans cette voix.

Je regarde la salle et m'interroge sur ses sentiments. On y discernerait certainement des tendances différentes, selon l'âge et le sexe des spectateurs. Les femmes sont les plus impitoyables : une jeune femme à mon côté attire mon attention sur la perfection de la gaine que porte Marlène et qui permet de réparer des ans l'irréparable outrage. J'avoue ne pas voir la gaine et je suis décidé à l'ignorer, même si je l'apercevais.

Tous ceux qui ont dépassé quarante ans doivent partager plus ou moins mes sentiments.

Un symbole

J'ai vu Marlène Dietrich pour la première fois, à Berlin, à l'âge de dix ans à peine. Mes parents voulaient me montrer non pas une petite actrice inconnue, mais une revue monstre dirigée par Eric Charrel — le metteur en scène du « Congrès s'amuse » — dans un théâtre « kolossal » bâti selon les principes les plus modernes de l'architecture, et dont la particularité provenait — si mes souvenirs sont exacts — du fait qu'il s'agissait d'une salle complètement dépourvue de colonnes. Je me souviens de cette salle immense, ressemblant à une grotte à stalactites, avec une scène kilométrique qui permit plus tard à Max Reinhardt, lors d'une présentation des « Contes d'Hoffmann », d'y faire défiler une demi-douzaine de gondoles pour reconstituer la nuit vénitienne.

Je me souviens aussi d'une danseuse aux jambes interminables que le public semblait ignorer pour ne regarder que les grandes vedettes de cette revue. J'ai oublié — tout le monde a oublié — leur nom, mais le nom de la petite danseuse est devenu et est resté un des symboles de notre époque. C'était Marlène Dietrich.

Elle avait commencé sa carrière presque comme une doublure. Les metteurs en scène allemands trouvaient qu'elle ressemblait à Greta Garbo et on l'habillait, on la coiffait, dans ses premiers films, comme la « Divine » pour accentuer encore cette ressemblance. Elle paraissait dans de petits films, genre série B, et le premier, encore muet, portait le nom d'une rengaine alors célèbre : « Ce n'est que votre main, Madame ».

Elle chanta ensuite dans les cabarets, habillée des curieuses robes du soir qui étaient alors à la mode : le devant découvrait les genoux, ce qui avait des avantages certains lorsqu'il s'agissait d'elle, tandis que le dos de la robe traînait par terre. Enfin, Josef von Sternberg vint.

C'est cette histoire de Marlène que Marlène Dietrich tente de retracer au théâtre de l'Etoile. Ses premières chansons berlinoises d'abord ; ensuite les succès de ses films de Hollywood — elle oublie pourtant « Shangaï-Lil » et « I'm here » de « Désir » — et aussi deux chansons françaises: la première de Jacques Prévert, la seconde de Jean Sablon. Elle n'a peut-être pas été très bien conseillée en choisissant « Je tire ma révérence », mais combien de diseuses sauraient détailler avec cette suprême précision les trois « bonjours » du refrain, en leur donnant chaque fois un sens différent et fatidique ? (1)

Une performance sportive

Dans la seconde partie de son programme, elle se contente, en habit et en chapeau-claque, de chanter son répertoire *actuel* qu'elle promène de New York à Hollywood en passant par Las Vegas.

Pour finir, elle fait même quelques pas de danse, accompagnée d'une troupe de girls, pour montrer qu'elle est toujours jeune. C'est à ce moment-là, précis, où elle tombe dans l'exhibition, que le public lui fait un triomphe. Le public est, en effet, venu pour *ça* : il ne s'intéresse pas du tout à un tour de chant, mais à une performance sportive. Il est là pour une mise à mort.

Celle-ci n'a pas eu lieu. Mais Marlène a-t-elle convaincu ce public parisien, certainement le moins cosmopolite de tous ceux qu'elle a affrontés au cours de sa carrière, qui comprend mal l'anglais, pas du tout l'allemand, auquel elle n'offre que deux vagues chansonnettes en français ?

Je n'en suis pas tout à fait sûr et je sors mélancolique du théâtre de l'Etoile, me disant que la Nouvelle Vague l'appréciera peu. Peut-être était-ce un spectacle du souvenir, une représentation pour « vieux ».

J'entre dans un café, situé assez loin du théâtre. Le garçon voit mon smoking. Il n'hésite pas un instant :

— *Elle est toujours aussi bien ?*

Je le regarde. Il a trente ans au maximum. Brusquement rassuré, je dis d'une voix ferme :

— *Oui. Formidable.*

FRANÇOIS ERVAL.

(1) Voici les deux disques de Marlène Dietrich que vous pourrez trouver :
● Chez PHILIPS : *Lola, Falling in love again*, etc. 45 tours 429.062 BE.
● Chez BRUNSWICK : *Lili Marlène, Falling in love again*, etc. 87512 33 tours 30 cm.

THEATRE DES CH.-ELYSEES
Vendredi
11 déc. à 21 h.
(Dandelot)
UNIQUE RECITAL
CICCOLINI
Schubert, Mendelssohn, Schumann

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN - OPE. 81-50
DES ENFANTS, DES MÈRES ET UN GÉNÉRAL
« Un film courageux, émouvant... dont on ne se débarrasse pas aisément la mémoire » - Denis VINCENT (« *L'Express* »)
de LASLO BENEDEK

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

24 NOVEMBRE

C'EST bien connu que je n'approuve pas les prix, que je les rends responsables de cette prolifération cancéreuse dont souffre la librairie. Je l'ai dit et je l'ai écrit. Mais j'ai beau faire, je trouve que ce nouveau prix, le Prix Médicis (quel joli nom !) ne ressemble pas aux autres, qu'il a un charme auquel on ne résiste pas, qu'il est décerné par un jury plus compétent et plus charmant que ceux dont nous observons les intrigues depuis tant d'années. Si j'étais en âge de recevoir une couronne, j'aurais été bien content que ce fût des mains de Nathalie Sarraute ou de Denise Bourdet. Qu'on ne me parle pas des autres prix ni d'un autre candidat que cet auteur du « Diner en ville » !

26 NOVEMBRE

C'EST Pascal qui répond à Jean-Jacques Servan-Schreiber. Et que de fois j'aurai cité cette « Pensée », depuis que je discute et que je me dispute ! « Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité, mais lui découvrir le côté par où elle est fausse ». L'analyse du sabotage que subit, à tous les échelons, la politique algérienne du général de Gaulle est irréfutable ; ce que J.-J. S.-S. écrit de cette sourde lutte entre les « activistes » du 13 Mai et l'équipe aujourd'hui au pouvoir, nous le voyons comme lui ; mais il se trompe, à mon avis, sur trois points essentiels.

Et d'abord, en dépit de ce sabotage, de Gaulle gagne. Il n'y a qu'à mesurer le chemin parcouru sur tous les plans, et surtout en Algérie, depuis dix-huit mois. Si un homme avance de cinq pas et recule de trois, il a tout de même avancé de deux pas. Que le principe de l'autodétermination ait été admis et proclamé, qu'il ait changé la position de la France à l'O.N.U. et partout dans le monde, et qu'en fait nous soyons à pied d'œuvre pour une première discussion ouverte, c'est ce que le sabotage, justement dénoncé par vous, retarde mais ne compromet pas.

UNE des vertus politiques de de Gaulle, c'est la patience. Il ne s'énerve pas comme vous faites, il ne s'irrite pas. Il sait où il tend et mesure l'obstacle qu'il lui est interdit d'attaquer de front. Il cherche par où le tourner, et finalement le tourne. Que de fois aurions-nous pu conclure de vos articles, depuis dix-huit mois, que la partie était perdue ! et que de fois, quelques semaines plus tard, avez-vous dû reconnaître que, tout de même, ce de Gaulle était très fort, pour ne pas dire très rusé ! Quelqu'un m'assure que, ces jours-ci, on était assez abattu dans son entourage, mais qu'il ne l'était pas, lui, le moins du monde ; qu'il se croit plus près du but que certains ne l'espèrent ou ne le redoutent. Rien n'est perdu, et c'est trop peu dire, rien n'est compromis et tout continue d'avancer.

MAIS voici un autre côté de la question que notre ami refuse de voir : de Gaulle ne se heurte pas seulement aux saboteurs de l'intérieur, il a en face de lui un adversaire fort habile qui a partout dans le monde des répondants et des alliés. Contre le G.P.R.A., de Gaulle a marqué des points. 1959 aura été pour la France l'année d'une grande victoire diplomatique, c'est l'évidence. La riposte du G.P.R.A. est venue, dictée en grande partie, je vous l'accorde, par la crainte qu'inspirent au F.L.N. les clans ultras et certains secteurs de l'Armée. De ce point de vue, il est vrai que le sabotage dénoncé par vous suffirait à expliquer les tergiversations du G.P.R.A. Mais il a d'autres raisons d'hésiter : crainte de ne pas faire le poids devant le Général, grande méfiance touchant les méthodes d'autodétermination, alors que le cessez-le-feu aura affaibli les forces rebelles. Le général de Gaulle n'a jamais cru qu'il désarmerait aisément ces méfiances. Il désespère moins que jamais d'y parvenir. Prenons date aujourd'hui : je crois que 1960 verra l'interruption du massacre en Algérie. Je ne veux pas voir au-delà. Il faut laisser une marge à l'espérance.

VOICI un autre côté de la question que vous ne voyez pas : face à ses adversaires d'extrême droite, le général de Gaulle ne peut s'appuyer à gauche sur personne. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai déjà écrit à ce sujet. Mais convenez-en : de Gaulle, quelle solitude ! Et de cette solitude, vous êtes, nous sommes, responsables. S'il devait échouer, sa défaite serait la nôtre, et le vainqueur, qui serait-il ? L'autre jour, au cours d'un déjeuner d'extrême droite, un orateur a émis le vœu de voir la capitale de la France transportée à mi-chemin de Dunkerque et de Tamanrasset, c'est-à-dire à Alger. Tels sont les « nationaux » d'aujourd'hui. Là-dessus et comme je me serais rincé la bouche, j'ai repris la lecture des écrits de jeunesse de Michelet, dont M. Paul Viallaneix publie le texte intégral. « Cette ville a été tout pour moi... » Il faut lire Michelet pour mesurer l'abaissement de l'esprit public en France...

27 NOVEMBRE

QU'AI-JE lu d'autre ? Moi qui dépouille distraitement la plupart des revues littéraires, j'ai lu de la première à la dernière ligne « La Tour de feu », revue de poésie que dirige Pierre Boujut à Jarnac (Charente). Ce numéro m'apprend beaucoup sur Antonin Artaud. Depuis sa correspondance avec Jacques Rivière, je l'ai toujours suivi avec intérêt, mais sans jamais discerner en lui, je l'avoue, ce que d'autres y ont vu. Que dans cette même « Tour de feu », André Breton, à propos d'Artaud, parle de Rimbaud, d'Hölderlin, de Van Gogh, cela me passe. La folie est, à mes yeux, l'échec du génie. Non que le génie aille sans folie, mais sa victoire se ramène à la domination du démon intérieur. Qu'importe ! La révélation (pour moi) dans ce numéro de « La Tour de feu », ce sont les lettres inédites d'Antonin Artaud au docteur Ferdière. C'est un fait qu'à Rodez, chez le docteur Ferdière, à qui l'avait confié son ami et le nôtre, le cher Robert Desnos, de 1943 à 1946, Artaud retrouve la santé et même l'équilibre. Ces lettres sont très belles. Elles débordent d'une foi catholique nullement exaltée. Artaud, cet Artaud que « ses amis » firent enterrer civilement, communiait à cette époque-là, trois fois par semaine. Ramené à Paris, l'intoxication et la folie le conduisirent, en dix-huit mois, à l'asile d'Ivry et à une misérable mort.

ET nous aussi nous aurons été des fous. Mais notre folie est celle qui a dressé dans le ciel pluvieux de Paris ces voûtes de Notre-Dame où les amis survivants de Charles Du Bos, endormi il y a vingt ans, se sont réunis ce matin. J'écoute le Père Carré nous parler de Charlie comme s'il était là encore: on dirait que le Père vient de s'entretenir avec lui, tant il est l'écho de sa pensée. Vingt ans ! C'est un grand espace d'une vie d'homme ; mais je crois que Charlie m'attend sur le parvis, l'épaule un peu déjetée par le poids de sa serviette pleine de livres, et je sens sur moi son regard si tendre et pourtant d'une lucidité implacable. La vieillesse supprime le temps : l'éternité est commencée...

Comme je gagnais la sortie, une ombre s'est détachée d'un pilier, m'a abordé. J'ai entendu ceci : « Monsieur, je suis assistante sociale. Je m'occupe des détenus de telle et telle prison... De nouveau, ils m'arrivent en pitoyable état. Les sévices, interrompus durant quelques mois, ont repris. Dites-le, je vous en prie, dites-le. » Je le dis.

30 NOVEMBRE

CE matin, je lis avec attention l'interview à Radio-Tanger de Me Hachemi Cherif, l'avocat de Ben Bella. Voilà bien la démonstration des « cinq pas en avant-trois pas en arrière » dont, au début de ce « Bloc-Notes », je parlais à J.-J. S.-S. La réponse du F.L.N. a paru marquer un recul. Mais ce nouveau document, si je l'interprète bien, montre que nous sommes plus près du but que nous ne fûmes jamais. Il faut en peser tous les termes comme ils l'ont été, nous en sommes persuadé, par Hachemi Cherif lui-même. Car il n'a rien pu dire que Ben Bella n'ait approuvé, et Ben Bella n'a rien pu lui suggérer sans accord préalable avec le G.P.R.A.

J'y vois, quant à moi, la preuve que l'adversaire ne se dérobe pas, comme nous l'avions craint. Il attend (et comment s'en étonner ?) des assurances touchant les conditions et les garanties de l'autodétermination : « Si le peuple algérien doit librement se prononcer, il est légitime de s'interroger sur les greffiers chargés d'enregistrer statistiquement sa sentence, et sur l'identité de l'huissier appelé à l'exécuter. » On ne saurait exprimer en termes plus clairs ce qui demeure la pierre d'achoppement. Mais l'hommage au général de Gaulle sur lequel se clôt l'interview est d'une grande portée ; car il dépasse la conjoncture du cessez-le-feu et ouvre largement sur le futur : « ... Le général de Gaulle a l'immense mérite de ne pas apparaitre aux yeux des Algériens comme un ennemi. Il est aujourd'hui l'interlocuteur qui tend une main rude mais loyale. Il peut devenir demain le partenaire, le parent commun autour duquel se reconstitue la famille. » N'en doutons pas : c'est la profonde pensée du général qu'exprime ici cet Algérien qui, déjà, n'est plus un adversaire. Oui, nous avons avancé. Nous reculerons encore, mais pour avancer toujours, jusqu'au cessez-le-feu, jusqu'à la paix, jusqu'à la réconciliation, grâce à de Gaulle, sur cette terre pleine de morts.

F. M.

P. S. — Je signerai mes livres à la vente des écrivains catholiques, jeudi 10 décembre, Hôtel Continental, 2, rue Rouget-de-Lisle, à partir de 15 heures.

(Copyright « L'Express » : « Mondial Press ».)

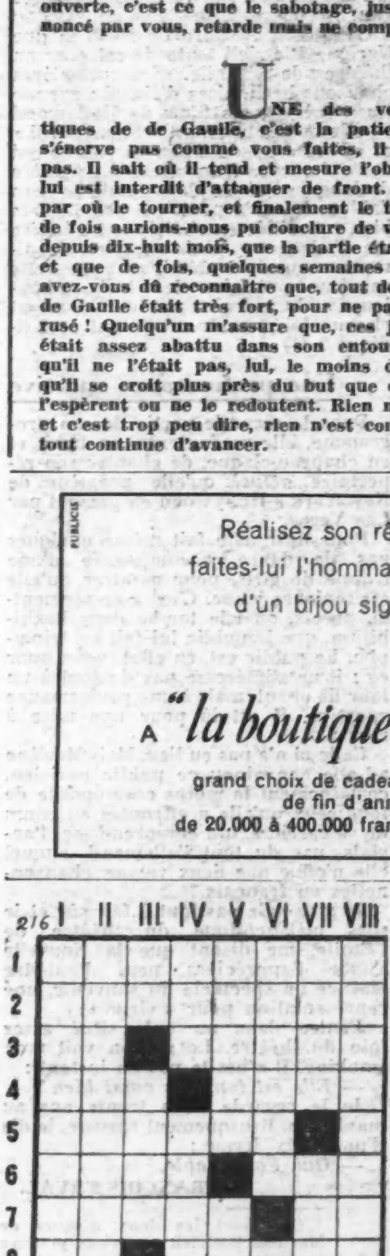
PUBLICIS

Réalisez son rêve
faites-lui l'hommage
d'un bijou signé

VAN CLEEF & ARPELS
joailliers
22, place Vendôme - Paris

A *"la boutique"*
grand choix de cadeaux
de fin d'année
de 20.000 à 400.000 francs

Mots croisés n° 216



HORIZONTALEMENT. — 1. A beaucoup chanté la grand-mère, mais aujourd'hui, même les grand-mères ne le chantent plus. — 2. Il n'y a rien de gracieux en elle. — 3. Dans Strasbourg, mais ni dans Sélestat, ni dans Badonviller. A mis fin à bien des malaises. — 4. Futur optimiste. Fait circuler. — 5. Un peu de gorgeon. — 6. Contracter. Conseil cruel. — 7. Se prend souvent sur une piste spéciale. Contradiction brutale. — 8. En marge du code. Pouvoir. — 9. Ce que font souvent les acteurs, mais aussi les souffleurs. — 10. Une année terrible, comme on la nomme à Genève ou Bruxelles.

VERTICALEMENT. — I. On leur reproche d'avoir trop d'esprit. — II. Pourvue de réserves suffisantes. — III. Escale ancienne, qui est devenue un terminus peu souhaité. On en comptait environ quatre ou cinq par feu. En épelant, fille populaire. — IV. Eut son heure bien avant le néon. S'engage. — V. Pourrait, de nos jours, monter un numéro familial nautique de premier ordre, pour les Tourelles. Ce que fit à table Tartufe, non sans recevoir un encouragement. — VI. Un musée honore à Paris le nom de ce savant industriel. Provoque un sourire jaune. — VII. Peut s'accrocher de deux façons. Ne laissent pas au garage ou dans l'armoire. — VIII. S'applique à une certaine relativité.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	A	M	P	I	R	E	S
2	E	C	O	L	I	E	R	E
3	N	I	N	I	■	C	R	U
4	D	E	T	A	C	H	E	R
5	A	R	A	G	N	E	■	A
6	N	■	N	E	E	■	U	T
7	G	A	I	■	M	A	S	■
8	E	S	S	A	I	M	E	R
9	U	■	T	U	D	I	E	U
10	R	U	F	■	E	S	S	E

Solution du n° 215

L'EXPRESS

DIRECTION
Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 00-51

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19-60
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS (1 an) :
France et Communauté : 5.000 francs.
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)